

D. BADAREU

ESSAI
SUR
LA PENSÉE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LET-
TRES PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES
LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.



« EDITION DE L'OPINIA — JASSY ».

1924

D. BADAREU

ESSAI
SUR
LA PENSÉE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LET-
TRES PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES
LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.



«EDITION DE L'OPINIA — JASSY».

1924

D. BADARU

ESSAI

LA PENNIE



INTRODUCTION

Les deux Termes de la Vie Psychique. — L'Unité
fonctionnelle de la Vie Psychique. — Le Contenu
intériorisé de la Pensée. — La Pensée et l'Ex-
pression. — L'Auto-évaluation en face des Théories
modernes. — La Pensée sous l'angle.

Le titre de ce livre est des plus banals et
des plus ordinaires car, d'une part, le problème
de la pensée est en lui-même des plus redou-
tables qui soient et d'autre part — comme Hoff-
ding le dit très justement — tout travail sur la
pensée est une métaphysique.

A Mon Maître

Monsieur André Lalande

Membre de l'Institut

*Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.*

cet ouvrage est modestement dédié.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Les deux Termes de la Vie Psychique. — Unité fondamentale de la Vie Psychique. — Le Contenu Introspectif de la Pensée. — La Pensée et l'Inconscient. — L'Associanisme en face des Théories présentes. — La Pensée sans Images.

Le titre de ce livre est des plus hardis et des plus ambitieux car, d'une part, le problème de la pensée est en lui-même des plus redoutables qui soient et d'autre part,—comme Höffding le dit très justement — tout travail sur la pensée est une métaphysique complète s'il est poussé jusqu'à ses conséquences. Mais en réalité, le cadre de cet essai est des plus étroits et son titre lui vient seulement de ce qu'il envisage directement les questions relatives à la nature de notre pensée. Sans doute, un examen approfondi du problème nous mènerait à des conséquences très lointaines et nous tâcherons du reste d'en envisager une partie : mais ce que nous espérons surtout c'est qu'en partant de quelques observations sur la nature de la pensée il nous sera permis d'en déduire non les conditions de notre connaissance, ni celle du monde matériel, mais les modalités de notre pensée : et il nous paraît dès lors que ce titre est le plus exact.

Du reste, les données de cet ouvrage ne laisseront pas d'être très simples : il prend pour point de départ ce fait connu suivant lequel l'enchaînement de nos idées, la trame de nos images et de nos représentations, en un mot ce qu'on entend par le contenu introspectif de notre conscience, ne suffit pas à expliquer toute la richesse de notre raison et de notre faculté de juger : notre esprit est infiniment plus riche, infiniment plus profond, infiniment plus vaste ; bien des résolutions que nous prenons et qui témoignent, de notre part, choix et initiative, ne s'accompagnent que de peu d'images, au point que le contenu introspectif nous en paraît si fragmentaire et si incomplet que nous en restons tout étonnés ; « avec une pensée de cent mille francs on a des images de quatre sous » dit Binet. C'est ce fait — comme nous l'avons dit, bien connu — mais sur lequel on a concentré, cette fois, l'attention entière, qui a été interprété d'une façon nouvelle dans le présent travail.

Cette observation qui nous sert de fondement a déjà donné naissance à un problème très important en psychologie qu'on a résolu dans le sens où l'on oppose habituellement un conscient et un inconscient ou subconscient : le premier est le processus psychique dont tous les éléments nous sont « connus » introspectivement ; le second, au contraire, se présente comme un

travail intérieur dont seuls les résultats nous sont apparents. Cette dualité, cette opposition entre deux procédés de notre esprit nous est si familière qu'elle a présidé — selon que l'un ou l'autre des termes est mis en valeur — à la formation de deux groupes d'écoles philosophiques : nous avons ainsi d'un côté les écoles rationalistes qui considèrent notre vie consciente comme une puissance de créer des idées et pour lesquelles l'inconscient est une ombre, une marge de notre vrai moi ; et nous avons, d'autre part, les écoles irrationalistes qui font de notre subconscience une réalité plus profonde et plus vaste, et qui regardent, au contraire, notre connaissance par idées « claires et distinctes » comme un facteur d'une portée très limitée et comme un idéal qui ne convient d'ailleurs pas de rechercher.

Or, c'est à cette dualité que nous nous attaquons : nous voulons montrer que la distinction sur laquelle elle repose n'a rien de fondamental. Et de même que notre point de vue écarte l'antithèse philosophique précédente, il pourrait aussi, par la distinction de l'action volontaire et de l'action consciemment délibérée, jeter quelque lumière sur une question philosophique qui nous semble actuellement mal posée : nous voulons parler des faits et des interprétations relatifs à ce qu'on

appelle l'hypnotisme. Les uns et les autres sont soumis en ce moment à une révision qui a pour but, en raison des nombreuses erreurs qui s'étaient glissées dans une analyse trop hâtive de faits aussi complexes, de reprendre les choses dès leur point initial. Nous n'entendons pas ici apporter une contribution directe à cette nouvelle étude, ni consolider certaines observations relatives à l'hypnotisme et à l'action posthypnotique ni même présenter autre chose que des faits d'ordre très général et très familier. Nous avons cependant dans l'idée que le problème de l'hypnotisme a été mal présenté de tous temps par suite principalement du caractère — disons le mot — merveilleux, ou en tout cas mystérieux que l'on a attribué à cet ordre de faits. L'étude du domaine entier des faits que l'on a réunis hâtivement sous le nom d'hypnotisme est à refaire et l'on ne doit pas craindre de l'aborder trop tôt ; mais nous ne croyons pas que la nouvelle interprétation puisse éviter les anciennes erreurs si la théorie courante, incomplète et obscure de l'inconscient reste debout. L'analyse de ce qu'il y a de particulier, au point de vue psychologique, dans les états dits « hypnotiques »

1) En ce qui concerne l'oubli par le sujet de tout ce qu'il a éprouvé pendant le sommeil provoqué, les expériences récentes de psychoanalyse de Freud tendent à prouver qu'il est plutôt apparent et que nous sommes en présence de phénomènes de refoulement.

est une partie de l'étude de l'inconscient et les deux faits s'appuient en tous cas l'un sur l'autre. Nous allons justement reproduire plus loin des observations sur les calculateurs célèbres qui nous permettront peut-être de rapprocher des cas où un homme éveillé, pleinement conscient de lui, énonce un résultat d'un calcul excessivement compliqué et qui s'est fait *à son insu*, du cas actuellement contesté au point de vue expérimental, d'un sujet qui sous l'influence d'une suggestion, compterait *sans le savoir* les minutes qui le séparent de son acte. Du point de vue de la psychologie classique, l'absence d'un contenu introspectif chez les sujets dits « en état d'hypnose » est naturellement suspect de n'être qu'une simulation : mais c'est une interprétation qui repose sur une conception probablement trop simpliste des images et de leur relation à la pensée. Et dans le même ordre d'idées, nous retrouvons dans la vie psychologique la plus normale un caractère considéré comme paradoxal et rédhibitoire par ceux qui ont critiqué la suggestion post—hypnotique : je veux dire que les sujets éprouvent le besoin de donner des *raisons* de leur action, raisons fausses puisqu'ils ont oublié la suggestion reçue pendant le sommeil qui est la vraie raison ; tel sujet, ayant exécuté à l'état de veille l'ordre donné de déplacer un objet qui se trouvait sur une table,

dira qu'il a fait la chose parce qu'il avait peur que l'objet ne vint à tomber et à se casser ou bien parce que l'objet n'était pas mis en valeur à cette place ; on aura beau montrer au sujet que cet objet était là depuis fort longtemps et que l'on est très étonné de son initiative si soudaine, il s'irritera à la longue, mais il tiendra bon ; «il sait ce qu'il fait, lui : il n'est pas fou».

L'explication par un inconscient des faits de ce genre, comme de tous ceux qui déconcertent l'introspection nous a paru insuffisante ; certes, il y a une différence entre la pensée qui s'observe, qui se connaît et celle qui nous fait agir sans se découvrir à notre réflexion : la première implique une délibération, une pesée de motifs introspectifs, alors que la seconde est soudaine, spontanée, agissante et immédiate, parfois auteur d'une simple impulsion brutale. Mais, il nous a paru que cette opposition est beaucoup plus apparente que réelle : sous les éléments observés, sous les images qui défilent devant notre esprit, il nous a semblé entrevoir une fulguration d'une autre nature et une réalité toute proche de ce qu'est le mouvement inconscient de notre esprit. Bien souvent une résolution que nous avons prise s'est montrée à nous comme pleinement motivée ; et nous avons remarqué par la suite que le motif en question n'était qu'un prétexte et que nous nous étions décidés par le

fait, sous l'instigation d'un tout autre mobile. Quand une vérité a une seule fois montré un bout d'oreille, l'homme n'a de cesse qu'il ne l'ait mise à nu. Notre travail représente l'effort que nous avons fait pour dégager pleinement ce que nous avons une première fois entrevu. Voici un fait : plusieurs personnes se comporteront de la même façon en une même circonstance, leur action sera jugée par chacune d'elles comme la seule bonne et elles paraîtront d'accord et mues par une même conception de ce qu'on *doit* faire ; cependant, si vous interrogez ces personnes sur les motifs qui les ont fait agir, sur leur « façon de raisonner », vous serez étonné de voir que chacune expliquera la chose à sa manière, que chacune en donnera des *raisons* différentes.

« Si vous demandez à un chrétien qui croit à des récompenses et des peines après cette vie, pourquoi l'on doit tenir sa parole, il en rendra cette réponse, c'est que Dieu, qui est l'arbitre du bonheur et du malheur éternel, nous le commande. Un disciple de Hobbes à qui vous ferez la même question, vous dira que le public le veut ainsi et que le Leviathan vous punira si vous faites le contraire. Enfin un philosophe païen aurait répondu que violer une promesse c'est faire une chose deshonnête, indigne de l'excellence de l'homme et contraire à sa destination, qui est la vertu parfaite. » ¹⁾

¹⁾ Locke, *Essai*, trad. Coste, p. 40.

Certes ce fait n'est pas étonnant; il prouve surtout que chaque homme pense d'une façon qui lui est propre: «vous voulez prouver—me dira-t-on—que la forme du raisonnement change: or, ici ce n'est pas seulement le raisonnement qui varie suivant les conceptions mais bien toute la pensée, de fond en comble et aussi les tempéraments des gens qui parlent et leurs croyances, et tout ce que l'on veut.» Cela est bien vrai, et on peut interpréter la chose de la sorte: mais que dire alors du cas où la même personne peut expliquer de différentes manières un de ses gestes en recommençant la délibération plusieurs fois avec des thèmes tous différents et quelquefois même contradictoires? Ce cas est des plus fréquents et il n'y a certainement personne qui ne l'ait remarqué. Mais revenons, pour plus de précision, à l'exemple de tout à l'heure, et demandons nous simplement comment une même personne explique qu'elle aime à tenir parole; gageons qu'elle sera bien embarrassée pour nous répondre et qu'elle sera tentée de produire, après hésitations, divers raisonnements.

J'aurais pu, à cette occasion, faire une enquête sur plusieurs personnes avant l'apparition de ce livre, leur demander des réponses par écrit et publier ces réponses ici même: le lecteur aurait certainement sauté les pages qui les relataient.

Aussi, je me contenterai de citer l'observation que j'ai faite sur moi-même et cela le plus sincèrement possible ; avec l'observation que le lecteur aura faite sur lui-même, s'il me fait l'honneur de se soumettre, ne fut-ce qu'un instant, à cette expérience, cela fera deux observations que chaque lecteur aura à sa disposition. Voici donc à titre de spécimen mon auto-observation :

Tout d'abord, j'ai ressenti un moment d'ennui : il me sembla que les raisons qui me font tenir ma parole tardaient à venir, qu'elles étaient sans couleur, sans force, sans importance même : il me sembla aussi que *j'avais de la difficulté à les saisir*.

Mais, franchissant ce stade, j'arrivai à me raidir, à me ressaisir et à me concentrer comme pour un devoir de classe : et je fus si bien en classe, que sautant par dessus ma personnalité, je me mis à chercher dans mes souvenirs des raisons qui pussent me permettre « d'accrocher » mon sujet : je ne fus pas long à m'en prendre aux trois cas figurant dans la citation de Locke qui se trouve une page plus haut : mais d'avoir ainsi « accroché » mon sujet, je sentis que *par moi-même je n'avais aucune raison. aucune théorie à ma disposition* pour justifier le besoin que j'éprouve à tenir parole.

Partant de là, je modernisai les trois attitudes

prises dans Locke pour les rendre plus immédiatement accessibles à mon esprit : pour cela je remplaçai le païen par un libre penseur, je laissai le chrétien être chrétien, et je mis à la place du partisan de Hobbes un partisan de Durkheim ¹⁾; ce faisant, je me demandai s'il y avait une des trois conceptions que je préférais et les fis défiler une à une devant mon esprit ; j'allai même plus loin : je refis sommairement les trois raisonnements — cette fois dans mon langage — et je tâchai de m'en bien pénétrer : je les saisis, du reste, fort bien et je me mis pour ainsi dire, « dans la peau » de chacun des trois personnages : mais, je sentis du même coup qu'aucune des trois théories ne me tenait particulièrement à cœur ou, si l'on veut, que *j'étais dans un état de parfaite indifférence vis à vis de chacune d'elles.*

Non content de ce résultat, je me demandai s'il ne fallait pas prendre par le plus long et rechercher, avant d'opter pour une des trois conceptions, si j'étais chrétien, libre penseur, ou partisan de Durkheim : « mais — me dis-je — chaque fois que je tiens ma promesse je ne fais pas un examen de conscience général et les idées que je me fais de la vie, de l'univers matériel de moi-même etc. ne viennent certainement pas s'insérer dans les mailles de mon raisonnement :

1) Qu'on n'attache aucune importance à cette dernière assimilation qui est purement superficielle.

seule toute la conception pleinement consciente que je me fais du monde peut justifier à mes yeux ce processus ? eh bien ! comme son évocation n'intervient pas, ce processus n'est nullement probable ; du reste, s'il fallait « remonter au déluge » chaque fois qu'on prend une résolution, on n'arriverai jamais à parcourir tous les chaînons intermédiaires ; on se passerait d'agir en ce cas ». De tout cela, je tirai une conclusion ; je me dis que *mon action ne pouvait venir que d'une habitude ou d'un instinct inné, qu'elle se faisait d'une façon automatique, inconsciente.*

Voilà donc mon analyse finie et — je dois le dire — finie assez singulièrement : j'ai senti que les *raisons* que je donnais pour expliquer une action volontaire étaient insuffisantes, peut-être même fausses : il m'a paru percevoir une analogie entre le cas qui me concernait et celui (présenté pg. 5) du sujet qui déplaçait un objet par suggestion posthypnotique et qui donnait, pour son geste, des *raisons* fausses : je me suis prononcé tout aussitôt dans le sens que mon geste m'a paru venir de mon subconscient et j'ai fini même par avouer que cette action ne pouvait être volontaire — en quoi j'étais très conséquent avec moi — même — mais, puisque non raisonnée, qu'elle était instinctive automatique voire réflexe. Subconscient, 1) instinct, tem-

1) Nous employons jusqu'ici indifféremment les mots *inconsc-*

pérament, réflexe, voilà des mots qui semblent de nature à clore toute discussion.

Et cette discussion c'est pourtant là que nous proposons de la commencer dans ce travail ; du reste, je le déclare avec sincérité, je ne me fais pas fort non plus de pénétrer plus avant que l'on ne le fait communément, je ne prétends pas non plus qu'on puisse analyser le bout plongé dans l'inconscient d'une chaîne de raisonnements : mais cela m'éclaire assez de savoir que chaque fois que j'irai de pourquoi en pourquoi j'arriverai à trouver que les racines de mon raisonnement disparaissent dans le subconscient, et cela m'éclaire assez de voir — dans d'autres cas — que dans une association donnée il y a des intermédiaires inconscients ¹⁾ et cela aussi m'éclaire de savoir — dans d'autres cas encore que nos souvenirs latents évoluent et se déforment dans l'inconscient ²⁾ et cela surtout m'éclaire de voir

cient et subconscient. Pour les distinguer voir le travail de M. Dwelshauvers, *l'Inconscient*.

1) „Hobbes.. raconte qu'au milieu d'une conversation sur la guerre civile de l'Angleterre quelqu'un demanda tout à coup combien valait sous Tibère le denier romain ; question absurde et que rien ne sembla lier à la précédente ; il y avait pourtant un lien et, après un peu de réflexion, on le retrouva. La guerre civile anglaise sous Charles Ier livré par les Ecossais pour 200 000 L' Jésus-Christ livré pareillement pour 30 deniers sous Tibère, tels étaient les anneaux de la chaîne interne q i avait conduit l'interlocuteur à son idée excentrique" (Taine, *Intelligence* tom. I p. 142—143).

2) Consulter dans Abramowski, *Le subconscient normal, l'étude des cryptomnésies*.

que nous ne faisons et ne pouvons faire aucun raisonnement pour distinguer par exemple les mots *là* et *la*, pour distinguer le sommeil de la veille, la science de la philosophie : nous savons pour ainsi dire *empiriquement* que telle question est d'ordre philosophique plutôt que d'ordre scientifique alors qu'on n'a jamais pu jusqu'à ce jour déterminer avec précision ce « je ne sais quoi » qui fait que nous classons un problème dans l'une ou l'autre catégorie. Ce premier point de vue me suffit à moi et la constatation que le subconscient est partout dans notre vie intérieure m'en dit assez ; car, partant de là, je me demanderai si le subconscient n'est pas le véritable fond qui rapproche les images en idées, qui préside à la formation des jugements, qui préside aussi à l'établissement des comparaisons, qui crée des intermédiaires indispensables dans la chaîne de nos états etc. Car si cela était, ce que nous appelons subconscient serait à peu de choses près le tout de la conscience, et dans ce cas, ce subconscient que nous avons jusqu'ici considéré comme hors de la conscience, que nous avons parfois—suprême bizarrerie—relégué dans le monde matériel avec toutes les choses qui nous entourent, le considérant comme un processus purement cérébral ¹⁾,

1) Cette théorie est discutée dans la *Psychologie* de M. Rey p. 61—62

ce subconscient aurait une place tout à fait centrale dans notre vie psychique et une seule désignation lui conviendrait, désignation représentée par un seul mot : celui de *pensée*. Le subconscient serait donc la véritable pensée, peut-être l'unique.

Je sens bien que cette interprétation nous répugne et qu'il ne lui sera pas admis de prime abord de cohabiter avec nos conceptions actuelles. Nos conceptions du jour s'inspirent, en effet, d'un préjugé excessivement ancré en nous aujourd'hui qui n'est autre chose qu'une réminiscence de l'associationisme. Nous sommes, en réalité, plus associationistes que nous ne le croyons : nous disons constamment que nous ne le sommes pas et pourtant nous pensons constamment comme si nous l'étions.

Il y a des erreurs inhérentes à l'homme parce qu'elles correspondent à une vue plus directe des choses ; on les démasque grâce à un travail critique parfois laborieux, mais il suffit que l'attention se relâche pour qu'elles s'emparent à nouveau de nous : c'est ainsi que le soleil tourne tout de même autour de la terre quand nous ne faisons pas efforts pour croire le contraire. La conception associationiste est probablement une erreur de ce genre. Voici une formule de Taine : « En fait d'éléments réels et de matériaux positifs je ne trouve, pour constituer mon

être, que mes évènements et mes états futurs, présents, passés. Ce qu'il y a d'effectif en moi c'est leur série ou trame. Je suis donc une série d'évènements et d'états succesifs» 1). Cette formule fera sursauter plus d'un de nos contemporains : mais ce contemporain, pour peu qu'il se relâche de sa méfiance à l'égard de l'associationisme, sera tenté de dire qu'en nous il y a «une série d'états» avec, en plus, du subconscient ou de l'automatique; et à ce moment il ne sera pas si loin de Taine, surtout si par subconscient il entend comme il vient d'être dit plus haut—une «cérébration inconsciente», un travail purement cérébral.

Il est, du reste, infiniment intéressant de noter que le subconscient oscille quelquefois vers une signification qui, si elle était adoptée pleinement, pourrait constituer un noyau d'obscurités et mener la psychologie toute entière vers un point mort : je veux parler de ce fait que le subconscient est quelquefois regardé par certains auteurs, comme un concept purement négatif 2). Cette dernière conception remonte, d'ailleurs, très loin dans le passé ; comme chacun sait Descartes soutint, en propres termes, que l'essence de l'âme est de penser, et par suite, que

1) Taine, *L'Intelligence*, tome II, liv. III, p. 207.

2) Höffding, *Esquisse d'une psychologie basée sur l'expérience* p. 97 „Toutefois, nous maintenons fermement tout d'abord que l'inconscient est une idée purement négative“.

tout ce qui relève de l'âme est nécessairement conscient : pour lui, admettre que ce conscient se compose d'inconscient, ce serait admettre que l'on fait de la de la pensée avec ce qui ne l'est pas, ce serait admettre qu'on fait des unités en ajoutant des zéros. Cette théorie cartésienne part d'un point de vue trop radical et comme elle méconnaît un fait indéniable elle n'a pas pris racine : elle soutient qu'entre l'âme qui pense toujours et la matière qui ne pense jamais il n'y a pas place pour un intermédiaire qui serait l'inconscient ; or, l'intermédiaire est là si toutefois il est un intermédiaire et si—comme on l'a dit plus haut — il n'est pas une pensée plus pensée que le conscient même. Je crois donc qu'il est malaisé d'adopter aujourd'hui une doctrine comme celle sur ce point de Descartes mais d'aussi peu qu'on s'en rapproche, on suit une route périlleuse : l'inconscient est « tout ce qui est ignoré du moi » ¹⁾ et pour peu que l'on tâche de le supposer inexistant, de lui amoindrir sa part, on admet que ce qui est connu introspectivement existe seul ou qu'il est seul important : et dès lors on est tangent à l'associationisme

Mais laissons là ce point de vue extrémiste et reprenons notre discussion en nous plaçant au milieu du courant qui domine notre temps ;

1) Dr. Grasset, *Le Psychisme inférieur*, p. 15.

ici, on ne songe plus à contester l'existence de l'inconscient qui fait même l'objet d'une partie de la psychologie ; mais on le met tout à fait à part, et on évite de faire appel à lui lorsqu'on étudie les lois qui président à la formation de nos états de conscience. Dès lors une conception s'impose inévitablement ; d'un côté une conscience broderie dont les idées sont les fils (et qui par conséquent n'est rien sans idées), de l'autre un domaine obscur, immense mais quelque peu irritant et hostile à force d'être mystérieux et rebelle à l'étude.

Et voilà cette division en deux classes dont nous avons parlé tout au début ; elle s'établit parce que nous supposons un parallélisme de deux processus ; nous reconnaissons, sans doute, un mérite à cette division : elle nous permet de rejeter et de réserver à une étude plus prudente tout ce qui ne présente pas la clarté d'un enchaînement d'idées. Mais nous ne devons pas fermer les yeux sur son grave inconvénient ; elle place dans la classe du subconscient des éléments excessivement nombreux, excessivement variés et hétérogènes et risque fort, en conséquence, d'arriver à une vue artificielle. Notre livre se présente comme un essai de réaction contre la conception dominante ; il tâche d'écarter l'illusion d'une conscience flanquée d'un énorme subconscient parfois auteur de graves

ennuis, de tristes contradictions et de terribles infériorités, mais malgré tout, pour quelques-uns source de nos élans les plus magnifiques, de notre connaissance la plus pure, la plus haute, la plus spontanée. Pour nous, conscience et subconscience ne s'opposent pas, elles ne seront pas cantonnées chacune dans son domaine, chacune dans son rayon et pourtant directrices toutes deux d'un même être, deux maîtresses d'une seule maison : conscience et subconscience seront une seule et même réalité : *la première sera simplement la seconde visible à l'introspection, elle sera une espèce de contraction de la seconde.*

Nous avons jusqu'ici considéré ce qui rendait notre étude difficile et paradoxale : nous avons exprimé la croyance que le tout se réduisait à une illusion très tenace, réminiscence de l'associationisme, qui exige, malgré nous, que nous n'admettions parmi les faits de conscience que les chaînes des idées et des représentations et qui rejette tout le reste dans l'inconscient. Il nous reste maintenant à dire quels sont les ouvrages et les travaux qui peuvent nous être de quelque secours par leurs vues semblables à celles que nous voudrions exposer.

Dans le courant des dix premières années de ce siècle ont paru quelques observations disséminées dans différentes revues et publications

qui ont étudié un fait bien caractérisé auquel est resté le nom de pensée sans images; ¹⁾ ces travaux proviennent d'auteurs de tendances parfois contraires et ils ont été entrepris dans plusieurs pays à la fois ²⁾. A. Binet a synthétisé admirablement tous ces travaux dans un article intitulé : *Qu'est-ce qu'une émotion ? qu'est-ce qu'un acte intellectuel ?* paru dans *l'Année Psychologique de 1911*. Nous n'adoptons nullement la solution indiquée par l'auteur et l'interprétation qu'il tâche de donner du problème de la pensée : nous ne pouvons pourtant ne pas accueillir ici les précieuses observations que contient cet article et l'admirable esprit dans lequel il est écrit : Binet qui sa vie durant avait travaillé à réhabiliter l'introspection, et dont les questionnaires sont restés fameux, a connu, quelques années avant de disparaître, la plus amère des déceptions et dans son honnêteté de grand savant, de penseur sincère il nous en apporte le témoignage : la méthode intensive de l'introspection, le questionnement, les tests, les descriptions provoquées d'états et les analyses, tout cela n'a nullement tourné à l'honneur de l'introspection ; on en voulait montrer les mérites et pour la première fois on en a

1) L'expression est employée surtout par M. Delacroix.

2) Binet en France, Woodworth, Calkins, Titchener, Thorndike en Amérique Külpe et Marbe en Bavière.

senti les lacunes dans toute leur ampleur. Deux alternatives nous paraissent donc ouvertes ; renoncer à la psychologie ou nous adresser à quelque autre méthode que l'introspection. Voilà l'objet de l'article de Binet. Pourtant, hâtons-nous de le dire, point n'est besoin de s'en tenir à des considérations aussi pessimistes ; et Binet lui-même, si nous le comprenons bien, constate des ruines mais ne s'arrête pas à ce point de vue extrême. La psychologie a fait ses preuves et nous ne pouvons pas renoncer à elle : quant à l'introspection elle est encore la moins mauvaise des méthodes employées en psychologie jusqu'à nos jours. Faute de pouvoir imaginer une nouvelle méthode, sauver la psychologie en se servant de la vieille méthode dans une intention nouvelle, voilà un essai qui vaut la peine d'être tenté. Cet essai, Binet l'aurait peut-être tenté s'il avait été conservé plus longtemps à la science : nous n'oserons cependant rien conjecturer à ce sujet, sachant combien il est facile de prêter des intentions les plus diverses aux savants qui ne sont plus. Voici, en tout cas, comment nous voyons de notre côté la possibilité d'une psychologie et de quelle façon nous concevons, comme il vient d'être dit, une introspection travaillant dans un sens nouveau : puisque l'introspection ne nous révèle qu'une petite partie de ce qui se passe en nous, et

puisqu'une grande partie de notre travail intérieur se fait à notre insu en dehors de notre connaissance — brusquons les choses : dans l'inconnaissable — puisqu'en un mot l'introspection ne nous offre qu'un petit contenu, demandons lui à faire moins état de son contenu que de ses limites et de nous renseigner moins sur ce qu'elle nous fait entrevoir que sur ce qu'elle ne fait pas voir du tout ; notons ses défaillances, l'apparition et la disparition d'un objet dans notre conscience, la réapparition de cet objet après une période de maturation et les transformations qu'il a subies entre les apparitions ; notons aussi ce qui se présente au dedans de nous-mêmes en connexion avec nos actes, avec nos délibérations, avec nos hésitations ; notons enfin ce qui se passe en nous chaque fois que nous comprenons une chose, chaque fois que nous faisons un raisonnement, que nous portons un jugement ; cette étude ainsi dirigée peut offrir des surprises dans un sens ou dans l'autre, fournir des indications précieuses pour demain ou montrer un manque absolu de toute valeur : nous allons l'essayer dans ce livre et voir ce qu'elle produira.

Nous n'avons rien voulu préjuger de ce qu'aurait fait Binet si la mort ne l'avait pas arraché à ses travaux, mais nous nous croyons le devoir de montrer quelle a été sa contribution dans cette question car elle fut grande, bien

qu'enfermée dans les quelques pages de l'article cité ¹⁾, Binet a montré clairement que l'élément imagé n'occupe pas dans la pensée la place énorme, exagérée, qu'on lui avait attribuée : la pensée contient des images, mais elle peut en être entièrement séparée et provoquer une action « raisonnable », puis d'autre part, évoluer, faire volte-face, se prononcer dans un sens nouveau et nous mener à une vérité nouvelle qui éclate en nous comme une brusque fulguration ; en examinant tous les comptes rendus dans les expériences d'introspection provoquée, on remarque clairement la gêne que ressentait le sujet à décrire tout ce qui se passait en lui et les lacunes véritables infirmités, impuissances de la conscience : voilà tout ce que Binet a vu et qui nous permet, à plus d'un titre, de réclamer une parenté à notre avantage.

Mais, exposons avec un peu plus de précision l'apport qui nous vient de l'article cité. Pour mettre un peu d'ordre dans l'énonciation des faits qui légitiment ses affirmations, Binet propose une distinction des observations en deux classes, selon qu'elles ont trait au *contenu de la pensée* ou à son *mécanisme*, aux objets de la pensée d'une part et de l'autre à l'activité, à la force de combinaison, de direction etc. qu'est la pensée.

1) *Année Psychologique*, 1911.

1. Expériences sur le contenu de la pensée.

Il peut exister une pensée sans images. Voici quelques cas, à titre d'exemples : on donne à quelqu'un la consigne de répondre d'une certaine manière aux questions, de citer par ex. une série d'objets de couleur rouge ; le sujet va faire cette évocation sans se dire à chaque instant qu'il doit citer des objets rouges : la consigne agit sans qu'il se la représente. Lorsqu'on fait une course dans une ville, on sait où l'on va, mais on ne pense pas tout le temps au but. On peut attendre un événement même précis, sans avoir l'image de ce qu'on attend. De même encore, on peut juger qu'une parole est inexacte, qu'un raisonnement est faux, qu'une conjecture est invraisemblable, ou qu'une action est blâmable, sans faire un jugement en forme : on est certain, et on ne sait pourtant pourquoi : il faut faire une longue recherche, parfois pour trouver les raisons. Enfin, souvent on ne peut évoquer une image, si riche qu'elle soit, qui soit adéquate à la totalité de la pensée ; disons spontanément : « Je partirai demain pour la campagne » quelle image peut représenter le mot « demain », quelle image peut représenter tout le sens du mot « la campagne » etc ? On pense donc au delà de l'image : « avec une pensée de cent mille francs, on a des images de quatre sous ». Dernier exemple, excessivement curieux : on pense

à une chose, on a l'image d'une autre.

Après avoir ainsi dûment constaté l'état de carence des images, il faut voir comment les psychologues ont essayé d'y obvier. Ils ont été tous habitués à chercher un appui dans les images. Cet appui leur fait défaut. Comment s'en passer ? Certains (Messer) ont eu l'idée d'évoquer l'inconscient. Les images qui manquent existaient au début mais peu à peu, sous l'influence de l'habitude, elles disparaissent, et sont remplacées par des images inconscientes. Cet inconscient intervient un peu comme un *Deus ex machina* (Binet est de ceux, du reste, qui font de l'inconscient une notion simplement négative et il ne peut rien lui accorder). Une explication analogue de la précédente est celle d'un américain (Angell) où l'on distingue l'image du *meaning* ; le *meaning* serait analogue à ce que James a appelé *frange*, une image voilée, comme vue du coin de l'oeil : il y a là une comparaison du champ de conscience et du champ visuel. Mais cette hypothèse n'explique aucun des exemples cités plus haut : car le *meaning* nous apparaît non comme quelque chose de négligeable, mais comme l'objet direct de l'attention, le foyer de conscience. Citons une autre opinion celle de Titchener qui pense que ce problème est non pas psychologique, mais logique : c'est là une façon un peu sommaire d'en finir avec la question.

2 *Expériences sur le mécanisme de la pensée.*

Le problème roulant sur l'objet de la pensée esquissé, Binet entreprend d'étudier le second. Or, Binet l'avoue, si c'est lui-même qui a surtout mis en lumière le premier problème, c'est Marbe qui a surtout éclairci la seconde question. Celui-ci a montré que notre introspection ne saisit pas davantage la pensée comme acte, comme opération. Les sujets étaient invités à soupeser successivement différents poids et à décider lequel était le plus lourd ; cela supposait comparaison et jugement : or, de ce jugement le sujet ne pouvait rien dire ; il ne le percevait pas comme acte. Conclusion : la pensée en acte ne se décrit pas, ne se perçoit pas, à moins d'employer les métaphores. Ici, comme tout à l'heure, les psychologues ne se sont pas résignés à leur ignorance et un effort a été fait pour expliquer ce qui peut être un acte intellectuel.

Von Kries, faisant appel à la physiologie, parle d'*ajustement cérébral*. Lorsque nous trouvons un 0 dans une opération arithmétique nous disons que c'est un zéro et non une lettre de l'alphabet ; de même lorsque nous sommes engagés dans une addition, nous continuons à additionner ; nous sommes conduits par l'idée directrice et inconsciente d'addition : ajustement cérébral, dit von Kries. Mais c'est là couvrir

notre ignorance d'un simple mot. Un mot plus justement employé est celui de *tendance*. Ce qui manque au maniaque qui se répand en propos incohérents, c'est donc cette direction particulière des associations des idées, la *„determinirende Tendenz“* de Ach. Le mot est heureux, mais il y a encore là une vue philosophique. Une autre expression est celle de «sentiment intellectuel» pour rendre compte plus que tout à l'heure de la censure de notre pensée : cette expression est heureuse aussi, mais Marbe a reconnu que l'acte intellectuel à décrire peut, suivant les cas, contenir un sentiment, ou être complètement indifférent et il a proposé le mot «*Bewusstseinslage*». La *Bewusstseinslage* peut, se colorer d'émotion, mais elle n'est pas plus assimilable à une idée qu'à un sentiment : elle est «obscur et intangible». Tous ces mots, toutes ces expressions sont peut-être commodes, mais ne nous disent pas ce qu'est l'acte intellectuel dans sa nature ; cette nature «n'est pas décrite, mais recouverte d'étiquettes verbales ou enveloppée dans des métaphores ;... l'ensemble de l'esprit ne nous donne pas, à nous qui l'étudions, une impression d'unité ; nous ne pouvons le représenter que comme un conflit de symboles, parce que nous ignorons s'il existe un processus fondamental qu'on retrouverait dans tous les actes intellectuels».

Passons maintenant, sans transition, à la solution de Binet : elle introduit dans la psychologie de la pensée, à côté de la notion de *sensation*, la notion d'*attitude*, à côté de la notion d'*état*, la notion d'*acte*, d'*action* : elle nous apporte donc un véritable dynamisme. Qu'est-ce qu'une attitude ? C'est une action inhibée, une mimique intérieure : lorsque nous adressons un discours à une personne, nous la voyons faire des gestes ou prendre des expressions variées ; en un mot, elle se livre à « toute une mimique ». Binet suppose que cette mimique a sa contrepartie dans la pensée de la personne, sous la forme d'une mimique intérieure qui représente jugements, comparaisons, objections : « il y a en elle des images et des mimiques intérieures, et la pensée est composée de cela et rien que de cela ». La connaissance de cette mimique devient, en quelque sorte, pensée comme la connaissance de notre tremblement devient émotion : entre les attitudes émotionnelles de James et les attitudes intellectuelles de Binet il y a donc une grande parenté. Binet le voit bien, du reste, et il s'en réjouit : mais, pas entièrement : car, il n'admet pas complètement la théorie de James : il lui semble que l'émotion ne peut être réduite à la perception, qu'elle ne peut être intellectualisée sans perdre son caractère propre. « Qu'on essaye de remplacer le mot *émotion*

par les mots : *perception des sensations* organiques et on verra combien cette substitution est désastreuse».

Eh bien, cette objection que Binet fait à James concernant sa théorie des attitudes émotionnelles, nous allons bientôt la faire à Binet pour sa théorie des attitudes intellectuelles ; car, réduire la pensée à une action inhibée c'est lui faire perdre son caractère intellectuel. Nous croyons utile de laisser subsister cette division de la psychologie et des états qu'elle décrit en affectifs, intellectuels et volontaires : et c'est pour cela que nous nous opposerons plus loin autant à la théorie du fondement moteur de la pensée présentée par Binet, qu'à une autre théorie tout aussi brillamment conçue, celle des émotions génératrices de pensée exposée par Abramowski dans son livre intitulé *Le Subconscient normal*. Nous accueillons avec intérêt toutes les observations de grand prix que ces deux auteurs—et d'autres—nous présentent, mais nous tâcherons de leur donner une interprétation plus directe. Nous nous réservons de parler de tout cela au cours du premier chapitre du présent ouvrage.

Auparavant, nous voulons compléter ces observations préliminaires par une petite note, desiréux que nous sommes d'éviter un malen-

tendu possible. Une fois qu'on a envisagé le problème de la pensée sous le jour qui est le notre, un fois qu'on a supposé, autrement dit, que l'élément image, que l'enchaînement des idées n'est pas un facteur essentiel, et—contrairement au mot d'Aristote, passé dans le sens commun—que le Noûs se passe d'images, on serait tenté de commencer une étude des phénomènes intellectuels où l'on dédaignerait presque complètement les facteurs idée, langage intérieur, image : la pensée sans images serait considérée comme une faculté plus haute, plus pure, dégagée qu'elle est de cet écheveau embrouillé des images et nous pourrions lui prêter un caractère merveilleux, extraordinaire et une force que la pensée discursive ne connaît pas. Ce n'est pas notre avis : pour nous, la pensée logique (ou discursive) est la pensée qui se connaît, qui s'analyse et se dédouble par un enroulement sur elle-même : elle est le propre de l'homme et constitue un progrès qui nous a donné, et nous donnera chaque jour davantage, l'empire du monde. La pensée pure est, elle aussi, un organe de connaissance et de science : elle a même été, de tout temps, la source principale de nos connaissances, sinon par la qualité, du moins par le nombre : ces connaissances sont toutes de hasard, toutes empiriques, toutes confuses : les maîtresses de maison coupent les

queues des fleurs qu'elles disposent dans les vases afin de les faire durer plus longtemps ; elles ne savent pourtant pas dire comment elles raisonnent ni ce qui les fait croire qu'elles réussissent ainsi à allonger, l'agonie des oeillets ; elles peuvent risquer de se tromper autant que ces paysans qui enfoncez un couteau dans la terre devant leur maison quand il grêle : mais, il n'en est pas moins vrai que dans l'autre il y a déjà conscience obscure et vague d'un nexus causal. Bref, pour conclure, on pourrait dire que notre esprit serait bien pauvre s'il ne fonctionnait qu'avec images, mais qu'il serait encore plus misérable si ces précieux auxiliaires ne venaient pas à tout moment lui offrir leur appui : d'un côté, il n'aurait que peu d'étendue, de l'autre, que peu de précision.

CHAPITRE I-er

La Pensée et les Images

Objet et Image. — Un Jugement peut se faire sans Images — Les deux formes de la Pensée. — La Cécité introspective. — La Pensée Cadre — L'Associationisme et la Conception Nouvelle. — La Solution Motrice et la Solution Emotionnelle. — La Théorie de la Pensée Pure et Inconnaissable. — Le Raisonnement non Diacursif. — Conscient et Inconscient. — Sujet et Objet. — Rapport de Pensée à Image. — Diversité des Images. — Nombre Variable des Images. — Apparition des Images. — La Pensée Analysee. — La Vie Psychique et l'Image. — L'Idée Générique et l'Idée Image. — La Pensée et le Mot. — La Consigne Intérieure. — Pensée, Sentiment et Action. — La Pensée Inconnaissable.

Nous l'avons brièvement montré dans notre introduction, beaucoup d'auteurs qui, au cours de ces dernières années, se sont livrés à l'étude de l'introspection ont constaté que l'élément introspectif ne joue pas, dans notre conscience, le rôle primordial qu'on lui supposait jusqu'ici. Aucun n'a osé, pourtant, rompre tout-à-fait avec le passé ; certains ont laissé à nos idées, à nos raisonnements logiques une place centrale et ont imaginé à côté un moi subconscient, un moi subliminal¹⁾ ; d'autres, comme Binet ou Abra-

¹⁾ Myers, *La personnalité humaine*.

mowsk¹⁾ ont supposé sous l'élément intellectuel un facteur moteur ou un facteur émotif : ils ont regardé comme absurde l'hypothèse d'une «intellection» dégagée de tout appareil d'images, d'une pensée qui serait autre chose qu'un «fleuve d'idées» ; jusqu'à eux, on définissait la notion *d'intellectuel* par son contenu, contenu fourni par l'introspection ; ils ont conservé son sens à cette notion et comme ils se sont aperçus qu'elle ne fournissait pas la clé de notre vie consciente, ils ont subordonné le facteur intelligent à un des deux autres facteurs que la psychologie décrit ; il y avait là un grand pas à franchir et ils ne l'ont pas franchi.

Mais remontons un peu plus haut dans l'histoire de la psychologie pour déterminer un point initial et examinons la trace que cette période encore très rapprochée laisse aujourd'hui sous la forme d'un centre déterminant dans la science de l'âme. Cette opinion est très ancrée en nous selon laquelle on pense uniquement par représentations juxtaposées ; cependant, on admet bien, quand on réfléchit à fond — nous l'avons vu dans l'introduction — que la pensée n'est pas simplement et passivement l'ensemble des images : elle est plutôt en ce cas, une force qui agit sur représentations isolées à la manière

1) A. Binet, *Année Psych.* 1911. Abramowski, *Le subconscient Normal* (Alcan)

d'un ciment : « Prenez une phrase de douze mots ; — dit James ¹⁾ — prenez douze hommes et dites à chacun d'eux un de ces mots ; rangez vos hommes en ligne, ou pressez-les en tas ; puis faites penser à chacun son mot aussi attentivement qu'il voudra ; cela ne fera jamais que vous réalisiez quelque part la conscience de la phrase entière ». Ce facteur d'unification, cette force qui saisit en un tout des éléments autrement extérieurs les uns aux autres, voilà l'objet que la présente étude tâchera constamment de fixer ; mais nous dépasserons ce point de vue.

« La connaissance est en réalité une synthèse d'un objet et d'un acte de connaissance » et cet acte de la connaissance est l'apport de l'esprit. En disant cela, nous abandonnons carrément toutes les fameuses variantes de la théorie dite de projection si en honneur dans la seconde moitié du siècle dernier : la pensée est un acte, une forme au sens aristotélicien du mot, et l'objet est une chose, une matière, une partie de l'univers matériel. Nous nous rangeons donc d'emblée aux opinions que soutiennent ardemment les philosophes de nos jours, A. Binet, par exemple, dans *L'âme et le corps* et M. Bergson dans *Matière et Mémoire*. Mais qu'il nous soit permis de reprendre leurs con-

1) W. James *Précis de Psychologie* trad. française, p. 257.

clusions. Prenons donc le fait le plus simple où une chose et un esprit entrent en contact et considérons ce qui se passe dans la perception : les auteurs modernes nous enseignent qu'il est faux de se figurer la perception comme parallélisme à un fait matériel d'un fait psychique qui serait de nature entièrement autre ¹⁾ ; le fait de perception est, au contraire, un fait neutre, véritable composé d'un élément psychique et d'un élément matériel. Mais jusqu'à quel point cette théorie de la perception est-elle vraie ? La perception suppose obligatoirement un objet. « Supprimons l'objet. La conscience peut-elle continuer d'exister ? Sur ce dernier point, il semble que le doute ne soit pas possible, et il faut répondre négativement. Une conscience sans objet, une conscience vide, par conséquent ne se conçoit pas : elle serait un zéro, un pur néant, elle ne pourrait pas se manifester. On peut bien admettre, à la rigueur, qu'une telle conscience pourrait exister virtuellement... mais on ne comprend pas que cette conscience se réalise, s'intellectualise ²⁾. Ce rapport d'objet à sujet doit être dans la per-

1) „Il est faux de réduire la matière à la représentation que nous en avons, faux aussi d'en faire une chose qui produirait en nous des représentations mais qui serait d'une autre nature qu'elles“ (Bergson, *Matière et Mémoire* Avant propos).

2) Binet, L'âme et le corps.

ception quelque chose de très simple. Et alors nous nous disons : cet objet, quel est-il ? L'objet de la conscience, cet objet nécessaire, obligatoire, est-il *l'image*, est-il ce *qui se révèle à l'introspection* ? Ici nous disons carrément : non. La chose matérielle si intimement mêlée dans notre perception n'a aucun rapport avec l'image, nous le déclarons de la façon la plus catégorique. Et la raison en est des plus simples ; nous reconnaissons l'objet de la perception à ce qu'il est nécessaire : or, l'image, elle, est facultative, elle peut ne pas se produire en même temps que la perception. On raconte que Max von Baumgarten était obsédé un jour par la vision persistante d'un vieillard aveugle conduit par une jeune fille : intrigué, il constata après mille recherches que cette vision était associée à la vue d'un bouquet de *pyrola uniflora* qui se trouvait sur la cheminée : il avait réellement aperçu un jour, qu'il cueillait de ces fleurs dans un chemin creux, le groupe du vieux mendiant et de la jeune fille qui guidait ses pas ; or, aujourd'hui¹¹ était hanté par la vision du groupe humain et il n'avait pas conscience des petites fleurs qui le lui rappelaient : sensation inconsciente, dira-t-on : nous voulons bien, mais sensation, tout de même. Quelle que soit l'épithète que nous adjoignons au mot de sensation il y a eu là, selon les interprétations que

nous avons brièvement rappelées quelques lignes plus haut, fusion d'objet à sujet : et pourtant il n'y a eu aucune image. Mais avant de poursuivre la discussion, prenons un exemple de fait psychique plus complet, d'une pensée complexe et ne nous contentons plus de la perception.

Je suis assis dans un autobus ou dans un tramway : quelqu'un vient me prier poliment de céder ma place, il me montre une dame qui vient de monter et qui se tient sur la plateforme en attendant que celui qui l'accompagne lui ait trouvé une place assise. Quoique outré de ce procédé, je suis tout disposé à quitter ma place du moment que c'est pour une dame, mais je m'aperçois bientôt qu'en me levant j'ai senti le besoin de me répandre en formules de politesse. Je suis maintenant moi-même sur la plateforme, et je me demande sous l'empire d'un grand étonnement ce que je viens de faire : certes, cet étonnement ne provient pas du fait que j'ai cédé ma place à une dame, car, cela était tout naturel et je me serais levé spontanément, automatiquement même, si j'avais aperçu cette dame un moment plus tôt : mais je me *rappelle* distinctement les paroles que je viens d'adresser au monsieur et je me les rappelle parce que mes oreilles les ont ouïes et parce que j'ai senti ma propre bouche les prononcer : quelqu'un d'autre que moi, une volonté

et une intelligence distincte de la mienne se seraient emparés de mes organes vocaux pour prononcer ces phrases que je ne me serais pas senti plus étranger, certes, à l'élaboration consciente dont elles ne sont que le résultat extérieur. Que s'est-il donc passé en moi pour que j'en sois venu à prononcer des paroles qui sonnent aussi étrangement à mes oreilles ? Rien, en apparence, mais quelque chose tout de même. Et ce «quelque chose» est l'objet de mon étonnement.

Mais voici qui est encore plus étonnant, quand on y réfléchit bien : à force de me poser et de me reposer la question, à force de me demander ce qui m'a poussé à dire tant de paroles et à exagérer mon amabilité vis à-vis d'un homme contre lequel j'avais plutôt un vague mouvement d'humeur, à force de *m'analyser*, je sens ce «quelque chose» remuer tout à coup et s'animer au toucher de ma réflexion et je m'aperçois que toutes mes formules de politesse ont eu un but que j'exprime plus ou moins clairement ainsi : ce monsieur, me demandant de me lever, aurait pu penser, si je l'avais fait sans mot dire, que c'était par simple obéissance, tandis que de la façon dont je l'ai fait, j'ai prouvé que ce geste venait de moi, qu'il était pleinement consenti et volontaire, qu'ainsi ma volonté était sauve, etc... Donc ce n'est pas le fait d'avoir été outré qui a déclenché sans in-

termédiaire toutes mes paroles faussement aimables ; et voilà ma pensée qui fut sans images, puisque ce n'est qu'après coup que je la saisis en idées : je la découvre, en réfléchissant, compliquée pleine de sinuosités et de méandres et pourtant, tout à l'heure, elle m'a mené à l'acte — nous l'avons vu — sans que je me sois aperçu le moins du monde de ses hésitations, et de la soudaine initiative qu'elle avait prise dans le but de sauvegarder ma dignité. Sans doute, du moment où ce Monsieur s'est présenté à ma vue jusqu'au moment où je lui ai répondu j'ai eu quantité d'images que mon introspection me révélait : j'ai eu l'image de ce monsieur, de sa figure, de son habillement, de ses façons polies, j'ai eu l'image de la dame se tenant sur la plateforme, puis l'image de mon geste de me lever et de mes propos. Mais ces images, si elles constituent des états intérieurs, une pensée, des pensées, ne figurent nullement la pensée qui a été condition de mon geste : mes propos, les excuses qui j'ai adressées à cette dame de ne l'avoir pas aperçue de moi-même m'ont étonné, en quelque sorte, bien que j'ai éprouvé, en les répandant, comme une satisfaction et comme un certain sentiment d'avoir bien fait. Et c'est mon étonnement qui a provoqué, pour ainsi dire après coup, une enquête et c'est en réponse à cette enquête que ma per-

sée autrement invisible, s'est présentée à moi dans toutes ses articulations.

Tirons maintenant la conclusion que comporte cette auto—observation. Il y a eu ici une seule et même pensée, qui s'est manifestée et cette pensée a revêtu deux formes différentes : elle a été en premier lieu inconsciente et je l'ai retrouvée après coup imagée, analysée. Or, je le constate, sous ses deux aspects successifs, la pensée a eu *un objet* ; seule, sous son aspect analysé, la pensée s'est couverte d'images. Mais alors de ces deux considérations je déduis une seule chose que voici : l'objet de la pensée n'est pas l'image qu'elle revêt. Autre chose est l'objet de la pensée, autre chose est son contenu introspectif.

Mais voici une objection : la pensée, sous sa première forme, sous son aspect non analysé, n'est-elle pas seulement plus automatique, plus rapide, et les images n'y ont—elles pas une certaine place ?

Expliquons—nous sur ce dernier point : nous admettons communément que dans l'habitude, la pensée ou le raisonnement se font de plus en plus facilement, avec de moins en moins de frottement, au point que—si j'ose m'exprimer ainsi—la vitesse de la pensée devenant très grande, les éléments finissent pas s'interpénétrer, et se fondre, tout comme dans le disque de

Newton les couleurs se marient jusqu'à donner une surface entièrement blanche, pendant que le disque tourne vite. Cette explication, disons-le tout de suite, cette explication qui est la courante nous ne la comprenons aucunement ; outre, que l'automatisme ne peut expliquer que l'habitude, et encore jusqu'à un certain point, il est de plus tout—à fait contradictoire de supposer des images qui existent sans exister et qui agissent sans être évoquées dans la conscience 1) : on peut, en effet, soutenir que la pensée est obligatoirement et nécessairement guidée par des images, qu'elle se dirige, en quelque sorte, sous leur instigation, sous leur

1) En fait d'images qui défilent vite, on prétend que les mourants voient toute leur vie défiler, devant leur esprit, dans l'espace de quelques instants. Cette affirmation nous paraît assez contestable et basée sur des témoignages très imprécis ; seuls les sujets qui ont été arrachés à la mort à toute extrémité peuvent avoir le droit de se prononcer. En ce qui nous concerne, nous nous contenterons de citer un cas personnel qui nous paraît constituer un document de haute curiosité en psychologie, bien que lui non plus ne réponde pas entièrement à la condition de plus haut. Pendant la guerre européenne l'auteur a servi comme officier—observateur en ballon captif : or, les ballons étaient souvent attaqués par les avions ennemis, au moment où ils étaient en observation, incendiés et détruits ; dans ces cas, l'unique ressource de l'occupant de la nacelle était de se confier à son parachute et de sauter dans le vide ; mais le parachute était plié, et construit de manière qu'il ne s'ouvrait qu'après une chute libre de 50—100 m. : par surcroît, le parachute pouvait ne pas fonctionner et les accidents n'étaient pas rares. Il n'est donc pas très exagéré de

empire ; mais comment peut-on soutenir qu'elle se guide d'après ces images qu'elle ne voit pas, qu'elle ne connaît pas ? Ce qui nous paraît donc vrai c'est que dans l'habitude comme dans une initiative qui dénote choix, la *pensée peut se présenter sous deux formes : d'une part, comme une fulguration subite et sans images et d'autre part, quand elle s'analyse, comme une longue chaîne d'images*. A côté de la pensée qui est un accord d'idées, nous mettons donc un jugement qui est immédiat, qui est subit, un raisonnement qui se fait tout d'un coup et en apparence sans notre intervention :

dire que pendant ces quelques secondes où l'on tombait presque comme une pierre (avant que le parachute ne s'ouvre) on était „entre la vie et la mort“. Cependant, l'auteur de ce livre n'a pas remarqué sur lui-même pendant cette courte crise, ce phénomène désigné par comparaison sous le nom de kaleidoscopique ; il a plutôt constaté un état d'indifférence, de neutralité d'âme et d'attente passive, un „à quoi bon penser puisqu'on est le jouet des événements et qu'on ne peut rien y faire“, sans aucune image du passé amenée par le regret de quitter la vie

Ajoutons maintenant que même si des témoignages contraires se produisaient concernant les états d'âme des gens qui ont été en grand danger de mort, cela prouverait que le cas que nous venons de citer nous est particulier et qu'il est faux pour d'autres personnes placées dans un cas analogue : mais cela n'infirmerait nullement notre thèse générale selon laquelle il ne nous est pas possible d'avoir des images rapides au point d'être confondues en un tout : car, le kaleidoscope des mourants présente des images très rapides, très nombreuses mais distinctes les unes des autres et visibles à l'introspection.

les adhésions spontanées à une opinion exprimée devant nous, le refus catégorique et sans délibération (?) de notre être à admettre une opinion, une compréhension subite, sont autant d'exemples de ce second genre de pensée que nous voulons mettre en lumière.

Reprenons, du reste, cette discussion en nous servant d'observations qui mettent ce fait bien en relief. Nous voulons établir que la pensée pure (sans images) peut se produire seule, qu'elle peut n'avoir aucune possibilité de se dérouler en idées et de se montrer à notre introspection ; cela prouverait bien que nous n'avons pas, dans la pensée pure, des images qui passeraient inaperçues devant notre esprit et dont la masse provoquerait un déclenchement moteur final : ces images n'existent évidemment pas puisque nous ne pouvons les évoquer et puisque—quand nous faisons mine de les évoquer—il se produit en nous un travail, un effort de recherche, qui implique bien un processus nouveau : le disque de Newton, certes, ne donne que du blanc quand il tourne vite mais nous avons la faculté de l'arrêter et, en ce cas, toutes les couleurs paraissent les unes à côté des autres sur les secteurs respectifs : dans la pensée rien de tel : qu'on se rappelle seulement la difficulté que nous avons parfois à donner les motifs qui nous ont fait agir dans un sens : un

grand effort de notre esprit peut seul avoir raison de cette résistance, dans des cas de ce genre. Mais voici qui est plus : cette difficulté de produire des images prouve déjà que celles-ci n'ont pas « joué » d'une façon automatique au moment où notre raison a déclenché l'action ; mais si ce fait a suffi pour attirer l'attention, que dire alors des cas où se manifeste une véritable cécité introspective ? Disons-le tout de suite : ces cas ne sont que des cas limites des précédents : la pensée pure est une pensée confuse — nous l'avons vu dans l'introduction (p. 29) — et comme telle elle tend à se dérouler en images, à se *motiver* : les cas limites sont ceux où elle ne réussit que malaisément, après de longs efforts, après de longues années et où plusieurs générations, parfois, se lèguent le problème non résolu : pour donner tout de suite un exemple, citons cette célèbre question de la distinction entre le beau et le sublime que plusieurs séries de philosophes se sont transmise à travers Kant, Schopenhauer et Höffding : nous savons très bien dire, à ce propos, qu'un objet est beau ou qu'il est sublime et nous ne pouvons pas dire pourquoi il entre dans une classe plutôt que dans l'autre : ce qui signifie que notre pensée fait là une distinction qu'elle ne peut pas motiver. — Un exemple plus simple encore pourrait être donné par le fait suivant :

seul un savant, après longue réflexion, peut nous dire quels sont les caractères spécifiques qui font distinguer un cheval d'un âne, alors qu'un tout petit enfant saura reconnaître qu'une bête est un âne ou un cheval.

Il est temps ici que nous fassions une remarque de méthode nécessaire ; nous pourrions, certes, multiplier le nombre des exemples que nous proposerions pour éc'aircir le fait qui occupe notre étude ; mais parmi les multiples inconvénients qui en résulteraient, le principal serait le suivant : ce que nous appelons pensée pure est un phénomène que l'on peut assez facilement saisir sur soi-même : mais dès qu'on essaie de le décrire, on est forcé de représenter la pensée pure par des mots, c'est-à-dire à la réduire en images et partant à avoir sous sa plume la pensée analysée que l'on voulait justement éviter. Nous demandons donc au lecteur de s'efforcer de saisir en lui-même la spontanéité de sa pensée et de s'exercer à découvrir la pauvreté introspective de bien des raisonnements qui impliquent cependant une grande clairvoyance de l'esprit. Nous ne quitterons pourtant pas cette partie de notre étude sans montrer, malgré des difficultés mentionnées, qu'il est une seconde catégorie de faits qui découvrent l'impossibilité des images à être évoquées dans certains cas. Nous produirons pour

ce faire, deux observations très intéressantes prises dans deux auteurs différents. La première observation est publiée dans la *Personnalité humaine* par Myers ¹⁾ et porte sur un calculateur célèbre : celui-ci nommé « Mangiamele », fils d'un berger de Sicile, n'ayant jamais reçu aucune instruction, fut à l'âge de 10 ans et 4 mois présenté par Arago à l'Académie des Sciences ; là on lui donna à faire des problèmes de tête : il trouva en moins d'une minute la racine cubique du nombre 3.796.416 et ne mit pas plus de temps à résoudre les deux équations : $2x^3 + 5x^2 - 42x - 40 = 0$ et $x^5 - 4x - 16799 = 0$. Le calculateur ne pouvait pas expliquer comment il procédait : il ne savait pas raisonner comme un mathématicien, ni même appliquer les formules automatiquement ; du reste, le court laps de temps dont il avait besoin pour faire les opérations et le fait qu'il effectuait le calcul de tête montrent éloquemment que ce n'était pas par un raisonnement discursif et par énumérations successives des chiffres et des opérations. Les images ne se sont pas produites chez lui ; elles étaient si nombreuses, du reste, et si difficiles à remémorer lors des différents passages d'un terme à un autre du calcul, qu'elles auraient embourbé tout le mécanisme de la

1) Trad. française de Jankelévitch p. 78.

pensée ¹⁾). Le même fait se produit — à cause aussi de la multiplicité des images — dans la seconde observation présentée par M. Binet ²⁾ à propos de plusieurs célèbres joueurs d'échecs : de son enquête sur ces joueurs, dont quelques-uns jouaient, sans voir les échiquiers, plusieurs parties en même temps, il résulte que ces grands maîtres du jeu d'échecs ne se représentait pas, au moment d'indiquer le coup, la partie qui s'y rapportait dans tous ses détails « comme dans un miroir », mais qu'ils avaient une vue de chaque échiquier qui impliquait compénétration absolue, une vue propre à chaque échiquier (qui conférait à celui-ci comme une individualité) et qui faisait qu'ils ne confondaient pas les échiquiers entre eux : là aussi les joueurs auraient dû avoir tant d'images, au cours de l'évocation des parties d'échecs, que la mémoire la plus gigantesque s'y serait perdue et noyée.

Résumons maintenant ce qui précède en une formule brève ; cela nous permettra de nous reconnaître et d'éviter un malentendu possible. Communément on croit que nous raisonnons grâce à la mise en oeuvre d'un appareil de mots et d'images qui figurent les différentes étapes de la marche de notre pensée ; dès lors,

1) Selon l'heureuse expression de Höffding il y a là possibilité logique et impossibilité psychologique.

2) Binet, *Psychologie des Grands Calculateurs et Joueurs d'Echecs*.

il semble tout simple d'expliquer que les images ne se montrent pas toujours à l'introspection en disant qu'en ce cas, elles passent tellement vite qu'on ne peut pas les voir, tout comme on ne voit pas les ailes battantes d'un oiseau qui vole ; les différents cas que nous avons présentés dans cette première partie du présent chapitre montrent pleinement je l'espère—que cette explication de la pensée pure par déroulement rapide d'images n'est pas valable : en effet, nous avons montré qu'il y avait raisonnement sans que des images se présentent à la conscience, et de plus, que manifestement les images n'existaient pas dans certains cas ; 1. parce qu'aucun raisonnement discursif n'arrive à s'imposer à notre esprit (différence du beau et du sublime) ; 2. parce que le nombre des images est si grand et leurs rapports si complexes qu'il serait impossible de les saisir conjointement dans sa tête, surtout si on suppose que leur chaîne se déroule avec une vitesse infiniment grande (cas des calculateurs célèbres). Si l'on veut, l'idée de ce livre que je suis en train d'écrire se présente pour moi comme un tout : pourtant, voici ce qu'il me faut de pages pour dérouler ce tout : si j'accepte la théorie courante, il me faudra opter entre deux propositions également absurdes ; ou bien ce tout était primitivement condensé, serré, étranglé

sous un moindre volume tout comme, dans la conception populaire, le fil qui servira à confectionner la toile est enroulé sur lui-même dans l'abdomen de l'araignée ; mais alors ces idées seraient extérieures les unes aux autres et il me faudra un certain temps perceptible pour en parcourir la chaîne, ce temps fut-il bien court ; ou bien il faudra que j'admette que ce tout était une idée simple et alors je me demanderai comment je n'ai pas réussi à en prendre possession et à la communiquer au lecteur dans une simple note plutôt que de l'exposer dans un livre. Je déduis donc de ce qui précède que la pensée se présente à nous comme un tout indivis et qu'elle peut se passer d'images.

Mais voici un fait encore, qui est très frappant et qui prête à réfléchir : il est des pensées qui, par nature, n'ont aucun contenu et qu'on ne peut exprimer d'aucune façon : elles font simplement atmosphère et forment centre de groupement en ce sens que beaucoup d'images peuvent se greffer sur elles et pourtant ne s'y attacher qu'indirectement. Ceci demande à être expliqué et, bien que nous ayons dit plus haut que nous avons conscience de l'infériorité de nos exemples par rapport à ceux que le lecteur pourra trouver en chaque cas, nous tâcherons d'éclaircir ce que nous venons d'avancer, par un exemple. Il nous arrive souvent,

lorsque nous commençons la lecture de quelque roman, de situer la date de son apparition et le moment que représente l'action d'une façon tout à fait erronée; nous ne nous sommes aperçus de rien, bien entendu, et seules les images des mots que nous lisions défilent devant notre esprit; mais que l'auteur du roman vienne tout à coup à faire mention de la Tour Eiffel par ex. et nous sentirons comme une espèce de choc: à ce moment là, nous comprendrons notre méprise et nous nous apercevrons que toutes les images que nous suggérait le roman avaient pris en quelque sorte, une odeur de l'époque que nous supposions au roman, à notre insu; donc, une pensée avait formé cadre et avait accepté auprès d'elle toutes les images qui faisaient bon ménage avec elle: avait habillé les personnages en marquis du temps de Louis XVI, leur avait mis un habit doré et l'épée au côté; mais l'image de la Tour Eiffel était entrée tout à coup comme un loup dans la bergerie et il s'est produit, en nous, une véritable révolution à la suite de laquelle la pensée de la véritable époque est instaurée; quelquefois il nous arrive, du reste, d'être repris par notre erreur après un certain temps, et il nous faut une autre secousse, pour en être tiré de nouveau. Supposons maintenant que, nous apercevant de notre erreur, nous regardions en ar-

rière avec le ferme désir de savoir ce qui nous a fait tromper : nous découvrirons que la description d'un manoir, figurant dans une des premières pages, a évoqué une période où le manoir était à la mode, ou bien encore nous découvrirons que les premières phrases ressemblent à des phrases, que nous avons lues précédemment dans un autre livre, qui présentait l'action sous Louis XVI et etc.. etc.. Et cette découverte de la source de notre erreur est relativement facile : il nous suffira, maintenant que nous apercevrons clairement le moment où nous commençons à prendre la fausse piste et à donner dans l'erreur : saisir l'image qui vient de passer à ce moment-là, c'est découvrir la cause de notre appréciation erronée ; Nous disons bien : c'est découvrir la *cause* de notre appréciation erronée : sans le vouloir et même un peu prématurément, nous venions, pour avoir employé l'expression courante, de faire la distinction qui nous tenait à cœur : cette image du manoir (ou d'odeur de moisi) est la *cause* de la pensée et nous ne dirons jamais qu'elle est la pensée elle-même. La pensée, elle, est plus simple, plus centrale et plus complexe à la fois ; à l'introspection, elle ne nous révèle rien et elle ne nous est connue que par l'ombre qu'elle porte sur les images, qui se dégagent de la lecture du livre ; pour ainsi dire, elle

VOIR ERRATA
A LA FIN DU VOLUME

transfigure tout et—puisqu'elle nous donne une vue fausse—elle empoisonne tout : elle habille les personnages à sa manière, les fait écrire avec des plumes d'oie, les fait s'éclairer avec des bougeoirs et des lustres à chandelles ; véritable metteur en scène, elle se tient dans les coulisses, met la main à tout, anime tout et nul ne la voit.

L'objet de ce livre est, de nous faire saisir graduellement, par un cycle d'hypothèses la nature de la pensée et de nous faire entrer peu à peu et de plus en plus, dans ce que nous croyons être son vrai mécanisme. Nous ne sommes pas cependant sans concevoir l'impatience du lecteur, pour l'éprouver nous-même et sans comprendre que le vague momentané de cette notion de pensée peut compromettre toute la compréhension de notre travail. Le lecteur ne pourra parcourir avec intérêt toutes les pages de ce livre, que s'il a déjà dès le début une certaine notion de ce qu'est cette pensée sans images, de cette pensée qui ne donne rien à l'introspection. Avant de *connaître* la pensée, il a besoin de *se la représenter*. Comment donc peut-on se figurer cette pensée ? Comment peut-on en avoir une représentation ? Sans appuyer sur ce qu'il y a de contradictoire, à supposer que la pensée sans images, puisse

être donnée par une représentation, par une image, nous allons montrer que la curiosité de celui qui se consacre à l'étude de la pensée pure, risque de ne pas être entièrement satisfaite.

Ni l'oeil ne se voit, ni la main ne se saisit elle-même : et de même la pensée ne se peut connaître. Car, la connaissance suppose un dédoublement et la mise en présence — comme nous l'avons vu, — de deux termes dont l'un est le sujet et l'autre l'objet ; et là dedans le sujet connaît et l'objet est connu, sans que, nous puissions rien changer à la chose. Voilà pourquoi à ce désir, que nous ressentons d'avoir un noyau solide devant nos yeux, quand nous étudions la pensée pure, nous devons répondre par un aveu d'impuissance. La pensée peut agir avec représentation de son objet et alors nous voyons cet objet ; elle peut agir aussi sans se représenter son objet et alors nous ne voyons rien : tous les exemples que nous avons présentés jusqu'ici, sont des cas de cette seconde espèce.

On nous dira volontiers que „notre“ pensée est quelque chose de bien mystérieux et qu'on risque fort de perdre pied, lorsqu'on avance à sa recherche. Peut-être ! Mais nous opinons que ce caractère mystérieux ne doit pas diminuer notre croyance en son existence : la pensée

est un inconnaissable, soit, mais elle est un fait qui s'impose à notre attention. Du reste, notre conception ne signifie pas une révolution tellement grande : nous allons voir plus loin qu'elle correspond au besoin, qui s'est fait jour de tous temps, d'introduire dans l'étude de la psychologie un moi central, un „je“ une... âme, au point qu'on a été jusqu'à l'aberration d'imaginer la théorie de la pensée-substance. On admet difficilement ce qu'on ne peut voir : „un court croquis vaut plus qu'un long rapport“ a dit Napoléon ; et nous regrettons de ne pas pouvoir donner un schéma de la pensée, à cet endroit de notre étude. Mais nous ne doutons nullement de l'existence des faits que nous allons décrire ; disons plus : nous comprenons très mal que l'on puisse nous opposer une pensée, appareil à images, comme quelque chose de plus clair, de plus facilement concevable et de... nullement mystérieux : les images sont des éléments fixes, solides, peu élastiques et il nous est difficile, sinon impossible, de voir comment des „fractions“ de pensée, agissant de l'intérieur de chacune d'elles et se donnant la main au dessus d'elles, pourraient assurer le cours de notre vie intérieure : tels les occupants d'une série presque infiniment grande de périssaires, ~~qui~~ pourraient placer leurs embarcations les unes derrière les autres, de ma-

nière à réaliser des figures compliquées, des ensembles harmonieux, une fleur, une horloge aquatique, sans qu'ils soient conduits de la rive par un directeur de divertissement, qui les verrait toutes à la fois. Et alors nous nous le demandons : n'est-il pas mystérieux aussi de supposer que des images puissent faire un raisonnement et conduire à une action de notre organisme ? Mais c'est là une difficulté que tous les psychologues ; que dis-je tous les psychologues ? Tout le monde la connaît et c'est elle, qui a fait écarter l'atomisme mental des associationistes. Cependant, il est étonnant qu'en n'étant plus tout à fait associationistes on le soit resté tant, tout de même, et qu'on n'ait pas été plus tenté d'approfondir la question et d'aller tout droit à une interprétation de la pensée qui prendrait pour base le contre-pied de la conception qui a dominé jusqu'ici. Puisqu'il ne nous est pas permis de donner, de prime abord, un schéma représentatif de la pensée, pour remplacer celui qui figurait la pensée comme un jeu d'idées, comme une chaîne de raisons, contentons-nous de voir si nous ne pouvons pas, tout au moins, faire un pas de plus en examinant l'opinion des auteurs qui ont déjà été frappés par le fait que la pensée se passe d'images et qui ont produit avant nous des interprétations concordantes à

ces nouvelles bases d'études ; nous voulons parler de Binet et de Abramowski, ¹⁾ Quelques mots ont été dits sur ces deux auteurs dans l'introduction : nous allons ici reprendre les considérations qui les concernent et indiquer les solutions qu'ils ont données.

D'abord Binet : ce psychologue aborde le problème dans une préoccupation toute scientifique et avec l'espoir d'arriver à quelque chose d'exact : nous pouvons lui faire à ce propos un premier reproche, dans la croyance où nous sommes que cette préoccupation est ici, une exigence inutile et dangereuse. A. Binet montre que pour étudier cette cendre impalpable qui est la pensée épurée de toute image, nous avons deux méthodes : la première consiste à désigner ce qui reste par un mot quelconque, par une image poétique ; mais c'est là une mauvaise méthode et „comparer" la pensée à une force, qui se dirige et qui choisit, ce n'est pas du tout, éclairer la nature de la pensée. L'explication tentée dans cette voie ne peut aboutir à rien : on se duperait avec des mots, on jonglerait avec des „concepts". Aussi, il y

1) à ce dernier nom on pourrait ajouter celui de Vassilide. Pour une étude complète sur la „Pensée sans images" il serait bon de se guider sur le *Traité de Psychologie* de M. Dumas, tome I. chap. IV, livre II qui comporte, en outre, une bibliographie très importante de la question

a une seconde manière, qui pour Binet est la bonne : ce qu'il faut, c'est une „théorie d'intelligibilité“, quelque chose de simple et de tangible, et, comme je disais tout à l'heure, de scientifique (comparable aux théories que nous avons eues en physique par ex. ou en physiologie). C'est là que se place cette conception des attitudes, que Binet envisage avec tant de chaleur : les attitudes, on l'a vu, sont des commencements d'action, des ébauches de mouvement, en réponse à des excitants extérieurs : et la pensée est une action inhibée, une mimique intérieure, une suite d'attitudes.

D'autre part Abramowski étudiant la mémoire et l'oubli, croit observer que nos idées se convertissent à un moment en sentiments génériques et qu'elles sont emmagasinées sous cette forme dans la conscience : ces sentiments génériques d'idées, qui correspondent à peu près à notre pensée pure, sont susceptibles de produire à volonté toutes les idées qui leur ont donné naissance, ce qui signifie qu'il y a une convertibilité plus ou moins laborieuse, mais toujours possible entre les deux stades : le souvenir, notamment, comprend deux éléments distincts : „la partie non différenciée et non représentative *c'est-à-dire non intellectuelle*“ ...et une partie imagée, imitative ; d'une part, un „noyau central“, un fait primitif, d'autre part-

une élaboration intellectuelle. Et ce premier élément est affectif : „quant à l'aspect introspectif de la pensée non imagée (non intellectuelle) du souvenir, on peut la définir approximativement comme un phénomène affectif“ ¹⁾ Nous sommes bien là en face du problème que nous étudions ; Abramowski par des expériences faites sur divers sujets, montre par exemple que la reconnaissance se fait sans images : ainsi il place son sujet devant une série de dessins qu'il fait defiler successivement et il occupe l'esprit du sujet par des multiplications que celui-ci doit effectuer, durant le temps que les dessins se succèdent : quand on fait défiler le même dessin deux fois, l'une après l'autre, le sujet le reconnaît. Cette expérience est infiniment intéressante et riche de résultats. Abramowski conclut en ces termes : „*La reconnaissance sans images* est un fait objectif qui est démontré non par les déclarations du sujet relative à l'apparition ou la non-apparition des images à tel ou tel moment, mais par l'impossibilité réelle de l'apparition de l'image, en raison des conditions spéciales de l'expérience“. Ce résultat est absolument conforme à ce que nous attendions ; mais Abramowski s'écarte de nous par son interprétation : il voit dans une telle reconnaissance le résultat d'un simple *sentiment* de

1) *Le Subconscient Normal* p. 21—22.

nouveauté ou du manque de ce sentiment ¹⁾ Dès lors, le subconscient, contenant tout l'oublié, devient une „masse émotionnelle“ en quelque sorte, notre tempérament, notre coenesthésie: vestige émotionnel de notre pensée, crée par toutes nos images passées, il survit et teint le moment présent de sa couleur.

Avec Binet et Abramowski nous sommes donc en présence de deux théories, qui répondent à la question de savoir comment il se fait que notre pensée agit au moment où les images disparaissent: on peut les désigner commodément: par les noms de : solution motrice et solution émotionnelle ²⁾ Ce double résultat, vu le procédé, ne me paraît pas étonnant, mais elle est étrange cette illusion qui lui sert de point de départ. En effet, tous les états de conscience, sans exception, tel que cela résulte de l'opinion de tous les psychologues (et les savants auxquels nous venons de faire allusion ne semblent pas s'opposer en premier lieu à cette conception) se laissent voir malgré leur unité profonde comme la coexistence de trois éléments dits: l'élément affectif, l'élément actif et l'élément représentatif. Ces trois éléments sont réunis dans une telle intimité, qu'il ne semble pas qu'on puisse leur assigner une place

1) op. cit. p. 44

2) M. Delacroix, à son cours de 1919—1920.

distincte dans l'état de conscience et qu'on puisse leur constituer une espèce „d'extraterritorialité“. Ravaisson, pour établir la relation de la forme à la matière chez Aristote, disait ¹⁾ :

Il y a entre ces deux termes le même rapport qu'entre le côté convexe et le côté concave d'une courbe. » Nous pourrions reprendre cette comparaison à notre compte pour déterminer la relation existant entre l'un quelconque des éléments mentionnés plus haut et chacun des deux autres. Nous ne pouvons donc admettre des théories, comme celles où tendent Lange ou James, et d'après lesquelles le contenu de la conscience serait affectif, représentatif selon des phases. Tel fait se produit-il en notre voisinage, nous avons tel sentiment, telle pensée, telle volition. Gardons—nous de croire que l'action psychologique, précède la pensée ou que le sentiment la suit; tout est rigoureusement contemporain pour le même état. Mais alors, s'il en est ainsi à force de fouiller, à force de dépouiller un de ces éléments, de ces qualités sensibles, craignons de ne laisser subsister que les deux autres. Un chimiste qui, pour analyser la chair vivante d'un animal, soumettrait cet animal à la radiographie, ne verrait sur la plaque photographique, que les os.

1) Ravaisson. *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, t. I, p. 358.

et une ombre légère et indéfinissable : néglige-t-il cette ombre, qui malgré son imprécision est la chair, et dira-t-il : „le principe de la chair de l'animal c'est l'os“ ? On ne peut pas le croire. Et pourtant c'est bien à un pareil résultat que nous mènent ceux qui disent : la pensée c'est l'attitude ou la pensée c'est l'émotion : à moins de reconnaître que, dans l'élément évolué, la pensée n'est pas un fait propre, ils n'ont pas le droit de nous proposer de telles solutions. D'ailleurs, malgré eux, nous retournons en arrière, et leurs vues nous entraînent vers la psychologie traditionnelle ; en effet, dire que la pensée sans images se réduit à l'émotion ou à une attitude, c'est dire qu'elle n'apparaît qu'avec l'image.

D'autre part, Abramowski peut encourir une objection de plus : en effet, les attitudes motrices très nombreuses, peuvent être supposées comme se prêtant à la grande richesse de nos jugements, au jeu complexe de la reconnaissance, comme s'adaptant à toute la variété des réponses, auxquelles nous provoque le monde extérieur ; en revanche, les sentiments où nos affections ne connaissent pas cette diversité et les nuances des tons fondamentaux, de peine et de plaisir, ne paraissent justement que par suite de l'adjonction d'un contenu intellectuel ¹⁾.

1) Nous ne rappelons qu'en passant que Spinoza explique la genèse des passions dans son *Éthique* par le greffage

Du reste, nous voyons trop souvent que deux sentiments différents, deux émotions ne peuvent coexister en nous, sans essayer de se nuire, de s'annihiler l'un l'autre et sans mener la lutte jusqu'à se neutraliser, pour imaginer que nous gardons en nous intact, chaque petit sentiment annexe d'une représentation et encore avec tant de pureté. qu'il devient „sentiment générateur“ : il est étonnant aussi que ces sentiments se fondent entre eux, comme le dit Abramowski, pour former notre tempérament, bien qu'ils restent assez isolés et assez indépendants pour être chacun à part. un point de ralliement de certaines représentations ¹⁾. Rien ne prouve donc qu'il y ait une convertibilité du fait affectif en fait représentatif et du représentatif en affectif, ni que l'intensité de ces deux ordres de faits, soit dans un ordre inverse : il y a, au contraire, un développement des sentiments et des représentations, qui se fait en

de représentations ; ainsi l'amour naît de la représentation de l'objet qui nous cause de la joie, etc.. *Ethique*, Troisième Partie, *De origine et natura affectuum* Proposition XV et suiv.

1) Abramowski suppose notamment que la nostalgie du passé, ou de tout fait passé, est une preuve du caractère émotif du souvenir. Mais si les souvenirs étaient des *éléments* affectifs, chacun aurait sa nuance, chacun serait représenté par un „sentiment générique“ différent et c'est justement ce qui les ferait reconnaître ; il y en aurait de gais, de tristes, de mélancoliques, etc...

même temps : on ne peut pas dire que l'un vienne avant l'autre et *sentir* qu'une lacune existe dans notre mémoire, ce n'est pas avoir un *sentiment* de manque : c'est là jouer sur le mot *sentir* ¹⁾. A un autre point de vue encore, que Binet, Abramowski nous semble donc avoir tort : certes, il pose le problème avec une maîtrise complète, et la contribution qu'il apporte est, on peut le dire, énorme ; mais son interprétation est trop particulière ; pour ce psychologue la pensée peut être cause de deux manières ; comme suite d'idées et comme lieu d'émotions génératrices : ce second mode, vu surtout avec la brutalité que nous venons de lui donner, nous paraît être un sujet de trouble pour toute la psychologie. Abramowski, certes, ne s'en est pas aperçu : mais uniquement parce qu'il n'a pas prétendu mettre son étude en rapports étroits avec toute la psychologie intellectuelle ; son travail ne porte au fond que sur l'évolution inconsciente du souvenir et là il a imposé une attitude nouvelle : la manière classique d'examiner le problème de la mémoire, dit-il en substance, „pouvait suffire pour la psy-

1) On pourrait d'ailleurs, faire aussi une critique à Binet sur le double emploi d'un mot ; le caractère moteur ou sensori-moteur accordé à la pensée, résulte d'une équivoque ; notre pensée est bien une activité, mais elle n'est pas pour cela une volonté, une action naissante et inhérente.

chologie, qui n'avait à considérer que les faits de la mémoire active, la reproduction, l'évocation des images et l'automatisme associatif des idées. Mais, du moment où l'on commence à s'occuper des phénomènes cryptomnésiques, la théorie de la mémoire doit changer aussi. Le fait que l'oublié survit physiquement, nous contraint à chercher une autre explication pour l'ensemble des phénomènes mnésiques et émettre une autre théorie de la mémoire¹⁾. Nous le croyons aussi : mais pour nous, il s'est agi de mettre la solution d'Abramowski en harmonie avec toute la psychologie et nous n'avons pas réussi ; on ne peut recourir, pour expliquer la difficulté que l'auteur du *Subconscient Normal* signale, à l'hypothèse d'une origine émotionnelle du fait de pensée.

La pensée est donc une réalité *sui generis*, qu'on ne peut exprimer avec exactitude, que par ce mot même : la pensée. Un psychologue scrupuleux nous dira que nous nous payons de mots ; mais nous nous croirons encore plus scrupuleux en ne bougeant pas de notre position, pour aller à une hypothèse certes „intelligible“, certes parlante, mais qui risque fort d'être fausse ; au fond de tout geste, de toute réaction, de toute prise de conscience, il y a

1) *Le Subconscient Normal*, p. 410.

fait de pensée, autant que fait montre ou que fait affectif ; et ce fait de pensée dépouillé de ses accessoires et de son enveloppe d'idées et d'images est invisible, impalpable, *inconnaissable* : nous avons brisé la cage pour trouver l'oiseau d'or et nous n'avons rien trouvé. Est-ce à dire que c'était la cage qui chantait ? Autant que Abramowski, autant que Binet, nous disons : Non. Mais nous sommes seul à avouer, que nous ne voyons pas le chanteur.

Nous arrivons donc à affirmer en tout et pour tout, que jugements et raisonnements sont des actes de la pensée, par eux-mêmes hors de l'atteinte de l'introspection, et qui sont loin de constituer de simples virtualités, alors même qu'ils ne contiennent pas un jeu d'images. Ce qui précède suffit—nous l'espérons—à le prouver. Les images se présentent en face d'un raisonnement comme des éléments très peu indispensables, très variables et leurs apparitions dans la conscience sont séparées parfois par des intervalles de temps assez longs, durant lesquels intervalles la pensée suit son cours ; les images peuvent être *sous entendues* (je donne à cette expression de sous-entendu son sens le plus fort) et, de plus elles peuvent être souvent *inconnues* ; ce qui peut même arriver dans bien des cas, c'est qu'il est difficile de dire, si elles sont l'un ou

à la fois sous-entendues et inconnues. Le candidat à l'examen s'aperçoit tout de suite, quand on lui pose une question, qu'il la connaît ou qu'il ne la connaît pas : mais, dans le premier cas il est loin de se rémémorer, au moment précis où il « reconnaît » la question, toutes les circonstances et toutes les parties qui en dépendent ; il ne peut pas non plus voir la question par une phrase du commencement, de la fin ou d'une partie intermédiaire, car, dans ce cas, il ne serait pas sûr de posséder le reste ; les images sont ici sous-entendues ; mais, elles sont aussi, en quelque sorte, inconnues ; car le candidat n'est pas en mesure de réciter une leçon apprise par coeur, il doit improviser, au contraire, construire à partir d'un plan qui met lui-même plusieurs secondes ou plusieurs minutes à venir ; un exposé parfois très long et qu'il n'a jamais fait auparavant, sortira comme par enchantement de cette unique impression de connu ¹⁾ qu'il vient d'éprouver. Citons aussi, à ce sujet, le cas des avocats, qui entrent en séance avant leur plaidoirie, ou celui des hommes politiques qui montent à la tribune pour répondre au pied levé à une interpellation et qui s'assurent en une

1) Nous évitons à dessein l'expression de : sentiment de familiarité, plus commune que celle employée de : impression de connu ; car nous adopterions implicitement la solution d'Abramowski.

seconde, qu'ils possèdent bien tous les points qui font l'objet de leur réponse ; communément le dialogue intérieur auquel ils se livrent est de la forme suivante : — « Voyons !... Hum !.. Hum !.. Hum !.. Donc, trois points ! C'est bien cela » — ou alors — « Voyons !... Oui !... Oui !... Deux parties ! C'est parfait ». Et sans transition aucune ils commencent tout haut : « Messieurs... » ou « Messieurs les Jurés... » et leur discours se déroule tranquillement. Avouons que ce défilé intérieur de quelques interjections est mal qualifié pour résumer et pour représenter la plaidoirie ou le discours, surtout que les arguments en sont figurés par un même mot : *Hum !* ou *Oui !* répété à propos de chacun d'eux.¹⁾ Ici aussi les images, les flots de paroles, sont sous-entendus et en même temps inconnus, à moins que, l'orateur ne débite des choses apprises par coeur avant de se rendre à la séance.

Mais revenons spécialement à la partie de notre discussion qui concerne les jugements et les raisonnements. On entend communément par jugement, l'affirmation ou la négation d'un rapport entre deux concepts : le lecteur reconnaît dans les concepts, deux mots, deux images, avec quelque chose en plus, et dans l'affirmation ou

2) On remarquera cependant, que chaque fois qu'il est prononcé, le mot *Oui !* ou *Hum* possède comme une „couleur intellectuelle“ propre. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

La négation du rapport, un acte de l'esprit, signifiant quelque chose de plus, ainsi que la mise bout à bout des deux mots ; il s'agit maintenant de savoir si, ce que nous avons dénommé provisoirement «quelque chose en plus» ne peut pas se produire, dans certains cas, sans que les mots ou les images se présentent en même temps, et si on ne peut pas dire, dans ces cas-là, que les mots ou les images sont sousentendus ou mêmes inconnus.

Voici, en premier lieu, un exemple de jugement très compliqué, dont nous allons suivre la genèse, et qui suppose hésitation, balancement ; tout jugement implique, comme il vient d'être dit : assertion et toute assertion est une croyance, aussi nous allons surtout prendre garde à la formation de la croyance, au détriment d'une croyance qui suppose assertion contraire. Soit donc l'exemple suivant : Voici une fourmi : elle a un volume qui atteint $1/1000000$ du nôtre, ce qui suppose qu'elle possède une échelle de mesures bien différente de la nôtre ; qu'elle vienne à pénétrer, par une brèche, dans un pot de fleurs vide et elle se trouvera tout-à-coup enfermée dans un immense cirque bordé des hautes montagnes où le soleil ne pénètre qu'à midi ; en outre, un poids, que nous tenons commodément dans une main, suffit à écraser en tombant, des centaines de fourmis ; la lon-

gueur de 1 m., qui est celle de la moitié environ de notre corps, est celle de mille fourmis mises bout à bout et une flaque d'eau que notre oeil ne remarque pas et que notre pied dédaigne, est pour les petits insectes un grand lac qu'il faut contourner ; ajoutons qu'une fourmi qui se hâte sur le terrain à nos yeux complètement uni, nous semble rouler et tanguer comme une barque naviguant par une mer sauvage et démontée et que cette autre, qui a pénétré dans un gazon printanier, n'avance qu'au prix de mille difficultés, comme à travers une savane : qu'un brin d'herbe vienne, notamment, à être remué par le vent et la pauvre fourmi sera happée au passage, renversée, soulevée à une hauteur fantastique ou trainée dans la poussière sur une longueur de plusieurs centaines de pas. Cela dit, arrivons au coeur de notre exemple : supposons que notre fourmi, cruellement secouée sur une branche de lilas, lâche prise et tombe d'une hauteur de 1 m. Que va-t-il lui arriver ? Deux jugements sont ici en présence : 1) relativement à ses proportions, la fourmi tombe d'une hauteur prodigieuse et ne peut que se tuer sur le coup ; 2) la pesanteur est la même pour un homme et une fourmi tombant de 1 m. de haut : la vitesse acquise et la violence relative du choc, restent donc les mêmes dans les deux cas.—Eh bien, d'où vient que malgré

toute la préparation, malgré toute l'atmosphère créée, nous rejetons sans examen presque, la première affirmation pour ne retenir que la seconde ? Dira t-on que la seconde affirmation a trait à une loi plus générale ? Elle a trait à la loi de pesanteur : mais la première a trait à la loi de relativité de toute chose et nous ne saurions dire quelle est la plus générale des deux ; ou si nous arrivons à le dire, cela ne se fera qu'au prix d'un effort de notre esprit, qui, ici, n'est pas perceptible, qui impliquerait une comparaison plus détaillée par la mise en présence de beaucoup d'éléments et une étude approfondie des deux lois ; nous l'avons déjà dit et nous le dirons encore, nous n'acceptons pas la thèse selon laquelle l'esprit se laisse guider par des images qu'il ne perçoit pas, puisque nous ne croyons pas qu'un voyageur se dirige d'après des poteaux indicateurs qu'il ne voit pas : ¹⁾ les images paraissent ou ne paraissent pas et dans ce second cas, elles n'ont aucune influence d'aucune sorte : or, ici elles ne paraissent pas. « D'où vient donc que nous portons le jugement ? (Et nous disons bien en demandant « D'où vient... ? » car la sentence est, ici, certainement un résultat, une expression

1) Voir aussi plus haut pourquoi nous n'admettons pas un défilé rapide, presque, instantané, d'une multitude d'images (p. 45).

qui est un couronnement : il suppose, nous l'avons vu, choix entre deux jugements). D'où vient donc ce jugement ? Nous ne voulons pas — dans la hâte de conduire ce travail jusqu'au bout — reprendre une discussion, qui a déjà été présentée au lecteur principalement p. 8 et 9 avec tous les détails nécessaires quand il s'est agi d'un exemple suggéré par Locke : nous ne parlions pas encore, à ce moment-là du jugement, et nous voulions présenter un cas général de pensée sans images ; mais ce que nous dirions ici à propos du cas qui nous préoccupe, serait très analogue. Disons cependant pour rappeler et pour mettre en rapport les deux exemples, qu'ici comme làbas nous pourrions *après coup* trouver des raisons, qui expliquent notre choix : nous prétendrions par ex. que si les proportions entre ce qui se passe dans l'univers des hommes et dans l'univers des fourmis, étaient gardées toutes, il faudrait supposer non seulement que les fourmis tombant de 1m. de haut se tuent, mais aussi celles tombant de 6 fois la hauteur de la bête, c'est-à-dire de 6 cm 2 ; et si toutes les fourmis tombant de 1 cm, 2 se tuaient, il n'y aurait plus de fourmis, étant donné que ce genre d'accident est quotidien chez ces insectes, etc... Cette motivation, du reste, n'est pas la seule : on peut, comme dans le cas cité de Locke, en trouver un grand nombre d'autres ¹⁾.

1) Certes, nous supposons que l'expérience n'est pas faite et qu'on n'a jamais vu tomber une fourmi de 1m. de haut.

Mais, — comme alors, — on trouvera que ces raisons *ne suffisent* pas entièrement, et, d'ailleurs, qu'elles viennent trop tard. Un jugement aussi, suppose donc un travail d'esprit inconnaissable, sans la mise en présence et le groupement de concepts.

Passons à un raisonnement syllogistique: nous parlerons plus tard assez longuement du syllogisme et nous nous contenterons provisoirement de signaler les cas, fréquents en pratique, des syllogismes incomplets, dans lesquels plusieurs termes sont *sous-entendus*-(nous employons de nouveau ce dernier mot dans son sens le plus fort): nous dirons même, à ce sujet, que l'emploi du syllogisme dont l'anneau du milieu (le myen terme) manque, constitue la façon courante de penser. Ex. Un voyageur égaré en montagne à la nuit tombante et qui verra tout à coup les empreintes fraîches d'un troupeau de chèvres, poussera tout de suite une exclamation de soulagement « Dieu soit loué ! » — dira-t il — « voici des traces de chèvres qui me prouvent que les hommes ne sont pas loin » — (Remarquer surtout le mot : *prouvent*). Il est facile de voir que ce raisonnement est incomplet, par-dessus tout en cela que les hommes ne laissent pas des empreintes de chèvres. empreintes de pieds fourchus: ce raisonnement est la contraction du syllogisme suivant, qui

déjà lui-même est abrégé, par rapport à la forme logique pure. Les chèvres, en montagne, sont conduites par des hommes — Or, voici qui me prouve que des chèvres ne sont pas loin — Donc les hommes ne sont pas loin. Mais, ce syllogisme, n'a pas été formulé par le voyageur : certes, celui-ci aurait pu y ramener son raisonnement après coup (et cela encore s'il est supposé être assez instruit pour former un syllogisme) : rien ne nous permet, en outre, de supposer que le chaînon qui a manqué, s'est déroulé dans l'inconscient et a agi, tout de même, pendant son passage. Il en est donc de ce cas comme des précédents où il y avait, non raisonnement, mais jugement, ou choix, ou initiative brusque et notre discussion deviendrait monotone; aussi la suspendons-nous avant d'étudier d'autres faits, qui nous permettront de la reprendre pour la mener plus loin que nous ne pourrions le faire tout de suite.

Pour continuer notre exposé, nous avons besoin maintenant de revenir sur une idée, que nous avons déjà exprimée dans l'introduction : nous y avons montré, en effet, qu'habituellement on distingue dans notre esprit deux domaines en quelque sorte opposés, quoique complémentaires, celui du subconscient (chez nous, pensée pure) et celui du conscient (pour nous, domaine de la pensée logique);

nous avons dit à ce propos, que nous ne souscrivions pas à l'opinion qui met ces deux parties de notre vie psychologique en opposition et même que nous prenions pour tâche, dans ce livre, de combattre ce que cette vue avait de trop irréductible et trop excessif. Pour nous, la pensée pure et la pensée avec images représentent une différence de stade, la première étant la pensée spontanée, agissante, alors que la seconde est la pensée qui s'analyse, qui se justifie. C'est ce point que nous allons tâcher d'élucider de suite.

L'exemple que nous avons analysé p. 36-39 nous a fait voir—nous en avons, du moins, l'espoir—que nous pouvons prendre une initiative soudaine, sans que notre introspection nous révèle le moins du monde les conditions exactes de notre décision : nous nous trouvons en face d'une action volontaire, étonnante même, et inattendue par rapport à nos gestes habituels et nous ne ressentons en l'accomplissant qu'une certaine « conscience de bien faire » et rien d'autre ; cependant ce même exemple nous a montré que nous avons la faculté de regarder en arrière, de nous interroger, de provoquer une enquête sur les motifs qui nous ont fait être, faussement aimable envers un homme indifférent, voire hostile : et cette enquête aboutit à une révélation : les *raisons* de notre action

de tout à l'heure nous deviennent soudainement visibles à l'introspection : nous voyons l'intérêt, l'intention de notre geste, et les motifs qui nous l'ont dicté. Le premier résultat, où nous a mené notre travail, est donc le suivant, et il est si communément méconnu, que nous ne craignons pas de le répéter trop souvent : la pensée pure, la pensée sans images est insaisissable et c'est parce que nous la couvrons d'images, qu'elle prend un contour et se livre à nous-mêmes. Cette conséquence ressort nettement de l'étude de l'exemple en question, mais nous l'admettons tous implicitement, de tout temps, puisque chacun de nous dit : — „Attendez que je *réfléchisse* à ce qui me fait croire... etc.“ — ou : — „Je me *demande* pourquoi il m'a paru que... etc.“ — ou encore : — „Comment vais-je *expliquer* que j'ai la conviction que... ect. ?“ — Nous disons en ces cas-là, que nous *réfléchissons* et autrement dit, que nous *analysons notre pensée*. Ce fait est si bien connu, que nous croyons inutile d'y revenir, étant donné surtout, que nous avons déjà accusé le profil, dans ce qui précède, de ce „pourquoi ?“ qui surgit sans cesse à notre intérieur et se pose à propos de nous-mêmes. Pourtant, nous allons tout de même nous arrêter et contempler la question sous une de ses faces et faire avancer ainsi notre étude, d'un grand pas..

Renonçons donc à déterminer la nature de la pensée et demandons-nous simplement ce que sont les seuls éléments qui nous sont connus directement, à savoir les images. Nous avons vu que les images sont en dehors de la pensée, qu'elles apparaissent pour la pensée comme un facteur auxiliaire, surajouté : sans elles, la pensée existe, puisqu'elle fait agir notre corps, mais sans elles la pensée ne se connaît pas, ne s'analyse pas et c'est au moment où la pensée veut la connaître, que nous les voyons jaillir tout à coup et se constituer en raisonnements, comme des soldats tapis tout à l'heure, un peu partout s'assemblent et se forment en bataille. Mais en ce cas, est-ce à dire que les idées sont entièrement extérieures à notre conscience, qu'elles sont par exemple comme des objets, comme des chaises, qui sont dans la chambre où je me trouve ? Nous avons parlé plus haut de nouvelles tendances, qui se sont fait jour au jourd'hui en psychologie et qui ont pour but de nous faire sortir d'un impasse où la philosophie antérieure et surtout le criticisme nous avaient jetés. Pour nos devanciers, qui avaient mis un mur entre la matière et nous, il y a une difficulté fondamentale en psychologie, qui surgit lorsque nous voulons nous représenter le passage du fait physique, d'un rayon de lumière par ex. au fait de conscience qui est la per-

ception de ce rayon : il est bien vrai, dirait l'un de ces philosophes, à une extrémité nous avons une chose, un objet, un phénomène naturel, ma main droite qui écrit, à l'autre extrémité nous avons un état de conscience, et le premier semble provoquer le second, mais le point de transition, la frontière, cette douane à partir de laquelle les monnaies se convertissent, nous ne la connaissons pas. Bien plus, quand je dis qu'il y a un objet extérieur à moi, c'est là une manière de voir, et s'il y a des objets, je n'en sais trop rien ; car, je n'ai jamais eu la main, pas plus que je n'ai eu la chaise, en moi ; ce que j'ai eu, ce n'est que la sensation ou la représentation de ma main ou de la chaise : ou tout ce que nous pouvons affirmer c'est que les perceptions, les représentations que nous en avons, existent et que ces perceptions ont un cachet d'objectivité, un je ne sais quoi qui ne peut nous tromper ; or, ces perceptions nous les saisissons sur notre territoire, en deça de la douane, elles ont l'air de venir de la périphérie vers le centre et leur ensemble constitue tout le monde extérieur, tel que nous le forgeons dans l'espace. Toutes les autres parties que mon moi renferme, tous les autres faits de conscience sont intérieurs à elles : en revanche, rien ne leur est extérieur en nous, rien ne nous est plus étranger qu'elles, et comme il nous

est impossible de dire que le monde existe, nous n'avons pas conscience de quelque chose de plus lointain. Ainsi, pour nous-mêmes, *tout* se réduit à cet étrange dualisme : le *nous* d'un côté, et nos perceptions de l'autre.

Mais nos images que sont-elles ? Nous n'avons pas besoin de l'inventer, tous les psychologues sont d'accord sur ce point : nos images sont par leur nature, la même chose que nos représentations, elles sont des « rappels de sensation (?) », les hallucinations et bien d'autres phénomènes en font foi ; la différence, selon un mot trop célèbre, vient de ce que les sensations sont des hallucinations vraies. Voilà ce qu'un philosophe nous aurait dit, il y a une trentaine d'années et sa façon de voir nous faisait entrer jusqu'au fond d'une difficulté où l'on semblait définitivement ; la perception des choses et les choses elles mêmes, étaient les deux termes d'une antithèse. qui se dressaient l'un en face de l'autre, sans qu'on ait pu leur supposer un rapport, sinon une harmonie préétablie ; ou alors après les avoir si bien opposées, on arrivait à les subordonner et à les faire évanouir l'une ou l'autre, tantôt en faisant des idées avec les choses, tantôt en imaginant une conscience épiphenomène. L'admirable livre de M. Bergson *Matière et Mémoire* apporte une solution qui jette de la clarté sur ce problème de l'esprit et

du corps : il ne peut, d'après lui, y avoir parallélisme entre la perception et la chose, car ce parallélisme serait un miracle. La perception n'est pas différente de la chose, elle est au contraire toute pénétrée de la chose, elle devient un état mixte, neutre. Et inversement la matière sera en conséquence, considérée « avant la dissociation que l'idéalisme et le réalisme ont opérée entre son existence et son apparence ».

C'est pour avoir trop accordé à l'esprit que les idéalistes ont perdu la partie; c'est pour avoir trop rendu à la matière, dans l'espoir de garder le reste à l'âme que M. Bergson soulève des objections; certes la perception est une sélection faite par notre corps, ayant pour base l'ensemble des faits matériels dont mon corps est une partie : mais l'image elle, la représentation, est un évènement trop proche de nous pour que notre bon sens lui permette de s'objectiver si facilement, et de faire partie intégrante de cette perception ; nous sentons indubitablement qu'elle est notre oeuvre et c'est ce sentiment qui a conduit les philosophes à mettre toujours l'image en face de la chose : entre la chose et la représentation (partie que la mémoire y ajoute, mise à part) il y a une différence de nature et nous voulons la dégager.

Maintenant, reprenons cette étude qui s'attache aussi immédiatement à toute pensée, qu'au

fait de perception, mais allons cette fois jusqu'au bout : nous avons vu un peu plus haut, que la pensée avec des images suppose une analyse en premier lieu, et un dédoublement en second lieu, et qu'elle représente un stade second par rapport à la pensée pure : ceci nous conduit à trois éventualités, les seules qui puissent expliquer l'apparition de deux membres là où il n'y en avait qu'un, et qui sont les suivantes :

a) la pensée s'est en quelque sorte solidifiée comme sous l'influence d'un «fixatif». Elle est tout entière passée dans le membre *image* et c'est une nouvelle pensée qui maintenant la juge, une autre pensée, représentant un autre moi central. En ce cas, toute notre pensée, tout l'ensemble de notre conscience du monde extérieur, comme du monde interne, peut être supposée comme «se figeant» de cette manière, mais par parties, par fragments; en quelque sorte, il y aurait deux zones, une zone qui voit et une zone qui est vue, et nous aurions la faculté de pousser dans la zone qui est vue, une partie quelconque de notre conscience ; tel un œil verrait sa rétine par parties, si on le supposait construit de manière à pousser successivement hors de lui chacune de ces parties, alors toutes les autres, restant à leur place, suffiraient à assurer la vue.

Il est facile de voir qu'une pareille hypothèse

suppose une interdépendance absolument rigoureuse entre une pensée à l'état pur et cette même pensée imagée; une même pensée «congelée», «figée» aurait constamment même structure et cela n'est pas vérifié dans les faits; à ce propos, on pourrait rappeler tous les exemples qui précèdent, parce qu'ils constatent chaque fois la fragilité des *raisons* et des *motifs*: mais nous craignons qu'ils ne soient plus dans la mémoire du lecteur: aussi, nous allons nous passer d'exemples et présenter un raisonnement qui les dépassera tous en éloquence, puisque nous l'extrayons du *Précis de Psychologie* de W. James¹⁾: «Sentiments et rapports, harmoniques psychiques, halos dégradés, franges: tout cela peut rester identique, dans des systèmes d'images très différents. Nous pouvons exprimer par un diagramme, cette indifférence de la pensée aux divers moyens psychiques par lesquels, elle poursuit un but qui ne change pas. Soit A une expérience qui sert de point de départ à un certain nombre de personnes et Z la conclusion partique à en déduire rationnellement. Pour aller à cette conclusion, l'un suit une ligne et l'autre une autre ligne; celui-ci une série d'images verbales anglaises, celui-là une série d'images verbales allemandes; les images visuelles domineront chez Pierre, les images tactiles

1) Trad. franç. p 219.

chez Paul ; tel courant de conscience sera teinté d'émotion, tel autre pas ; d'aucuns seront courts, synthétiques et rapides, d'autres lents, hésitants et saccadés....." A cette longue énumération de faits ajoutons que la même personne peut avoir, selon les moments, des images visuelles comme Pierre, ou des images tactiles



comme Paul, des courants de pensée courts, synthétiques ou lents, hésitants etc.. et tout cela pour exprimer une même pensée : il suffit, pour nous en convaincre, de nous rappeler que nous pouvons expliquer une même chose de plusieurs manières, suivant la qualité de l'auditoire, et que notamment nous pouvons reprendre une argumentation d'une manière toute autre quand la personne à laquelle nous nous adressons, nous déclare ne pas avoir saisi une première fois. Concluons donc à propos de tout ce que nous venons de dire sur cette première hypothèse, que l'interdépendance des images à la pensée qui les soutient, est difficile à admettre et qu'il n'est pas permis de supposer, vu justement cette élasticité et cette variabilité des images, que la pensée de tout à l'heure est passée à l'état d'idées.

b) Voyons donc cette seconde possibilité" selon

laquelle la pensée se serait, au moment de l'analyse, vraiment dédoublée et partagée en deux termes, qui sont les deux membres de ce dualisme intérieur. Mais en ce cas, une partie de la pensée se sera transformée en images, aux dépens, en quelque sorte, de l'autre partie qui en paraîtrait du coup apauvrie, changée, transformée. Sans supposer nécessairement que le fait de conscience obéit au principe de la conservation de l'énergie, on doit, j'y pense, tenir pour nécessaire qu'une pensée est un tout complexe, dont on ne pourrait distraire le moindre élément, sans qu'elle ne devienne une autre pensée, un autre tout complexe, totalement différent. Or ce n'est pas parce que nous changeons nos paroles, que par là-même nous changeons notre jugement nécessairement : un jugement, examiné à la lumière de notre langage intérieur, peut changer et en cela consiste la délibération, mais cela ne veut pas dire qu'à chaque syllabe retranchée ou ajoutée, le jugement varie en sens inverse. Il n'est donc point vrai de dire que le contenu introspectif d'un jugement se développe aux dépens de ce jugement.

c) Reste donc la troisième possibilité, celle pour laquelle la pensée suggère devant son propre tribunal les causes, les raisons, qui l'ont fait agir ; dans ce troisième cas la pensée passe,

au moment où elle s'analyse, tout entière dans le premier membre et les images ne sont plus que des choses différentes et nouvelles. La non acceptation des deux premières possibilités et la remarque faite à son propos, que les images sont variables et peu dépendantes relativement, nous pousse indubitablement et d'un coup droit, vers cette troisième hypothèse qui est la dernière. Cette hypothèse, du reste, n'est en rien choquante comme nous venons de le voir; le principe de la conservation de l'énergie doit être réservé au monde matériel et une *creatio ex nihilo* n'est acunement, une éventualité effrayante dans le cas présent.

Arrêtons-nous sur ces considérations confuses et tâchons de les élucider le plus complètement possible. Mais, reprenons la question de plus haut.

Voici la chaîne des images qui figurent une même pensée, un jugement par ex.; elles viennent apparaître dans la conscience à un moment donné, par suite d'un appel: nous pouvons dire qu'à ce moment, elles sont là où tout à l'heure il n'y avait rien. Mais qu'étaient-elles tout à l'heure et d'où viennent-elles? Voilà la question que nous nous posons maintenant et qu'il faudra que nous mettions en relation avec les trois hypothèses de plus haut, et en harmonie avec tout ce qui précède, depuis le commencement de ce travail. Pour cela, tournons la

question autrement et donnons lui la forme classique suivante : que deviennent les images lorsque nous n'y pensons pas ? Ne sont-elles rien du tout, ou sont-elles tout de même quelque chose ? A cette demande on peut répondre de deux manières ; on peut répondre que les images auxquelles on ne pense pas, existent ou n'existent pas, selon que l'on conçoit l'existence : a) comme une virtualité : b) comme une réalité. Si on convient de dire que les images ont dans la pensée pure une existence virtuelle, nous croyons qu'on est dans le vrai ; car cela évite de croire que les images naissent de rien. Mais que signifie cette existence virtuelle ? Les images *sont* dans la pensée où elles sont appelées à paraître au besoin, cela est vrai : mais on a vu qu'il est faux de dire qu'elles sont des êtres, qui défilent avec une vitesse telle, qu'elles sont presque confondues dans le temps : la pensée pure est un *tout* sans jointures et c'est dans ce tout que se trouvent les images nécessairement. Pour employer une comparaison, nous croyons pouvoir dire que la pensée pure, le *tout* contient chaque image autant que le sommet d'un angle est sur les deux droites qui forment les côtés de l'angle ; de plus, de même que chaque point de l'espace peut être le sommet d'une infinité d'angles et l'origine d'une infinité de droites, de même un jugement peut être le lieu

d'où divergent une infinité d'images ; cette comparaison peut, du reste, être poussée si loin, que je crois que l'on peut dire qu'il nous est loisible de voir les images de la pensée grâce à une certaine concentration de notre attention, de même qu'on peut voir à la loupe la naissance des deux droites d'un angle, jusqu'au coeur de ce qui, à l'oeil nu, n'est qu'un point. Mais, cette dernière conséquence de la comparaison entre un point d'intersection d'images et un point d'intersection de droites, mérite un développement qui achèvera — nous l'espérons — de mettre en relief le caractère véritable de l'image.

Nous supposons tout d'abord que je procède à l'expérience suivante : je me livrerai à un travail qui demande jugement et réflexion et je noterai par écrit tout le dialogue intérieur, tel qu'il se présente à mon esprit. Pour cela je suppose que je suis en train de travailler à une description littéraire : je veux parler du jour qui se lève ; j'écris la phrase : « L'horizon se couvre d'une légère.... couleur ? ou teinte ? (Hésitation)... Voyons ! teinte ? Hum... ou couleur ?..... (Vivement) Ah non, couleur pas, ça ne va pas ! (Réfléchissant') Pourtant, teinte est bien

1) Remarquer ce mot *Réfléchissant*, qui est une annotation de théâtre et qui s'emploie dans le dialogue intérieur pour indiquer, que l'acteur doit bien marquer, que les mots, qu'il prononce, sont dans un certain rapport.

insuffisant. Au fond, qu'ai-je besoin d'un mot COMME ÇA ? Si je cherchais, ailleurs,...(Tout à coup). Que je mette le nom de la teinte : pourpre ! (Relisant) » l'Horizon se couvre d'une légère pourpre ? « (M'indignant) Oh ! cette légère pourpre, je la retiendrai ! (Réfléchissant et trouvant) d'une ligne pourpre mais oui, d'une ligne pourpre. (Tout à coup) se couvrir d'une ligne ? Non ça ne va pas (Brusquement écrivant) A l'horizon montait une ligne pourpre (En manière de conclusion) J'ai déjà vu ça quelque part, mais comme je ne sais pas où, ça peut aller ! ».

Voilà donc un raisonnement intérieur : je sais que si l'on regarde superficiellement, on peut dire qu'il forme déjà un nombre de mots. Mais, observons les mots importants, les mots qui sont décisifs pour le choix d'un terme : ils sont tous du type de « ah, non, couleur pas, ça ne va pas ! » Or, c'est justement ce qui est en question, de savoir si « ça va, » ou si « ça ne va pas ; » une telle dénégation n'est pas un raisonnement, c'est une simple exclamation et par conséquent, plutôt le résultat d'un choix, que le choix lui-même. En prenant tous les mots, tous les chaînons, on découvre pareillement qu'ils se réduisent à une suite d'exclamations diverses, qui n'introduisent aucune cohésion : et ce n'est pas parce que j'ai dit : « cette

légère pourpre, je la retiendrai» que nécessairement, comme une conséquence, le mot «légère» devait faire place au mot «ligne». La pensée qui a créé cette phrase est toute autre ; tel un juge impénétrable, elle est restée au centre, bien d'aplomb : le mot *couleur*, puis le mot *teinte* se sont présentés devant elle successivement, et d'un brusque mouvement, elle a rejeté chacun de ces termes après l'avoir enveloppé dans son regard. Remarquons même, que ce travail peut être encore plus implifié, que ma décomposition m'est personnelle, et qu'un écrivain dont le style eut été plus formé, aurait trouvé une phrase définitive, après avoir à peine pendant quelques instants, fait tournoyer sa plume au-dessus du papier ; en revanche, si je n'avais pas été assez édifié, j'aurais pu marquer mon travail d'élaboration de la phrase, par des étapes plus nombreuses, et par des recherches plus complètes ; j'aurais pu tenir le langage intérieur suivant : pourquoi ma pensée a-t-elle décidé que le mot *teinte* ne convenait pas ? c'est qu'il est trop faible. Alors qu'a-t-elle imaginé ? Elle a imaginé, puisqu'il n'y a que ces deux mots là et qu'aucun ne convient, qu'il fallait déplacer un peu les recherches, et elle a sauté sur le mot *pourpre* ; mais *légère pourpre* ne va pas, puisque cette expression est réservée et surtout dans les feuillets, pour

le cas où l'on dépeint la honte qui s'empare d'une jeune fille : « Une légère pourpre monta à son visage » Déplaçons un peu : une *ligne pourpre* (à l'aube il n'y a qu'une ligne à l'horizon). Mais se *couvrir d'une ligne* est choquant, parce qu'il n'y a qu'une surface qui peut couvrir quelque chose.... etc. Donc entre l'écrivain qui fait tournoyer sa plume et quelqu'un qui avance pas à pas, il y a des degrés, et une multitude de degrés ; car, même les expressions que j'emploie, en dernier lieu, pour figurer ma pensée, peuvent être justifiées et complétées par d'autres intermédiaires. Chez l'écrivain, il y a eu pensée pure, pensée sans images, chez moi, au contraire, il y a eu pensée avec images et même, en dernier lieu, pensée avec plus d'images qu'en premier lieu.

Si nous prenons bien garde maintenant, nous nous apercevons que nous sommes entrés jusqu'au coeur du problème que nous cherchions. En effet, nous avons, dans l'expérience, présenté des observations nettes sur l'apparition pour ainsi dire graduée des images ; et nous avons aussi, pour les stades plus simples, des observations sur la création et la composition d'une phrase où tous les mots peuvent venir comme d'eux-mêmes, automatiquement ; c'est dans ce dernier cas, que nous disons que les images sont virtuelles. Elles peuvent apparaître en effet,

au moindre appel, comme nous l'avons vu, mais elles ne sont, lorsque nous ne leur demandons pas de paraître, que des agents invisibles, qui imposent les mots de la phrase que nous cherchons. Sont-elles quelque chose ou ne sont-elles rien dans ce stade, que nous nommerons simplement créateur, par opposition au stade critique ¹⁾ ? Apportent-elles ou n'apportent-elles pas une détermination dans le raisonnement ? Là est toute la difficulté. Mais nous croyons pouvoir la résoudre à la lumière de l'exemple de tout à l'heure. Celui-ci, en effet, nous montre l'apparition successive d'une infinité de degrés de raisonnements, dont le contenu introspectif est de plus en plus riche ; il n'y a pas pourtant là pour chaque degré une pensée autre et nouvelle, et il n'y a pas une infinité de pensées qui sortent l'une de l'autre, par l'addition au contenu introspectif d'un mot. C'est au contraire le même jugement de convenance qui préside, du haut en bas, de l'échelle, au groupement de deux mots de la phrase cherchée ou à l'exclusion d'un terme comme celui de *légère pourpre* par ex., parceque c'est la même loi qui propose ou qui empêche un accouplement, bien que cette loi puisse ne pas être exprimée du tout ou être exprimée de plus en plus

1) Ces appellations sont empruntées au langage littéraire courant.

complètement selon les stades. C'est ainsi que nous avons évité l'expression se *couvrir d'une ligne*, d'abord parce qu'une ligne n'a pas de dimension et ne peut rien couvrir en conséquence ; seulement, une fois cette dernière réponse faite, nous sommes restés libres de transformer ce jugement explicite, de lui ajouter des mots et de le tourner sous forme de syllogisme, d'ajouter une définition de ce qu'on entend par *une ligne* et aussi de ce qu'on entend par *couvrir*, et aussi de ce qu'on entend par une *surface* etc. : mais nous sentons bien que notre jugement ne varie pas et qu'il restera en quelque sorte identique, malgré toutes les additions possibles et imaginables. Nous sommes donc en présence de plus ou de moins d'images, mais d'un seul et même jugement, d'une seule et même pensée.

La pensée est de plus en plus claire à mesure qu'elle dispose de plus ou de moins d'images ; mais nous pouvons conclure de l'examen de cet exemple, qui vient d'être présenté, que la pensée garde à tous les stades sa valeur intrinsèque et qu'elle ne s'appauvrit ni ne s'atrophie lorsque les images croissent en nombre ou lorsqu'elles diminuent. L'évolution de la masse introspective se fait donc à côté de la pensée, en face de la pensée. Mais elle se fait, hâtons-nous d'ajouter, dans la pensée tout de

même, puis qu'elle ne se fait pas dans le monde matériel. Dès lors, et la comparaison avec le point qui engendre des droites surgit instantanément de nouveau, *la pensée pure est bien une donnée distincte des images et des concepts qui peuvent l'escorter et cependant c'est elle qui engendre les images, et qui, par un redoublement, les met en face d'elle même.*

Nous l'avons dit plus haut, le principe de la conservation de l'énergie ne doit pas être accepté comme une hypothèse obligatoire dans le domaine de l'esprit ; pour que quelque chose de nouveau y apparaisse, point n'est besoin de supposer nécessairement que quelque autre chose se détruit et qu'il y a simple transformation. L'hypothèse selon laquelle l'image est un élément surajouté, créé de rien, n'est pas contraire à d'autres thèses : nous allons, du reste, voir dans le prochain chapitre, comment cette apparition brusque peut être expliquée et nous nous contenterons pour le moment de montrer que cette *creatio ex nihilo* est la seule possibilité admissible, sur les trois cas qui peuvent se présenter.

Retenons donc ce point capital : les images existent ou n'existent pas dans une pensée non analysée, selon que l'on entend par existence une réalité en quelque sorte virtuelle, non isolable de tout un complexe ou, au contraire,

une réalité à part et observable : pour nous servir de l'analogie offerte par notre comparaison de tout à l'heure, la pensée la plus simple, la plus primitive, la plus instinctive, la plus animale même, est comme un point de l'espace qui est déjà virtuellement le sommet où se coupent une infinité de droites. Cependant, et nous avons là un critérium qui n'est pas contestable, les images deviennent vraiment un facteur réel au moment où elles sont *contenu* de notre introspection. Entre la pensée du poète de tout à l'heure et la mienne la plus évoluée, la plus complète il y a, à ce point de vue, des degrés et mille degrés selon la valeur plus ou moins grande du contenu introspectif ; mais nous distinguons un moment décisif, celui où la première image intermédiaire paraît : il y a là un seuil qu'il nous a fallu considérer et qui nous a permis d'aller plus au fond du problème de l'image et de la pensée.

Entre la pensée inconnue et la pensée motivée, entre la pensée pure et la pensée avec images, il y a la différence d'une pensée spontanée, agissante, à une pensée réfléchissante, spéculative : les décisions, les convictions les plus imprévues et les plus hardies, les plus compliquées et les plus subtiles, naissent souvent en nous et s'affirment comme une lueur brusque, chaleureuse, que nous connaissons pour l'avoir fréquem-

ment ressentie ; mais supposons que nous voulions saisir cette fulguration qui nous surprend, que nous voulions justifier, motiver notre conclusion et un travail lent se fera en nous, destiné à faire le jour sur ce progrès si inattendu de notre pensée, travail que nous appelons un raisonnement discursif. La conclusion se pose ici avant l'enquête : disons qu'elle peut aussi attendre celle-ci et cela dans le cas par ex. où nous sommes embarrassés et où nous ne savons pas de quel côté donner de la tête ; nous envisageons pour la première fois, cette seconde espèce de fait et cela parcequ'elle se ramène à la précédente dont elle n'est qu'une variante — nous l'affirmons hautement — plus rare surtout dans le début de l'apparition de la conscience : si nous observons bien, nous voyons que ce ne sont pas les conclusions qui viennent ici après l'analyse ; au contraire, celles ci se posent aussi spontanément que dans le cas que nous examinons à tous les pas depuis le commencement de cette étude ; ce qui s'impose après la délibération, c'est la valeur de ces conclusions que nous avons examinées, c'est le crédit que nous leur accordons, leur degré de certitude et leur bien fondé. Aussi, nous ne consacrerons pas un chapitre spécial à cette seconde espèce de faits et nous contenterons d'en faire ici mention, en passant,

Les images, visibles ou non, déroulées ou confondues en un tout, sont-elles le vrai facteur de la pensée, ou lui sont-elles quelque chose d'extérieur ? Voilà une question à laquelle il nous sera facile de répondre maintenant. Une même pensée se manifeste de deux façons : avec images virtuelles, autant dire sans images, et avec des images réelles ; or, dans ces deux cas la pensée est la même, elle part du même point, pour aboutir au même point : la seule condition qui diffère vient de ce que, la première fois, nous ne faisons pas le même chemin que la seconde : nous l'avons dit, répété ; on ne peut pas soutenir, que la première fois nous avons suivi le même chemin, mais tellement vite que nous n'avons pas vu les paysages ; ou si on le soutient on avoue par la même, que le voyageur peut ne pas se guider sur la route au moyen des maisons qu'il rencontre et au moyen des poteaux indicateurs disposés le long des chemins : force nous est donc de reconnaître que la pensée non analysée ne se guide pas sur les images. Appliquons ici la méthode des résidus et disons : *du moment qu'une pensée est la même sans images et avec images, c'est que son fait propre est en dehors des images* ; ce résultat est une des pierres angulaires de ce travail.

Les images peuvent manquer et l'esprit réalise un progrès d'un seul coup ; elle peuvent,

au contraire, se placer en intermédiaire entre un point de départ et un point d'arrivée et, en ce cas, ell s servent de stations et de points d'appui ; elles nous font penser, en ce cas, à ces dalles plates disposées de place en place dans l'allée du jardin japonais ; plus ces dalles sont rares, plus le promeneur devra faire de grands pas, s'il craint que son pied ne s'enlise dans la boue ; plus, au contraire, elles seront rapprochées et plus les enjambées du promeneur seront aisées, multiples, et sa démarche assurée ; mettez seulement une pierre au commencement de l'allée et une autre seule à l'autre bout et l'homme franchira d'un seul saut (s'il le peut), tout l'espace qui sépare les deux pierres ; voilà donc une infinité des degrés, depuis le plus simple jusqu'au plus compliqué et : ourtant tous, ils assurent le passage, du même endroit au même endroit.

Autre chose sont les dalles, autre chose le pas qui les franchit ; autre chose les images, autre chose la pensée qui avance en s'appuyant par places, aux images disposées comme stations. L'esprit se meut vivement le long du chemin qu'il doit parcourir et il s'appuie autant de fois qu'il le veut. Et ce n'est pas seulement à un promeneur que nous pouvons le comparer : mais aussi au nageur qui avance en plongée sous la nappe de l'océan et qui de temps en temps re-

vient à la surface, dans le monde où il peut s'orienter, où il peut voir.

Maintenant, que devient pour nous ce rapport sujet-objet, qui nous a paru si fondamental, quand il s'est agi d'établir d'après les opinions de penseurs contemporains, la théorie de la perception et de la pensée en général ? L'opinion jusqu'ici partagée par tous les auteurs est que l'image, que le contenu introspectif signifie dans toute pensée, le côté objet et cela de la façon la plus exclusive : prendre connaissance d'une chose, revient donc en ce cas à prendre connaissance de la représentation, que l'on a de cette chose. Or, nous avons vu dans le cours de ce chapitre, que l'on peut voir une chose sans en avoir la représentation et que l'on peut réfléchir à un fait, sans que nécessairement l'image de ce fait se produise dans notre conscience : et nous avons dit que nous concluions de là que l'objet d'une pensée, que la « chose qui se mêle à notre perception est une autre réalité que l'image. Qu'est en ce cas l'image et qu'est la chose-objet de connaissance ? Evidemment l'image aussi est objet, elle aussi est un contenu pour notre conscience, mais c'est un objet, qui occupe une certaine place à part, qui est un élément second, dérivé ; et, disons toute notre pensée, un élément qui ne signifie plus l'immixtion intime de la chose matérielle mais.

qui est notre apport le plus certain et le plus exclusif. La perception est une fusion unique où l'univers est présent pour une part : mais cette part n'est pas le contenu introspectif, ce que nous appelons le percept ou la représentation ; et notre part la plus certaine, la plus vivante n'est pas le souvenir pur comme le veut M. Bergson. Le Souvenir de même que la perception est un fait qui contient un peu de matière, sous la forme d'un léger écho résiduel : mais le souvenir d'une chose n'est pas plus l'image d'une chose, que la perception d'une chose, n'en est la représentation. Quand je dis : aujourd'hui la pièce à adultère a presque complètement disparu de la scène, cela veut dire que je me souviens qu'autrefois il y avait beaucoup de pièces à adultères au théâtre : mais cela ne prouve nullement que je puis faire passer devant mon esprit beaucoup de ces pièces et que je totalise d'après le nombre des évocations : je puis parfaitement même ne trouver aucun exemple de pièces à adultère et pourtant énoncer mon aphorisme. C'est ainsi aussi, que nous avons souvenir d'avoir lu un roman sans pouvoir évoquer aucune de ses scènes, et que nous ressentons un manque d'intérêt à le relire, bien que nous ne sachions à aucun moment, ce qui va suivre et que nous ayons lu une première fois ce roman avec

un certain plaisir. Le souvenir obscur qui se présente en ces cas-là est purement générique, il n' a rien d'une collection d'images et le contenu introspectif, qu'il offre est excessivement pauvre. Ce fait vaut la peine d'être rappelé et l'explication que nous en donnons nous paraît conforme à son étude sérieuse : le souvenir générique diffère essentiellement du souvenir image et dans bien des cas, nous arrivons à les distinguer. Mais que dire alors des idées ? Sans doute, la même distinction doit être possible. Oui, l'idée est la pensée avec images, elle est la pensée vue à travers les images ; mais hâtons-nous d'ajouter, dans l'idée la pensée ne perd pas sa valeur de fait propre, que nous lui avons reconnue jusqu'ici : l'idée au contraire est un acte de l'intelligence qui dépasse ce que le contenu introspectif nous donne. « Quand nous avons vu successivement et comparé nombre d'arbres, d'animaux, de paysages, nous avons fait pour chacun d'eux un certain acte d'intelligence, un certain effort dont la réalité psychologique est incontestable, et qui est précisément ce qu'on appelle comparaison. Cette sorte de mouvement de l'esprit, qui s'est renouvelé pour chaque objet particulier, tout en restant au fond identique à lui-même, est le lien de la série tout entière. C'est lui que nous pensons, quand nous énonçons le

terme général. Cette pensée est sans doute formelle et vide de tout contenu.....Je forme par exemple le concept de quadrupèdes : sans doute, j'imagine vaguement des pattes de cheval, de lion ou de chien : mais ce que je pense est l'acte intellectuel de compter quatre pieds et d'en reconnaître le compte, acte qui reste bien le même dans tous les cas. Cet acte est à la fois très précis et cependant impossible à imaginer *sous une forme matérielle.* ¹⁾

Voici une expérience qui, conduite avec beaucoup de soins et d'attention, nous paraît très nette.- Tâchons de penser à un cheval ou, en d'autres termes à avoir *l'idée* d'un cheval ; puis, dessinons un cheval sur le coin d'une feuille de papier, ou autrement dit, dessinons sur le coin d'une feuille une figure, qui soit *l'image* d'un cheval ; nous remarquerons clairement qu'il y a là un passage : il y a un passage de quelque chose de flou, d'immédiat, d'inétendu presque, à quelque chose de plus précis, de composé et d'étendu : nous serons surpris de voir que notre main trace sur le papier une silhouette qui ne correspond que peu à ce qui était tout à l'heure l'idée du cheval, et que nous allons d'une espèce de tache colorée et sans consistance, d'une espèce de boule que nous avions devant

1) A. Lalande. *Lectures sur la Philosophie*, p. 27

nos yeux, vers quelque chose qui sous notre crayon prend une forme, vers quelque chose qui est composé de parties distinctes, d'un museau, d'un dos, de deux oreilles, etc.. Un moment unique, une contemplation instantanée fait place ici à une réalité successive à fragments nettement tranchés, à une création où nous pouvons distinguer des phases. Il suffit qu'on fasse mine de dessiner et qu'on rapproche seulement le crayon du papier, pour que ce qui était pour nous le *cheval* s'évanouisse comme par enchantement et pour que l'image de la ligne du dos, ou du cou, celle-là même que nous sommes sur le point de tracer, s'y substituer.

C'est dans ce passage qu'il nous semble voir la distinction que nous avons signalée plus haut entre *l'idée générique* et *l'idée-image*. Le cheval, dessiné sur le papier, est l'idée image du cheval et après quelques efforts nous parvenons à avoir cette image devant les yeux sans regarder le papier ; cette petite éducation, du reste, est toute faite parfois et certaines personnes — on cite surtout les peintres — ont la faculté d'évoquer facilement l'image d'une chose et détail curieux — d'en parcourir des yeux le contour ; on dit communément de ces personnes qu'elles sont douées « d'une bonne mémoire visuelle » Quant à *l'idée générique* du cheval, elle est ce quelque chose de flou, bien

que de très réel et, selon le mot de M. Lalande, elle est un acte impossible à imaginer sous une forme matérielle.

Voilà donc l'image qui est un objet à part et qui se distingue de l'objet pur et simple : elle est contenu de pensée, contenu visible à l'introspection, mais elle n'est pas tout le contenu : sans elle la pensée n'est pas une simple virtualité, un cadre vide qui attend une réalisation. Certes, l'image apporte quelque chose de nouveau, quelque chose de profondément original et nous verrons plus loin en quoi elle constitue un véritable perfectionnement, un pas décisif qui porte la semence de vie vers des sphères inconnues sans elle ; mais elle est en revanche un élément second et elle ne peut pas être considérée, comme le double d'une fraction d'univers, comme le vis-à-vis quelque peu transfiguré ? comme le fantôme d'une chose matérielle, qui surgit dans la conscience. Si quelque chose en réalité, représente en nous, ce qui n'est pas nous, ça ne peut être elle, puisque le contact régulier, profond, avec le monde extérieur ne la suppose pas nécessairement. Sa place est donc autre et il faudra maintenant la déterminer.

Lorsque notre pensée s'analyse en évoquant son objet, il se produit plus que cette schématisation dont nous venons de parler, il se pro-

duit quelque chose d'autre qu'il est temps de distinguer et de séparer : c'est le langage intérieur, évocation non de choses mais de mots : nous avons indistinctement mêlé jusqu'ici les deux ordres de fait. Cette distinction ne nous mènera pas à des considérations nouvelles, mais à la constatation immédiate d'un parallélisme entre l'image d'une chose et le mot qui correspond à cette image ; dès lors jongler avec des mots revient pour la pensée comme si elle jonglait avec des images de choses et nous retombons dans le cas connu. Le parallélisme entre le mot et l'image est un fait qui a été souvent étudié : M. Delacroix a admirablement bien synthétisé une foule de travaux récents dans son article sur *le Langage* publié dans la *Revue Philosophique* 1918 ; l'auteur montre que la théorie de l'onomatopée — qui suppose, comme on sait, que le mot ressemble à *l'image auditive* de la chose — est corrigée par l'hypothèse appelée des « Lautbilder » ou des « Lautgebärde » mise en avant par Wundt : suivant cette hypothèse le mot est inventé non par imitation avec le son de l'objet, mais par imitation motrice, par imitation de notre cri intérieur, correspondant à la perception d'une chose. Pour M. Delacroix cette hypothèse n'explique que la formation d'une faible partie du langage, mais il n'en voit pas de meilleure.

Si nous nous sommes jetés si directement, sur la théorie de Wundt que nous trouvons expliquée dans l'article de M. Delacroix, c'est parce qu'elle nous paraît aussi plausible qu'au psychologue français, et surtout parce qu'elle se place dans le cadre d'une discussion que nous avons menée à bout au commencement de ce chapitre : nous nous rappelons, en effet, que Binet est le créateur d'une intéressante théorie sur la pensée, d'après laquelle la pensée sans images est une mimique intérieure et nous nous rappelons entre autres, que nous avons opposé à cette théorie toutes les raisons qui faisaient qu'elle nous semblait impossible et impracticable : or, l'hypothèse de Wundt, que nous allons admettre comme une bonne explication de l'origine du langage, constitue un nouveau point de contradiction avec la théorie de Binet : et nous disons avec Wundt : si quelque chose est mimique intérieure dans la pensée, ce n'est pas la pensée sans images, mais l'image-mot : c'est le mot qui est un geste, une action naissante. Bien entendu, nous ne reconnaissons aucune différence, au point de vue du mécanisme entre le langage qui s'adresse d'homme à homme et le langage intérieur ; les deux sont la même expression de la même pensée : remarquons surtout, à ce sujet, le « tu » qu'on emploie lorsqu'on se sermonne soi-même et qui prouve qu'on fait semblant, en ce cas, de parler

à une personne, qui se trouverait devant nous et qui entendrait et comprendrait nos paroles.

Quelles que soient, du reste, les théories sur le langage que nous adoptions, nous pouvons faire l'observation, dérivant directement de l'étude du fait, suivant lequel le mot est encore plus particulier à chaque personne que les images des choses ; nous voulons d'abord en donner pour preuve, le grand nombre de langues parlées qui disposent de mots entièrement différents, pour représenter la même idée ; ajoutons que même dans le sein d'une même nation, il y a différents parlers suivant les régions, suivant les familles même, suivant les professions, suivant les époques, etc.. et nous ne sommes pas loin de comprendre que, chaque citoyen d'un pays se sert d'un vocabulaire et qu'il emploie une syntaxe qui ne sont, l'un et l'autre, identiques à aucun des vocabulaires et à aucune des syntaxes employés par les autres originaires du même pays. C'est ce caractère qui porte le nom de conventionnalité du langage. On connaît aussi le phénomène pathologique observé par Ribot et appelé par Janet *dysgnosie*, dont la forme normale correspondante consiste dans le fait que nous ne reconnaissons pas un mot à force de nous concentrer sur lui ; il revêt comme une sorte d'étrangeté. On prend par ex. son propre nom et on le rumine dans sa tête pendant une

vingtaine de secondes ; on se sent soudain comme étonné de le porter. Janet croit là à une fatigue mentale ; notre attention s'émousse au bout d'un effort de quelques secondes. Nous pensons plutôt que ce sentiment d'étrange a une autre origine, car nous doutons que la fatigue de l'attention prolongée mène à un pareil sentiment plutôt qu'à un ternissement du mot. Pour nous, *l'étrange* vient justement d'une sorte de décret que l'esprit rend après examen, d'un décret de contingence de tout mot par rapport à la chose qu'il désigne.

L'étude du langage est intéressante à un autre point de vue encore : le mot est un geste et un geste ni réflexe, ni instinctif, mais volontaire : dès lors, pour que la conception classique fût vraie, il faudrait que nous surprénions, plus ou moins clairement, la pensée imagée qui mène au geste et qui serait ici une consigne de la forme par ex. : « Dis cela ! .. ; mais cette consigne est elle-même une suite de mots parfois clairement entendus » par notre conscience et parfois (disque de Newton) inaperçus à cause de la vitesse avec laquelle ils traversent le champ de l'introspection : il faut donc nécessairement supposer — si on veut donner à ces mots intérieurs les mêmes droits que ceux qu'on vient de conférer à la phrase à prononcer — que la consigne a elle-même besoin pour être évoquée, d'un ordre

intérieur, d'une autre consigne, et cette dernière d'une autre encore, et ainsi de suite à l'infini. A ce prix, il faut des étapes en nombre infini et par conséquent un temps infini avant qu'une phrase soit prononcée. La vérité est tout autre ; elle veut que la pensée qui fait lever en nous une phrase quelconque, soit de nature tout à fait différente de cette phrase ; nous voilà donc de nouveau arrivés à la distinction de la pensée et de son objet, distinction que nous avons tant de fois tenu à mettre en lumière dans ce qui précède. Pourtant, dira-t-on, il est peut-être juste de soutenir que la pensée doit être autre chose qu'une consigne, qu'un ordre intérieur formel, si on ne veut pas tomber dans ce jeu à rouages en quantité infinie, subordonnés les uns aux autres ; mais il n'en est pas moins vrai que cette pensée apparaît souvent comme un ordre intérieur et que c'est là un fait indéniable ; on aura beau démontrer les difficultés qu'implique l'existence de ce fait, il existe et cela suffit. Nous tenons d'autant plus à répondre à cette objection, qu'elle nous fournit l'occasion de revenir sur le point principal qui a été développé dans ce chapitre : sans vouloir aller à une hypothèse plus hardie, nous répondons donc : oui, cette pensée qui aboutit à un acte (en l'espèce une phrase prononcée) peut apparaître à l'introspection dans une partie de

ses rouages, de même que toute pensée qui se déroule en images ; mais le nombre des rouages apparents n'est pas en même temps et au même moment celui du nombre total des rouages ; ceux-ci constituent un « je dis, que je dis, que je dis... etc.. » à l'infini, tout comme les images qu'on sait être en nombre infini (voir p. 32) : il faut donc supposer que seule une partie des images se trouvent évoquées (p. 34) et ici que seuls certains rouages peuvent apparaître à la fois. De plus, reprenant maintenant la théorie de Wundt exposée plus haut d'après M. Delacroix, nous pouvons voir, que chaque mot (étant un cri, une certaine image motrice) est le terme de la pensée, qui incline vers le dehors et un certain événement de l'univers matériel qui a lieu dans le larynx ; dès lors, si j'exprime par un : « Dis cette chose ! » la consigne intérieure et secrète (même pour moi) de tout à l'heure, je fais par là même un geste qui accompagne ma pensée et qui représente davantage la phrase à prononcer que la pensée concomitante. On comprendra mieux si nous prenons un autre exemple : supposons que nous remercions quelqu'un en inclinant la tête et en faisant un signe de la main ; ce double geste peut être fait par ex.^{en} deux temps lorsque nous inclinons d'abord la tête et faisons le signe de la main après ; il peut être fait aussi en un seul

temps et alors nous faisons les deux signes en même temps. Enfermons nous à double tour dans notre chambre et exerçons-nous alternativement à exécuter les gestes en deux temps et en un temps et attachons-nous à voir surtout comment se présentent les deux consignes. quand nous passons rapidement du mouvement en deux temps au mouvement en un seul temps : il est rare que ces deux consignes se présentent à notre introspection et, du reste, quand elles se présentent, elles sont si tronquées, qu'elles nous paraissent être de simples bribes de phrases ; dès lors, il est étonnant au plus haut point, si notre corps obéit à ces formules, qu'il n'ait pas besoin d'explication plus complètes sur ce qu'on exige de lui, qu'il ne demande pas des indications plus précises, analogues en tous points à celles qui figurent, pour chaque mouvement, dans un manuel d'instruction militaire. Cet étonnement devant notre corps, qui ne varie pas sa réaction, lorsque la pensée qui constitue l'autre fléau de la balance, et qui est censée être formée par un amas de formules, change pour acquérir plus ou moins de termes, jusqu'à devenir elliptique au dernier point ou riche en expressions, cet étonnement, disons-nous, ne cesse que si nous donnons une explication tout à fait nouvelle du phénomène. Les ordres ne peuvent agir sur notre corps, pas plus que des formules ca-

balistiques n'agissent sur la surface de la mer : et de même que la mer est agitée par d'autres causes que par la charme de nos paroles, de même notre corps est mû par un autre appareil que celui que constituent une suite de paroles (souvent inintelligibles pour nous-mêmes si nous les inscrivons sur une feuille et ne les relisons que le lendemain). Mais alors quelle est la nature de ces formules et quel en est le rôle ? Tous les mots représentent des choses ou des rapports de choses ¹⁾ et ils constituent ce qu'on appelle des symboles ; les uns sont des noms de personnes ou d'animaux ou d'êtres inanimés, d'autres de noms d'actes, enfin d'autres encore des modalités et des façons d'être ; tant, que la vision de quelqu'un faisant telle chose peut être figurée et remplacée commodément par le nom de la personne, le nom de l'action etc.-.; l'avantage de ce procédé est tout pour la pen-ée, qui a ainsi la faculté de se servir d'un objet, simple symbole du vrai, mais d'un objet beaucoup plus simple et beaucoup plus malléable, véritable papier-monnaie que l'on peut charger à volonté d'une valeur plus ou moins grande, de façon qu'on peut augmenter ou diminuer le nombre des coupures. Or, précisément, nos formules de tout à l'heure, celles qui pa-

1) Ce mot de „chose“ est pris ici dans un sens très général.

raissent constituer l'expression de la consigne intérieure, sont de ces mots qui forment la « clé » d'un mouvement fait par moi, dans telle intention, et de telle façon : et c'est pour cela que nous disons ; ces formules ne représentent pas en réalité la consigne, mais le mouvement ordonné par la consigne, donc le résultat de la consigne. Laissons maintenant ce dernier exemple de côté et reportons-nous deux pages plus haut à l'exemple que celui qu'on vient de donner était destiné à éclaircir : il y a là manifestement une correspondance : la pensée qui est cause de la formation de la phrase, n'est pas la phrase (qui est comme le double geste de tout à l'heure) et elle n'est pas non plus la formule-consigne, (qui correspond à cette autre formule-consigne, étudiée quelques lignes plus haut) ; je crois que la comparaison des deux exemples nous rend plus claire la conclusion, que nous avons exprimée deux pages plus haut, et nous pouvons dire : la consigne qui fait que nous prononçons tels ou tels mots est inconnaissable : son « expression » ne la représente qu'en apparence parce que celle-ci est, en réalité, une représentation, une différente figuration des mots prononcés. Cette observation, que nous avons mis du temps à établir, nous explique un fait très courant et très remarquable : elle nous explique que nous puissions employer successi-

vement plusieurs langques saus que nous ayons besoin de dire sans cesse et à chaque mot à prononcer : «Maintenant je parle italien, donc c'est le mot italien qu'il me faut trouver et exprimer. «La formule : «Je parle italien» n'est pas le résumé de consignes que nous répétons tout bas, mais celui des paroles italiennes, que nous prononçons tout haut.

Le rôle, l'importance et la portée du langage intérieur ont été du reste, souvent exagérés. La parole intérieure est, pour Egger, absolument continue ; «pour ralentir le cours de la parole intérieure et briser sa continuité, il faut notre propre parole ; pour la suspendre, tout à fait, durant un temps notable, il faut la parole d'autrui. Hors de ces deux cas, la parole intérieure est constante ; nous ne pensons pas et par suite, nous ne vivons pas sans elle. ») Ce point de vue, qu'il est extrêmement difficile de continuer à soutenir après les progrès récents de la psychologie,¹⁾ ne peut être examiné en détail

2) Egger, *La Parole Intérieure* (Paris, 1881), p. 5.

1) Cf. cependant R. Mourgue, *Disorders of symbolic thinking due to local lesions of the brain*. *British Journal of Psychology, Medical Section*, 1920. — L'auteur s'appuyant sur ce fait que les troubles du langage amènent une déchéance intellectuelle irréremédiable du sujet, en déduit que l'intelligence et son expression forment une seule et même fonction. Cette hypothèse, basée sur des observations cliniques très importantes, est en accord avec notre thèse générale exposée dans ce livre et d'après laquelle l'image est l'équi-

ici-même; ce que nous avons dit jusqu'ici au sujet de l'image en général et de son rôle, avec des observations à l'appui, prises souvent dans le domaine précisément du langage intérieur ²⁾ suffit amplement, croyons-nous, à le combattre. Disons cependant, pour préciser les choses, et pour faciliter la tâche des personnes qui voudraient se livrer à une étude introspective, que les images verbales peuvent se grouper en plusieurs catégories, qu'il est utile d'examiner et d'étudier séparément: elles peuvent être auditives et représenter, en ce cas, le mot entendu: elles peuvent être visuelles et se présenter sous l'aspect des mots écrits; ³⁾ enfin, elles peuvent être motrices et constituer l'ébauche des processus qui conduisent à la phonation. Certains sujets déclarent se représenter, en outre, une partie du monologue intérieur par les images motrices des mouvements d'écriture des mots; ce fait n'est pas impossible bien que nous n'ayons jamais pu le vérifier sur nous-même. Si maintenant nous voulons séparer ces différentes es-

valent d'un énorme progrès de l'intelligence et le manque d'image, par contre, une infériorité manifeste; nous n'avons pas cependant cru pouvoir en déduire, comme on l'a vu, dans ce qui le précède, que l'intelligence est indiscernable d'avec son expression, et nous nous distinguons par là radicalement de l'auteur que nous venons de citer.

2) Voir notamment les analyses des pages 24 et 30.

3) Particulièrement de mots imprimés.

pèces d'images en des catégories pratiques et commodes, en vue de leur étude présente, nous pourrions distinguer deux classes nettement délimitées : les images verbales motrices, d'un côté, et de l'autre les images verbales purement sensorielles, comprenant les images auditives et visuelles. De ces deux classes, la première seule est à considérer à part et c'est elle que nous avons surtout en vue lorsque nous parlons du *mot* en tant qu'image ; la seconde rentre, en effet, dans les catégories des images visuelles et auditives que nous avons déjà définies plus haut.

Mais que toutes ces divisions et classifications, variées et relativement complexes, ne nous abusent pas en ce qui concerne le nombre et la fréquence des images verbales. Les sujets les plus doués dans l'art oratoire pourront s'apercevoir de la petite place que ces éléments occupent dans la synthèse mentale, et des vides que, par suite aussi de leur emploi souvent schématique, ils laissent entre eux ; ces observations et ces études que nous mentionnons ici pour information, viennent donc compléter nos raisonnements que nous présentons d'autre part.

Il est temps maintenant de tirer les conclusions que comporte ce chapitre et d'en synthétiser les différents points et les différentes

parties. La conception courante que l'on se fait de la pensée comprend celle-ci comme une simple «harmonie» d'images : la pensée est un peu comme le chant et on ne peut pas penser sans images, pas plus qu'on ne peut chanter sans mots (sans voyelles dans le solfège) ; cette comparaison peut même être poussée au point que l'on peut dire que de même qu'un chant peut être figuré par n'importe laquelle des voyelles, par contre, peut servir dans tout chant, aussi bien un fox-trott qu'un air d'opéra, de même toute image est arbitraire (un même mot peut désigner plusieurs choses, quand il est pris dans des langues différentes et inversement).

La pensée est un polypier d'images ; et rien de plus. Ces images peuvent, dans le cas de l'inconscient, se trouver être invisibles et reléguées hors de notre «synthèse mentale» actuelle ; elles existent cependant dans ce cas, tout comme ces rayons ultra-violets et infrarouges de certains spectres : un procédé artificiel menace à tout instant de les découvrir. Telle est la conception classique.

Cette conception d'une pensée-harmonie, doit être écartée, pensons-nous, une fois qu'on a obtenu la dissociation de la pensée et des images : et c'est cette dissociation que nous avons surtout poursuivie dans ce chapitre. Nous avons montré tantôt que la pensée se produit sans

images concomitantes, tantôt qu'elle paraît avec des images, mais que, dans ce cas, elle varie indépendamment du nombre et de la qualité des images ; tantôt enfin qu'elle revêt un sens par dessus toute image (les fous n'ont pas d'autres images que les gens s'ensens). L'introspection qui nous décèle les images est une bonne méthode d'investigation, peut-être la seule, en psychologie : mais elle ne doit pas nous abuser sur la place que tient dans notre esprit l'élément qu'elle observe ; il y a même un fort écart parfois entre les raisons que nous donne l'introspection et celles qui justifient un acte ; par ex. un homme qui se venge, dira qu'il sent (à l'introspection) que son geste lui produit un soulagement et que sa volonté est « que *l'autre* voie ce qu'est la souffrance » etc.. ; ne sommes-nous pas loin ici de ce que la sociologie et ses méthodes objectives nous indiquent, comme étant le fondement de la vengeance ? De cette conception de la vengeance-sanction et garantie sociale par exemple ? Et alors qui croire ? Croire l'homme lui-même, qui se proclame auteur de la vendetta, ou croire la science sociale qui fait de l'homme un outil des lois sociales ? Disons-le tout de suite, et nous l'expliquerons plus tard, cette hésitation ne tourne pas à l'honneur de l'introspection et ne nous conduit pas à envisager son produit, comme les motifs in

faillibles de nos actions et de nos pensées purement spéculatives.

Nous avons été mis sur la route de la vérité principale contenue dans ce chapitre, de cette dissociation autrement dit, par différents travaux : nous n'avons pas pu souscrire cependant à leurs diverses conclusions et interprétations, qui tendaient à amputer l'esprit de ce qu'il a de plus profond, de plus réel et de plus miraculeux, nous voulons parler de la pensée. Certes, il y a des éléments moteurs dans tous les actes de notre esprit, ainsi que l'entend Binet, mais ces éléments ne font pas le tout de la pensée : ils sont même, nous l'avons vu quelques pages plus haut « la moitié la plus extérieure » de notre pensée. Certes, il y a d'autre part, des éléments affectifs dans nos pensées, ainsi que le prouve Abramovski, mais ces éléments sont de simples harmoniques de notre pensée, ce que le timbre est au son et non point le tout de la pensée ; nous admettons même, à ce propos, que l'élément affectif devient plus important à l'introspection lorsque l'aspect représentatif (mot, image) de l'élément intellectuel disparaît ; mais on peut imaginer simplement que l'attention se concentre là sur le seul donné qui reste ¹⁾ et on n'a pas besoin

¹⁾ Dans un ordre d'idées analogues, nous faisons plus attention à l'aspect que nous offre un objet au toucher

d'aller plus loin. Du reste, nous nous permettons là une parenthèse ; communément on dit qu'il est bon, dans la vie, de se conduire, non selon ses *impulsions*, non selon ses *sentiments*, mais selon sa *raison* : on semble faire là une opposition tranchée entre la coeur et la raison : cette opposition est une de celles que nous ne conservons pas, car nous croyons qu'il y a des sentiments partout et de la raison aussi, du haut en bas de l'échelle de nos actes ; mais nous distinguons, comme on a pu s'en rendre compte, une pensée floue, confuse et une pensée plus précise, qui diffèrent l'une de l'autre en cela que la première a un contenu introspectif moins riche en images : nous venons de dire d'autre part, que les sentiments annexes des pensées deviennent moins timides, moins négligés par nous à mesure que les images s'estompent ; cela étant, ne pouvons-nous pas dire que dans la pensée confuse et sans images nous nous guidons d'après des *raisons* ? Sans doute, et dès lors sans admettre l'opposition du sens commun que nous venons de voir, nous en sommes à faire cet aphorisme d'une vérité trop évidente : il vaut mieux se conduire, dans la vie, d'après sa pensée *claire* que d'après sa pensée *confuse*.

lorsque nous ne le voyons pas : c'est ce fait du reste, qui aide les aveugles à se guider, à se réduire et à reconnaître les choses qui leur sont présentées.

Un autre point de discussion fut l'opinion, que nous présentâmes d'une pensée à phases : pensée pure lorsqu'elle agit, pensée à images lorsqu'elle s'analyse ; qu'on ne prenne pas cette assertion à la lettre et qu'on ne suppose pas, que les deux stades existent et se suivent dans notre pensée ; c'est uniquement pour la commodité de l'étude, que nous avons employé des exemples où nous remarquions une pensée, qui nous étonnait par sa pauvreté introspective (une amabilité par ex. de notre part qui ne rimait à rien) et où nous pouvions découvrir des motifs après coup. Nous admettons donc que généralement, la pensée travaille et s'analyse en même temps.

Reste une dernière difficulté que, malheureusement, il nous est impossible de lever. Cette pensée que nous dissociions des images, risque fort de ne plus être qu'un mot et qu'un concept vide, une espèce de mythe ; nous lui avons enlevé tout ce qui pouvait la représenter, tout ce qui pouvait nous la faire saisir et nous n'avons rien mis à la place. Admettons par ex. que nous tenons une promesse, non parce que nous sommes chrétiens, non parce que nous sommes partisans de Hobbes, non parce que nous sommes païens ; il se peut qu'aucune de ces raisons ne joue, mais il faut bien, tout de même, que quelque chose joue. Nous avons montré (p. 48 et suiv.) pourquoi cette difficulté-qu'on a

tant de fois observée à d'autres points de vue au cours de l'histoire de la philosophie et de la psychologie, ne peut pas être écartée ; les images défilent devant notre esprit, comme devant nos yeux les choses ; mais il serait contradictoire de supposer que l'esprit défile, en fin de compte, devant lui-même ; l'esprit connaît son objet mais il n'est pas objet et ne peut se connaître : quand nous connaissons tout, toutes les fibres et toutes les molécules, qui composent notre univers, il restera, en dernier, un inconnu, un *inconnaissable*. Binet, que nous avons été dans la nécessité de contredire tant de fois, au cours de ce chapitre, présente cependant cette comparaison qui nous paraît magistrale et sur laquelle nous voulons finir : « Il y a en dedans de moi un maître mystérieux, qui commande à des esclaves : je vois les esclaves sortir de la maison et accomplir les ordres reçus ; mais le maître, je ne le vois pas, je ne l'ai jamais vu, je ne le verrai jamais ; j'ignore ce qu'il est, ce qu'il pense ; et cependant, ce maître, c'est moi ».

CHAPITRE II

La Pensée et l'acte

Intelligence et Intuition. — Volonté et Introspection. — Moment d'Apparition de l'Image. — Pensée et Réflexe. — Pensée et Instinct. — Jugement et image. — Les Théories de James et Lange sur l'Emotion — Critique de la Théorie James-Lange. — Emotion Pure, — Adaptation et Emotion. — La Réaction Emotionnelle — Pensée et Emotion — Image Emotionnelle et Image Intellectuelle. — Le Mot et les Faits Moteurs. — Sensation et Représentation. — Action et Représentation, — Images et Sensations Intérieures. — Les Images ne sont pas des Sensations Intérieures. — Représentation et chose.

Nous croyons qu'on ne s'est jamais assez étonné de certains témoignages, qui proviennent des grands créateurs de tous les temps et qui constatent une certaine passivité apparente de ces hommes de génie, au moment de leur création la plus intense. Mozart disait à ce propos : « Les pensées me viennent en foule et le plus aisément du monde. D'où et comment m'arrivent-elles ? je n'en sais rien, je n'y suis pour rien ». Et Larmartine disait de même : « Ce n'est pas moi qui pense, ce sont mes idées qui pensent pour moi ». Si nous nous sommes bien fait comprendre dans ce qui précède, ce fait peut bien concrétiser et résumer tout ce qui a été

dit jusqu'ici et depuis le début de notre étude : l'homme crée ses plus beaux sonnets, ses plus beaux rêves dans « l'inconscient » et c'est seulement le résultat de son élaboration, que son introspection lui découvre après coup. Et ce qui est le fait des grands jours, peut aisément être transplanté dans la vie courante : les paroles intérieures que nous prononçons à chaque occasion sont des mouvements naissants de notre larynx, c'est d'elles qu'on peut dire qu'elles forment « la mimique intérieure ». Mais elles ont un antécédent, qui les détermine, qui les pousse à la vie et cet antécédent ne se projette pas dans notre conscience. Et l'on ne peut douter de l'existence de cet antécédent. Nous avons déjà vu que la perception ne donne rien à l'introspection, quand on en sépare l'image qui souvent s'y mêle et pourtant que la perception suppose néanmoins que nous saisissons quelque chose, que notre esprit s'empare en quelque façon d'un fragment de l'univers et qu'il garde dans ses mailles l'objet. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'objet ne se confond pas toujours avec l'image et en un mot — quelque paradoxal et contraire au bon sens que cela puisse paraître au premier abord — qu'apercevoir une personne ne revient pas nécessairement à avoir une image de cette personne. Ce qui s'applique à la perception, s'applique aussi à toute la p y-

chologie de la connaissance, puisque celle-ci dérive de la première comme d'un fait plus simple, et nous pouvons donc attribuer cette même qualité à la fonction plus complexe. La connaissance d'une chose ne suppose pas nécessairement l'image d'une chose et un jugement n'est pas davantage le résultat d'un groupement forcément conceptuel, de deux mots par ex. que l'esprit mettrait dans un certain rapport.

Cela veut dire certes, que nous rapprochons étrangement le conscient de l'inconscient et l'intelligence de l'instinct ; sans aucun doute. Le caractère spécifique du conscient et de tout fait intellectuel est de se présenter à l'examen intérieur et il apparaît, puisque nous nous faisons fort de présenter cet élément introspectif comme une superstructure, qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre le conscient et l'inconscient ; l'inconscient suppose un travail de notre esprit, tout comme le conscient et tout comme ce dernier il peut consister en un jugement, un raisonnement, une appréciation, une comparaison, et en général en une prise de contact avec une réalité : en revanche, le conscient et le travail intellectuel, peut être séparé de tout ce qu'il donne à l'introspection. Mais remarquons-le bien : ce que nous affirmons ici en relation avec tout ce qui précède, revient à dire que l'intelligence possède les mêmes caractères

que l'instinct, puisque l'esprit saisit la réalité d'une façon aussi immédiate dans un cas que dans l'autre : mais cela ne prouve point qu'inversement l'instinct possède de toutes les qualités de l'intelligence : celle-ci a quelque chose en plus et ce plus est précisément l'image : c'est ce nouvel élément qui lui donne une place à part. Autrement dit, ce qui a jusqu'ici guidé la psychologie dans la séparation qu'elle a reconnue, entre le conscient et l'inconscient, pourra également nous guider si nous acceptons les données que ce travail s'efforce de mettre en avant : seulement le processus fondamental qui aura pour théâtre notre vie mentale des deux côtes de cette ligne de séparation, ne sera pas si différent en lui-même, selon qu'il sera d'un côté ou de l'autre : on aura la faculté, aussi bien dans un cas que dans l'autre, de noter ce caractère de soudaineté, de brusquerie de contact, entre la réalité et l'esprit, — ce caractère *intensif* — et on possèdera de la sorte, un argument encore inemployé pour répondre à une école toute nouvelle et très renommée, qu'il y a sympathie — pour employer un mot désormais célèbre — toutes les fois que l'esprit et la réalité se touchent. Telle une goutte d'eau se porte soudainement en avant d'un bond rapide lorsque, glissant doucement le long d'un plan incliné, elle rencontre sur sa route un petit espace légèrement humecté.

par le reste d'une seconde goutte ; elle se moule alors dans le contour exact de cette autre larme à moitié tarie ; tel l'esprit qui cherche sa route nous semble, si nous parvenons à le contempler en dessous de l'image, s'emparer et s'agrandir brusquement d'une réalité, qui est comme une trace d'un autre lui-même. Mais, nous disons bien, pour jouir de ce spectacle enivrant au possible, pour avoir une vision entière du travail profond de notre esprit, il ne nous suffit pas de coiffer un bonnet merveilleux comme celui dont Myrtil fut doté par la bonne fée ; il faut, de plus, faire ce constant effort qui consiste à retirer à l'esprit tout ce que de plus en plus chez l'homme il apporte avec lui, et de refuser momentanément son attention à ce lourd appareil, à ce béton dont il recouvre son acquis. C'est alors qu'on sera témoin de la grandeur de son effort, de la simplicité de sa démarche et de la splendide sûreté de son avance incessante. Et c'est alors qu'on ne pourra plus dire que l'intelligence est, dans son fond, quelque chose de si complexe, de si artificiel, que son extrême lourdeur lui défend toute spontanéité et tout contact direct avec la réalité.

Bien plus, tournant cette fois complètement le dos à cette nouvelle école, nous dirons, puisqu'il nous paraît aussi qu'entre l'intelligence et l'instinct il y a une question de plus et de

moins et que ce plus est justement l'image, nous dirons donc qu'il faut nécessairement qu'il y ait un passage du plus simple au plus complexe qui signifie forcément progrès ou au contraire regression : et c'est à ce moment que l'on verra si l'intellectualisme a raison de vanter ce que l'esprit humain représente comme son fait le plus particulier, le plus original : nous voulons parler de l'apparition de l'image et spécialement du mot. Et voilà tout tracé le plan du chapitre que nous abordons.

Le petit enfant nouveau né avance le bras au hasard et ferme la main pour saisir ce qui brille : il voit son bras s'avancer et sa main se fermer et alors il a des représentations, des images ; il « sent » d'autre part ces mouvements se produire et il a d'autres représentations, et à ce moment — là, il acquiert le gouvernement d'une partie de son corps, il acquiert le « savoir » de ce qu'il vient de faire et son geste est désormais susceptible de devenir pleinement volontaire. Mais en quel sens, peut-on dire qu'un geste pleinement volontaire diffère d'un geste qui l'est beaucoup moins ou pas du tout ? Voici cette fois un adulte qui tend la main pour s'emparer d'un fruit qui mûrit sur son arbre ; comment cet homme exécute-t-il ce mouvement maintenant pleinement volontaire ? Nous disons ; il fait agir l'extenseur de son bras de façon à

mettre le cubitus dans le prolongement de l'humérus : C'est entendu. Mais comment fait-il cela, comment met-il l'humérus et le cubitus en ligne droite ? Il fait là un geste volontaire, nous ne le contestons pas, il peut ne pas le faire, ce geste, ou arrêter sa main à mi chemin puis la retirer et passer son chemin : mais cela ne prouve pas que ce geste ou les autres, puisque volontaires, sont l'effet d'un ordre verbal intérieur, d'un commandement qui le précède nécessairement, d'un « Bras déplie-toi », et « Main ouvre-toi » ou plutôt d'un « Cubitus et humérus mettez-vous dans le prolongement l'un de l'autre ». Même, nous prétendons que ces commandements sont inutiles : on aura beau crier un million de fois, et les répéter d'une façon de plus en plus énergique, de plus en plus catégorique, nous gageons que rien ne bougera ; car, rien ne vaut ce declic soudain que nous ne pouvons représenter aucunement, mais qui nous est à tous si familier, si intime et qui se produit chaque fois que nous étendons le bras¹⁾.

1) « La plupart des gens ignorent qu'ils ont un triceps brachial » Frédéricq et Nuel, *Elements de Physiologie Humaine* P. 402.—« Les réactions motrices que nous appelons volontaires sont donc, des réactions synthétiques qui chevauchent, en général, sur des divisions anatomiques, comme la plupart des réflexes eux-mêmes, et nous voulons ces réactions dans leur résultat final et non dans leur mécanisme neuro-musculaire dont nous n'avons même pas conscience » Dumas, *Traité de Psychologie* (Alcan, 1923) I. p. 283.

Cependant, le geste volontaire se distingue de celui qui ne l'est pas d'une autre manière, puisqu'il implique choix. Mais quel espèce de choix ? Choix entre plusieurs commandements possibles, entre plusieurs consignes différentes ? Non pas ! Mais choix entre ces déclics que nous venons de voir apparaître tout à l'heure : le commandement ne provoque pas le mouvement, avons nous dit, il vient donc simplement s'ajouter au mouvement comme un complément, comme une espèce de prolongement : et comme tel, n'étant pas cause il est une partie dans l'effet : et alors, effet quand une seule voie s'ouvre, il reste effet de la voie choisie quand plusieurs possibilités se sont présentées. Certes, le rôle de l'image, de cette représentation qui accompagne le geste n'est pas purement passif, il y a au contraire, un choc en retour : tel déclic s'accompagne toujours de la vue du mouvement qu'il nous faut exécuter et de l'image musculaire correspondante : et ces deux phénomènes qui se projettent dans l'introspection, s'associent indubitablement à lui en l'enrichissant de la connaissance toute spéciale que nous avons d'eux ; dès lors, le jeu des représentations servira à marquer le jeu des déclics et nous aurons un choix plus perfectionné, un choix plus clair et plus sûr. Toute fois, il reste vrai que ce stade, qui est celui du choix qui se

détermine d'après des représentations, est dérivé et qu'il suppose nécessairement l'autre comme son stade primitif.

L'expérience nous montre, du reste, que les mouvements exécutés avec le plus de volonté ne possèdent pas, comme on le croit communément, un plus riche contenu introspectif que d'autres ; l'homme a tout le mal du monde à se décider à tuer et pareille résolution est précédée d'un conflit où tous les éléments répondant aux noms de préjugé d'éducation, de crainte de la prison sont confondus : or, il résulte d'enquêtes faites sur des criminels occasionnels ou autres, qu'une véritable cécité introspective se manifeste chez eux au moment du crime : par contre, une niaiserie quelconque, un de ces gestes, qui sortent de notre indifférence pour couvrir la lassitude d'un jour sans soleil et sans mérite, s'accompagne parfois d'un luxe inoui de paroles intérieures, de fleurs de style, et de considérations de toute sorte. Faute de saisir la véritable teneur des faits qui conduisent un homme à un geste, faute de savoir ce qui au delà de ses représentations l'a déterminé, faute de connaître la vraie richesse d'un état qui ne se dit pas par des images, on commet les erreurs les plus grandes dans l'appréciation d'autrui : on interroge quelqu'un, on le confesse de force, on veut savoir par exemple pourquoi il

a choisi telle carrière et on est tout étonné de voir la pauvreté des mots par lesquels il s'exprime, le peu de valeur des raisons qu'il donne ; soyez-en assuré, il est tout aussi étonné que vous de constater, qu'il ne peut presque rien dire pour légitimer le choix, qu'il a fait de sa carrière ; mais lui, qui est là devant vous, il a une faculté que vous n'avez pas quand vous voulez la connaître : appuyant ses coudes sur la table, fermant ses yeux, il se tait ; et il écoute alors lui parler tout son être, tout son être profond, tout cet être qui ne se montre pas à l'introspection, et il revit alors entièrement la minute d'enthousiasme où il s'est donné en entier, à une carrière entre toutes

La représentation du mouvement est, somme toute, un fait second par rapport aux causes du mouvement tout comme l'image nous a paru être en conclusion du chapitre précédent, un phénomène second par rapport à la pensée en général. Cependant, ce n'est pas sous la forme d'un parallélisme établi sur deux ordres de faits que doivent être considérés ces deux chapitres mais comme deux points de vue différents de la même question. Car nous ne venons pas d'abandonner l'étude de la pensée en général, de cette pensée qui a formé l'objet du premier chapitre ; c'est elle au contraire, que nous visons en réalité. En effet, le mouvement du

corps — un phénomène faisant l'objet d'une étude physiologique — suppose certaines conditions qui seules nous intéressent, à savoir des conditions de pensée : le geste volontaire demande initiative, quelque fois délibération, hésitation, lutte, etc., et il leur est subordonné. C'est donc encore la pensée que nous retrouvons là comme véritable terrain d'étude ; or, le résultat que nous avons atteint après les quelques pages qui précèdent est bien conforme à l'hypothèse qui s'est dégagée en conclusion du premier chapitre ; l'image, ou si l'on veut la représentation est un fait second et dérive par rapport à la pensée.

Cependant qu'il nous soit permis de confronter les données des deux chapitres et d'observer plus à fond et plus par le détail le double résultat, qui se dégage de ce qui précède. Toute pensée a une tendance vers l'action et tout fait psychique en général se montre comme un moment intermédiaire entre une excitation que supporte notre organisme et une réponse que cet organisme pourrait faire ; mais, d'autre part tout phénomène psychique, tout fait de pensée a tendance vers l'image : il ressort donc que l'image et la réaction sont des faits parallèles et en quelque sorte contemporains ; une perception peut du reste se produire et une action qui y répond aussi, avant que l'image n'apparaisse et

même sans que l'image apparût. Binet et Féré, faisant des expériences sur des sujets hystériques qui avaient leurs membres anesthésiés, ont pu réaliser les conditions suivantes : on met le sujet debout au milieu de la pièce, on lui bande les yeux, et on étend son bras anesthésique, horizontalement ; dans cette situation on peut placer sur la main du sujet des poids variant de 1 à 3 Kg : le sujet n'a pas *conscience* qu'il soutient un poids et pourtant il adapte chaque fois sa réaction et diminue ou augmente l'effort qu'il doit faire, pour que son bras ne soit pas entraîné sous le poids de cette charge variable. Ici donc il n'y a nulle image ; mais le circuit excitation-réaction ne présente aucune cassure qui en détruise l'ordonnance ; pourtant ce qui manque ici n'est pas un superflu, — ce serait faire trop bon marché des choses qui nous embarrassent, — l'accomplissement de notre réaction sans que l'image s'en soit encore mêlée, montre seulement que celle-ci est postérieure à cette réaction qui s'est produite. Et l'observation confirme ainsi l'hypothèse que nous présentons plus haut.

Dire que la *vision* d'une chose n'est pas *l'image* d'une chose est certes un paradoxe, et cependant c'est à cette affirmation que nous conduit indubitablement et beaucoup plus que les raisonnements précédents, une simple observation comme celle que nous avons rapportée

p. 35) On constate que le personnage en cause voit des fleurs, avoue cette perception et n'a pas pourtant l'image visuelle de ces fleurs. Et pour ce qui concerne l'ouïe n'avons-nous pas quelque chose d'analogue dans le cas de tel personnage qui chuchotte tout à coup un son connu et qui s'aperçoit quelques instants après, qu'un orgue de barbarie joue justement au coin d'une rue éloignée l'air en question ?

Devons-nous voir dans ce dernier cas une simple coïncidence ou, au contraire, la preuve que la personne dont il s'agit a entendu la romance sans que l'image auditive se fût produite et sans que l'interception lui eût été faite ? que ce soit ? L'image est un fait réel dans la perception et les conditions qui la produisent peuvent manquer, sans que cette perception qui est contact d'un esprit et d'un objet extérieur disparaisse nécessairement. En fait l'image est par elle-même toujours en relation avec la perception et il est très difficile de l'en isoler en dehors de quelques cas spéciaux : les observations précédentes constituent des cas de ce genre. ¹⁾

1) On pourrait encore citer comme cas d'association à une sensation inconsciente l'observation suivante : Fr Thomas raconte de lui-même qu'étudiant à Berlin en 1861, il passait un jour sur l'Eberlbrücke pour aller à l'Université quand tout à coup il eut le souvenir du Hüttentahl près de Koenigstein (Suisse allemande) ce souvenir lui apprit soudain avec la plus grande vivacité qu'il y avait séjourné pendant

Après de ce qui précède, nous croyons pouvoir achever maintenant d'élucider la question de l'inconscient, selon la promesse que nous avons faite plus haut, et nous allons tâcher de descendre et de monter le long de l'échelle des états psychiques dans l'intention de voir comment on peut passer des uns aux autres. Ce que nous avons vu jusqu'ici, est le fait de conscience plutôt supérieur et nous avons réussi à le dépouiller de ce qu'il donnait communément à l'introspection ; or, un fait inconscient est précisément un fait psychique qui ne se découvre pas à l'introspection et un raisonnement inconscient par exemple, est un raisonnement sans langage intérieur ; on trouvait là une distinction radicale, mais pour nous il y a une grande analogie de nature entre les deux ordres de faits en cela que, comme nous l'avons montré dans le premier chapitre, le fait conscient est susceptible de se transformer en inconscient et inversement. Eh bien, du haut en bas du domaine conscient,

un temps assez long quelques années auparavant Il ne se rendit pas compte de la raison du fait continua son chemin vers l'Université et n'y pensa plus Le lendemain au même endroit sans qu'il ait pensé à nouveau, il éprouva le même phénomène. Cette fois il s'arrêta et examina l'endroit. Il voit un batelier qui avait avec lui un charbon de bois fort employé dans le Huttenthal. C'était la sensation d'odorat restée inconsciente qui avait éveillé souvenir de la Suisse saxonne (Dwels hauvers, *L'Inconscient*, p. 191)

en commençant par les faits plus simples et en aboutissant aux faits les plus compliqués, nous croyons que cette analogie est applicable et que seule elle peut expliquer l'unité de notre vie psychique et l'influence réciproque que les différentes couches exercent visiblement les unes sur les autres.

Prenons, tout d'abord, le reflexe. On le considère communément comme le phénomène psychique le plus simple et on l'isole entièrement des autres phénomènes psychiques ; mais cette différence qui nous semble avoir le caractère propre d'une opposition devient claire seulement lorsque'on l'exprime en fonction de son concomitant physiologique ; d'après ce rapport, est reflexe tout acte qui ne suppose pas l'intervention des centres supérieurs ; ²⁾ nous ne nous occupons pas dans ce travail, de la question des localisations et de celles des sièges psychiques et nous accordons simplement en passant qu'il est très possible, en effet, que les centres supérieurs soient seuls à produire la pleine conscience imagée, mais nous aurions bien voulu voir s'établir dans la psychologie classique une différence claire qui soit d'ordre strictement psychologique ; nous croyons, en tout cas, que le critérium de l'indépendance du reflexe, par rapport à la conscience pleine, seul mis en avant

2) Théorie de l'art reflexe.

jusqu'ici n'est pas valable. Si quelqu'un me met brusquement son poing sous le nez, je cligne des yeux malgré moi et avant même d'en avoir conscience ; je présente ainsi ce que l'on appelle le reflexe du clignement palpébral. Mais si j'approche aussi brusquement que possible mon propre poing de mes yeux et me heurte même dans ce mouvement le front, le reflexe ne se produit généralement pas. Il a donc besoin pour apparaître d'un élément de surprise qui présuppose une appréciation singulièrement complexe pour un arc reflexe fonctionnant isolément et pour son propre compte ; appréciation basée sur la distinction de ce qui peut être dangereux (heurte de nos yeux par un objet étranger) et de ce qui ne peut être dangereux (heurte par mon propre poing), appréciation qui repose d'autre part sur la connaissance des objets qui entrent tout à coup dans mon champ visuel ¹⁾, et très manifestement — c'est là l'origine de la suppression de la surprise dans le second cas — sur la connaissance des mouvements volontaires de mon

1) Rappelons d'ailleurs que la perception d'un bruit „inattendu“ peut dans certains cas produire le reflexe palpébral. Un bruit attendu tel par exemple que celui que je ferais en fermant la porte ne le provoque pas. Inversement, le reflexe de rétraction des oreilles particulier à certaines espèces animales se produit aisément lors d'un brusque mouvement perçu visuellement par ces animaux.

corps. Malgré tous les efforts que je fais, je ne puis en quelques mots, tromper «l'organe» du reflexe palpébral : il «sait» à tous les coups, que je simule et que c'est moi-même qui introduis volontairement ma propre main devant mes yeux, dans le but de me faire peur et de me faire croire, que mes yeux doivent se défendre d'une attaque. Bien plus, je complique mon expérience, je menace mes yeux avec ma main ; mais auparavant je glisse une épingle entre mes doigts , ou mieux je prends dans ma main une petite latte armée en dedans d'un clou qui pointe dangereusement ; dans ce cas le clignement apparaît *une seule fois*, lors de la première simulation de menace et disparaît complètement au cours des autres essais ; nous croyons pouvoir expliquer le fait en disant que peu sûr du mouvement que j'exécute pour la première fois, j'ai conscience du danger qu'il peut receler pour mes yeux. Et si je m'observe pendant cette expérience avec plus d'attention il me semble même remarquer un fait des plus singuliers : lorsque ma main part à la rencontre de mon visage, elle est douée d'une vitesse initiale suffisante pour appliquer sur mon front un soufflet véritable ; mais en cours de route, pendant ce trajet de moins d'une seconde, le mouvement s'enraye graduellement et l'impétueuse menace s'arrête presque à mon insu et à

une très petite distance du front, comme ces charges simulacres au cours desquelles, les cavaliers arrêtent leurs lignes à quelques pas du Général-Inspecteur. Ce processus de véritable freinage est réellement une sorte de reflexe inhibitoire et il se produirait même à notre insu. Si bien qu'il m'apparaît finalement que la protection de mes yeux peut être obtenue par la mise en jeu d'appareils réflexes, qui se trouvent être subordonnés à mon choix et partant à la disposition de mon discernement. Le réflexe palpébral après toutes les considérations dérivant des expériences les plus simples et les plus en rapport avec lui, ne saurait donc plus être regardé comme une réaction automatique intéressant uniquement une portion bien localisée de notre système nerveux, consécutivement à une excitation simple.

Une argumentation basée sur un exemple unique, est destinée à suivre la fortune de ce cas unique et même elle peut se ressentir énormément de la carence éventuelle, qui pourrait venir frapper l'observation sur laquelle elle est étayée. Aussi bien malgré la crainte que nous avons à tout moment, d'allonger l'exposé qui forme ce livre, plus qu'il n'est nécessaire pour que son ordonnance intérieure et la simple proportion de ses parties lui soient conservées, allons-nous maintenant étudier un second exemple quasi dif-

férent que possible de celui qui précède après avoir rappelé en passant que les cas voisins de celui étudié jusqu'ici présentent des caractères semblables ; ce sont, par exemple, le reflexe du chatouillement que le sujet ne peut obtenir en se touchant lui même la peau, et le reflexe de fléchissement de la jambe que le sujet ne peut pas non plus produire en se touchant lui-même la plante des pieds ²⁾).

Lorsqu'un objet vient à toucher le voile du palais, il se produit le reflexe de déglutition ou le reflexe de nausée selon les cas. Mr Dumas donne une ingénieuse explication de ce fait, explication, qui a pour but d'éviter de faire «appel» à un pouvoir de «discernement» de la moelle, hypothèse qui serait absolument absurde. La déglutition ou la nausée, se produisent d'après l'auteur selon que l'objet introduit est un bol alimentaire ou au contraire un objet que notre organisme ne pourrait assimiler, et on peut poser que la qualité de l'excitant joue le premier rôle dans la production des reflexes, par le fait que la muqueuse du voile du palais contient des terminaisons nerveuses variées, capables de déclencher des groupements moteurs différents ;

1) Dumas Traité de Psychologie (Alcan 1923) Tome I - P. 248

2) Signalons que ce dernier reflexe est classé sans contestation aucune parmi les reflexes médullaires, c'est à dire parmi ceux qui sont le plus indépendants par rapport aux centres supérieurs conditionnels.

cette explication est la bonne et nous l'acceptons pleinement. Toutefois loin de vouloir engager son auteur, nous dirons qu'un exemple caractéristique nous fera interpréter cette théorie dans une voie où M. Dumas ne voudrait probablement pas nous suivre. J'ai pour la chair de l'anguille une répulsion violente, que nul raisonnement ne peut modérer ; d'ailleurs, si je puis facilement immerger ma main dans un bassin afin de capturer tout autre poisson, je suis néanmoins incapable de prendre dans ma main cet animal que malgré mes connaissances des classifications zoologiques, mon coeur tout entier prend pour un serpent par suite d'une illusion qui s'est implantée en moi, durant mon enfance. Or plusieurs fois dans ma vie il m'est arrivé de déguster avec une vive satisfaction des plats préparés à l'anguille, lorsque je m'imaginais tout bonnement que j'avais devant moi dans mon assiette une préparation faite avec un tout autre poisson. Et dans ces cas la déglutition s'opérait dans les conditions les plus accomplies.

Mais l'âne montrait le bout de l'oreille, un regard jété sur la carte accidentellement. un « Ah. Madame, que ces anguilles sont savoureusement préparées » d'un voisin, et c'était le désenchantement ; le moins qui peut m'arriver en pareil cas, c'est que le fond de ma cavité

buccale se retrécisse au point de ne plus admettre une seule bouchée du met frappé d'interdiction. et c'est en même temps l'indigestion assurée, l'écoeurement, la nausée ¹⁾

Une image basée sur une erreur d'enfant qui n'est plus qu'un caprice, a suffi à renverser la vapeur dans tout mon organisme, à mettre en jeu les systèmes des reflexes antagonistes et à suspendre dans leur exercice ceux qui fonctionnaient. Que devons nous dire, de tout cela ? certainement et par dessus tout, que la mise en jeu d'un reflexe est conditionnée par des appréciations et des jugements inconscients ou introspectifs, que seul le sujet soumis à l'expérience est à même de faire. Ma propre main qui «simule» une attaque, et qui s'arrête au moment voulu me prouve en outre qu'un reflexe peut être subordonné à l'apparition d'un autre reflexe. ²⁾ Et nous le demandons alors ; que devient cette théorie du reflexe autonome, simple

1) Voir réflexes de Pawlow *Traité de psychologie* de M. Dumas Page 545.

2) Aux personnes qui voudraient compléter les expériences précédentes nous recommandons l'expérience suivante : on touche rapidement ses yeux avec son poing fermé, mais au lieu de simuler simplement l'attaque on applique réellement son poing tantôt sur un oeil tantôt sur l'autre ; en pareil cas on constate habituellement que l'oeil menacé se ferme seul et „automatiquement“ en temps utile et que l'autre reste ouvert ou se ferme beaucoup plus incomplètement (chez les personnes qui n'ont pas la faculté de cligner d'un seul oeil à la fois).

défense ici, de l'oeil sur le point d'être lésé ? Et comment peut-on encore soutenir, en d'autres mots, que le reflexe, puisque non provoqué par des raisonnements conscients, échappe pour toujours au contrôle des « couches supérieures » ? Un tel exemple montre, au contraire, un interdépendance absolue et une entière influence de la couche la plus haute de la vie psychique sur la plus humble qui est ce le du reflexe. ²⁾

Passons maintenant à l'instinct. Autant le reflexe est simple, autant les éléments moteurs qu'il déclanche sont peu nombreux, autant l'instinct est riche dans ses manifestations. Et pourtant ce caractère de complication de l'instinct ne l'a pas fait rapprocher trop de la conscience claire, certains sont même allés jusqu'à l'y opposer en le rapprochant du reflexe. Certes, et nous l'avons reconnu de prime abord, l'instinct, qui suppose une action de l'être vivant hors de tout défilé de représentations, est autre chose

2) L'expression : couche la plus haute a dans notre esprit un sens tout métaphorique et ne désigne pas obligatoirement l'ensemble des faits psychiques qui ont pour siège les centres cervicaux. On remarque dans le présent travail que nous évitons de nous prononcer sur le rôle du cerveau. L'expérience de la fameuse grenouille decérébrée de Pfüger, qui rentre à notre avis, dans le cycle des observations précédentes, par la mise en action de plusieurs pattes lorsque la réaction reflexe d'une première et inefficace donnerait manifestement tort à une explication par la subordination en l'espèce des centres nerveux inférieurs aux centres nerveux supérieurs.

que l'action pleinement consentie, pleinement calculée, mais de là à supposer une bifurcation du « Tri-b » ou de « l'élan vital », il y a un grand pas.

Le caractère principal de l'instinct, celui que l'on reconnaît tout d'abord — et qui sert de point de base, plus ou moins clairement, lorsque l'on dit par exemple que tel geste est instinctif — consiste dans le fait, que l'instinct ne suppose pas de raisonnement, de conscience, lisons qu'il ne s'accompagne pas de langage intérieur ». C'est pourquoi nous avons défini l'instinct comme une *action vers un but dont on n'a pas conscience*. L'intervention de la conscience est déterminée en partie par des motifs inconscients et laisse également derrière elle des effets inconscients ». ³⁾ Tout le premier chapitre du présent travail est composé de façon à montrer jusqu'à quel point on est obligatoirement et nécessairement tenu de reconnaître que le conscient le plus clair, le plus caractéristique contenait de l'inconscient ; il nous a paru à ce propos, que la représentation consciente flottait dans un moment de notre vie psychique, comme un glaçon sur un océan libre ; nous ne pouvons que nous en tenir à ce résultat qu'implique le chapitre précédent : dès lors cette distinction de l'intelligence et de l'instinct exprimée dans la citation de plus haut, est abolie ou de-

3) Höffding *Psychologie fondée sur l'Expérience*, page 96.

vient, en tout cas, une question de plus et de moins.

Ce sont les auteurs qui accordent le plus d'attention au contenu introspectif d'un état, quia appuient surtout sur la différence entre l'instinct et les formes supérieures de la conscience; il ne nous est pas permis après tout ce que nous venons de dire de la conserver en lui accordant même valeur; aussi quand le raisonnement discursif ou le monologue intérieur disparaissent, il ne nous semble pas que nous soyons dans un domaine nouveau au point qu'il faille changer toute la nomenclature; un jugement est un jugement à tous les niveaux psychiques toutes les fois qu'il y a discrimination, comparaison, association, et généralisation; les oiseaux aquatiques, comme le montre Romanès⁴⁾, les poules d'eau, les hirondelles de mer et les fous se précipitent dans la mer en se laissant tomber comme des pierres: tous ces oiseaux ne se laissent pas tomber ainsi sur la terre ou sur la glace, et ils se posent au contraire, tout doucement autant sur l'eau glacée que sur la terre ferme: nous ne pouvons supposer que ces oiseaux se parlent à eux mêmes et que leur état psychique revête en conséquence la forme que Höffding assigne obligatoirement⁵⁾ au jugement et au raisonnement; pourtant il nous est impos-

4) *Mental Evolution in Man.*

5) *La Pensée humaine*, surtout Chapitre II.

sible de ne pas reconnaître que la nature propre du fait reste la même chez les hirondelles de mer que chez les êtres supérieurs. En effet, nous le disions un peu plus haut, il est loisible faute de pouvoir dérouler un état psychique dans l'espace, de le dérouler dans le temps en différentes phases et de voir en ce cas comment le facteur *image* se sépare du noyau et se range à un moment ultérieur et bien distinct : le circuit excitation-choix-réaction n'enfermera pas le facteur représentation, qui viendra se placer, nous l'avons vu, comme une seconde conscience, comme une seconde prise de contact avec la réalité, la première étant le fait qui constitue discernement entre réactions (dans le cas de l'action volontaire) ou simplement déclenchement d'une réaction (dans les états primitifs). Cela étant, nous disons de deux choses l'une : ou bien un état psychique qui a comme contenu une certaine appréciation devient jugement au moment où l'image s'y joint et alors il ne devient jugement qu'à une certaine époque de son histoire ; ou bien c'est dès le commencement et avant l'apparition de l'image qu'un état est jugement à l'exclusion de certains autres qui, ne formeront jamais d'images ; et dans ce deuxième cas le jugement a des qualités propres autres que l'image pour se distinguer d'un simple récept : si la première éventualité correspond à la vérité nous arri-

vons à dire que le jugement ne se distingue d'un «recept» que grâce à un ricochet, grâce à un phénomène annexe ; si au contraire la seconde éventualité est vraie, il résulte que le jugement se distingue par des qualités autres que les images. Mais, la première éventualité est absurde ; du moment qu'un fait psychique quel qu'il soit, est destiné à prendre une certaine tournure, il doit se différencier dès le début et cela nécessairement : en effet, l'image n'apparaît pas dans la conscience sans qu'un facteur antérieur la provoque et ce facteur doit cheminer lui-même le long de tout l'état en question, pour que sa production soit motivée. Cette éventualité écartée, reste la seconde ; le jugement se distingue de tout phénomène similaire mais inférieur, par des qualités intrinsèques : on pourrait supposer, que l'homme s'arrête de penser à l'instant précis où la représentation serait sur le point de naître et on serait tout de même forcé d'admettre, que la pensée en question est un jugement, bien qu'elle manque de tout contenu introspectif. Or, ceci est justement contradictoire à la thèse de Hoffding, pour lequel toute la différence du jugement vient de ce qu'il est conscient ; c'est donc seulement si on pouvait admettre la première hypothèse, que l'on pourrait conserver le point de vue de la psychologie classique. Or, le fait d'avoir isolé

l'image de l'état psychique, qui la contient, comme nous l'avons fait précédemment et de l'avoir reconnue comme une seconde conscience, nous empêche de souscrire à l'opinion en question.

L'image ne peut donc être un spécifique qui serve à distinguer l'intelligence, l'instinct et le réflexe : elle marque tout au plus le contour, de ce que nous appelons le conscient, par opposition à l'inconscient. Nous aurons l'occasion de montrer, un peu plus loin, ce que nous croyons finalement et définitivement à propos de cette seconde opposition ; pour le moment, contentons-nous de rester sur les positions que nous venons d'atteindre. L'image est bien la conscience proprement dite ; mais elle est une seconde conscience, un ricochet et un fait dérivé par rapport à la pensée.

L'immixtion dans la présente étude des faits moteurs, semble obligatoirement nous pousser au point où nous en sommes, vers une généralisation du rapport que Lange et James ont imaginée entre la réaction motrice et l'image émotion. Cette analogie n'est cependant, hâtons-nous de le dire, qu'une apparence.

Je m'explique : c'est pour ces écrivains la conscience de certaines modifications organiques, qui produit l'émotion ; c'est pour nous, jusqu'à un certain point, la conscience de certaines modifications organiques aussi, qui pro-

duit le contenu introspectif de notre esprit. Et nous pouvons dire en conséquence et par imitation de la formule classique de cette école : ce n'est pas parce que nous avons des images que nous agissons, c'est au contraire, parce que nous agissons, que nous avons des images ; et pour donner un exemple, ce n'est pas parce que nous avons froid, que nous tremblons, mais parceque nous tremblons, que nous avons froid. Jusqu'ici tout est d'accord. Mais bientôt notre hypothèse se dresse, au contraire, en opposition tout à fait visible vis-à-vis de la doctrine James-Lange et nous voyons même, après une plus ample observation, qu'elle se découvre même comme absolument irréductible. Et voici comment :

On se rappelle en quoi consiste cette théorie, aujourd'hui fameuse, autour de la quelle on a si ardemment discuté il y a quelque quarante ans. Lange, qui était un de ses auteurs et en outre son défenseur le plus intransigeant, la soutenait, d'une façon qui peut être résumée par un exemple, de la manière suivante : Voici une mère qui pleure son fils mort : les philosophes et l'opinion courante, admettent trois moments dans la production du phénomène :

- 1) Une perception ou une idée.
- 2) Une émotion.
- 3) L'expression de cette émotion.

Cette succession, d'après Lange est fausse, il faut renverser les deux derniers termes et raisonner de la manière suivante :

1^o) Cette femme vient d'apprendre la mort de son enfant— 2^o) Elle est abattue—3^o) Elle est triste. Et la tristesse n'est que la conscience plus ou moins obscure des phénomènes vasculaires, qui s'accomplissent dans son corps et qui constituent l'abattement. En ces quelques mots et dans cette proposition finale, est comprise toute la célèbre théorie de l'émotion dans sa sévère rigueur, dans son impitoyable simplicité.

Mais, nous voyons tout de suite pourquoi cette affirmation d'après laquelle une perception, une idée, une représentation etc.. peuvent avoir un retentissement direct sur les centres vaso-moteurs, prête le flanc à une grave objection. Là est le défaut de la cuirasse et de nombreux commentateurs l'ont parfaitement remarqué. Le Dr Georges Dumas notamment ¹⁾, oppose une critique très modérée mais très judicieuse à la manière de voir de Lange, car-dit-il—il «reste à expliquer pourquoi telle perception provoque telle réaction vasomotrice plutôt que telle autre, et par quel mécanisme s'opère le passage immédiat de l'état représentatif à l'état organique». James, qui, on le sait, a donné une seconde

¹⁾ *La Théorie de l'Emotion par William James précédé d'une introduction par Dr Georges Dumas p. 11 et suiv.*

version de la fameuse théorie de l'émotion, a entrevu la grave difficulté que l'on vient de rappeler et a essayé d'adoucir la proposition de Lange en cela qu'il s'est préoccupé de trouver un passage du fait psychique représentatif, au fait corporel ; nous croyons cependant que son indulgence n'a fait que le desservir, au lieu de rendre la proposition acceptable. En effet, Lange soutient un point de vue extrême, il s'y maintient carrément et sa doctrine reste inattaquable ; mais cela parce qu'il est épiphénoméniste. Pour lui, un fait représentatif est un phénomène physiologique, en l'espèce un phénomène cérébral et le fait d'émotion est un phénomène physiologique aussi, à savoir un phénomène vasomoteur ; la loi de relation de ces deux phénomènes nous est inconnue dans l'état actuel de la science, mais elle peut être possible, du moment que le passage que nous avons lieu de constater, se fait sur un terrain continu et homogène qui est celui de la physiologie.

Or, James n'est pas épiphénoméniste : il se défend de construire une théorie *matérialiste* de l'émotion. Aussi se trouve-t-il tout à fait désarmé pour expliquer le passage dont il s'agit. Lange, le dit avec une belle assurance, et il ne craint pas à proprement dire la critique : « Nous avons tous vu des hommes, que la joie rendait muets, au lieu de les faire parler ; nous avons

vu l'homme triste promener sans trêve ça et là ses lamentations, au lieu de se tenir courbé et muet, etc.. etc..; et cela est assez naturel, car une seule et même cause peut affecter différemment les vaisseaux sanguins des personnes diverses (puisque ces vaisseaux ne réagissent pas toujours de la même manière) et qu'en outre l'impulsion, en traversant le cerveau pour arriver au centre vaso-moteur, est influencée différemment, par diverses impressions antérieures, sous forme de souvenirs ou d'associations d'idées». ¹⁾

James dit aussi dans le même ordre d'idées : « Des plaisanteries qui font rire celui-ci aux éclats, dégoûtent cet autre et semblent blasphématoires à un troisième ; et des circonstances où je me sens timide et craintif, sont justement celles où vous vous sentez plein de puissance et d'aise. Comparez les deux textes cités et vous voyez tout de suite la faiblesse où, tout à l'heure, vous voyiez un ton ferme et convaincu. Peut-être le premier ne se rend-il pas compte de la vraie difficulté et se borne-t-il à étudier les choses du dehors ; peut-être, n'écoulant pas parler l'âme aux mille nuances, n'observe-t-il pas la vraie gamme des émotions et l'infinie complexité des faits. Mais cela constitue là justement—comme

1) *Les Emotions*, p. 134.

nous l'avons dit — une supériorité relative et nous ne pouvons pas ne pas la constater : le médecin parle en médecin et il a droit d'affirmer que la tristesse peut agir différemment sur le système vasculaire ; le psychologue, au contraire, veut lire dans les âmes et la subtilité de la question l'accable. Un même fait matériel—remarque —t—il—peut rendre celui-ci triste, celui-là gai ; nous avons tous la même perception de ce fait, mais il nous dispose différemment. Or, c'est là que la théorie pêche par la base et nous pouvons dire facilement pourquoi : mais laissons tout d'abord parler le Dr Worcester, qui a présenté à William James à la suite de l'apparition des *Principes*, l'objection que nous étions justement en train de formuler. « Ni l'acte de courir, dit le Dr Worcester ¹⁾, ni aucun autre des symptômes de la crainte énumérés par William James, ne résulte nécessairement du fait de voir un ours. Un ours enchaîné ou en cage peut n'exciter que des sentiments de curiosité, et un chasseur bien armé pourrait n'avoir que du plaisir à la rencontre d'un ours en liberté dans les bois. Ce n'est donc pas la vue de l'ours qui détermine les mouvements de la peur. Nous ne fuyons pas l'ours tant que nous ne le supposons pas capable de nous faire du mal. Pourquoi l'appréhension d'être mangés, par

1) Dr Worcester, *Monist*, vol III, p. 285.

exemple, mettrait-elle les muscles de nos jambes en mouvement ? Le « sens commun » dirait probablement, que c'est parce que nous ne voulons pas être mangés, mais suivant le Pr James, la raison pour laquelle nous ne voulons pas être mangés, est que nous prenons la fuite».

C'est absolument cette objection que nous voulons mettre en avant. Les représentations n'ont pas la force en elles-mêmes de provoquer directement les mouvements de nos viscères et de nos membres ; ou si elles les provoquent on ne voit pas comment elles pourraient recevoir en retour cette couleur, cette chaleur qui est le propre de l'émotion. Si on dit, en effet, que les émotions sont le retentissement dans la conscience de certaines modifications corporelles, on dit par là même, qu'elles sont les sensations intérieures, des faits représentatifs, qui viennent simplement s'ajouter aux faits représentatifs, qui les ont directement provoqués et on enlève, de la sorte, au fait émotif toute qualité propre, toute cette chaleur qui nous vient avec lui. Aussi la faiblesse sur ce point de la théorie de James nous paraît définitive et nul raisonnement, nulle constatation ne parviennent à l'atténuer ; le fond de la théorie seul reste vrai, fruit d'une admirable et pénétrante analyse de soi-même : l'émotion est bien la constatation par nous d'un certain changement corporel et nous sentons bel

et bien, que nous avons peur par cela que nous tremblons ; mais si nous voyons clairement que le tremblement est la cause de la peur, nous voudrions bien voir clairement aussi que quelque chose est la cause du tremblement.

C'est en proposant une distinction que nous croyons pouvoir sortir de la grave difficulté qui nous arrête et nous servir, en même temps pour ce qui va suivre, de ce que la théorie de James nous présente de véritablement supérieur, de véritablement génial, pourrait-on dire. Ce que mon introspection me révèle, disons-nous, au moment où je suis ému, n'est que la répercussion sur moi de différents mouvements corporels et rien de plus ; quand j'ai peur, mes genoux tremblent, mes dents claquent, mes mains palissent et un étrange frisson me parcourt des pieds à la tête ; mais, nous venons de le dire plus haut, ces modifications corporelles ont pour cause indirecte une perception ou une représentation, la vue d'un ours par exemple — et l'idée que la présence de cet ours est un danger pour nous — et pour cause directe une « annexe » de cet état représentatif, quelque chose que je ne connais pas : cette « annexe », cet appendice inconnu de moi je l'appelle émotion et — pour lui faire une place à part — émotion pure ; au contraire, la conscience, qui se révèle à notre introspection, de toutes les modifications corporelles, je l'appelle

émotion, mais cette fois-ci émotion-imagée. En sorte que nous en venons à séparer deux moments dans l'émotion et de plus, un cycle chronologique, dont les étapes sont les suivantes :

1^o — Sensation (ou perception).

2^o — Emotion pure.

3^o — Mouvements organiques ou simplement — comme nous le verrons — parcours psychique des mouvements.

4^o — Emotion image. ¹⁾

Dans cette succession, le terme émotion pure offre, par définition, une inconnue et nous ne savons pas jusqu'à quel point, il diffère de la simple représentation ou, s'il ne se confond pas avec des termes associés plus ou moins obscurs ou inconscients, plus ou moins intellectuels : nous ne saurons pas cependant ne pas présenter quelques précisions : en effet, nous l'avons vu, ce qui précède les modifications organiques dans l'état psychique se compose de deux parties, dont l'une seulement, par nous appelée émotion pure, peut être dite parallèle et directement déterminante des faits corporels, alors que l'autre simple représentation, n'a pour rôle au point de vue qui nous occupe, que d'amener et de provoquer la première par association de contiguïté ; dès lors, l'émotion pure est dans un certain

¹⁴⁸
1) Cf. p. / La succession d'après Lange.

rapport de parenté, avec la représentation et elle est aussi, dans un certain rapport de parenté avec le phénomène corporel qu'elle provoque : mais, envers la représentation, le rapport est de contiguïté, alors qu'envers le phénomène physiologique, le rapport est de correspondance ou de parallélisme.

Ne conservons que la seconde relation et concentrons toute notre attention sur elle. Nous disons donc : l'émotion pure et les modifications organiques révélateurs de cette émotion, sont dans un rapport de parallélisme. Et nous ajoutons maintenant : l'émotion pure donne son véritable sens aux modifications corporelles, elle se combine à celles-ci et s'infléchit de façon à former un ensemble qui est l'émotion-image. Sans cette émotion pure, autrement dit, il n'y a pas d'émotion-image. La conscience d'un trouble organique n'est nullement émotionnelle : le rire excité par des chatouillements ne rend pas forcément gai, puis encore on peut trembler sans avoir peur (de froid par exemple), on peut pleurer sans être triste (de froid aussi par exemple) et on peut sentir sa respiration s'arrêter sans être inquiet ¹⁾. Telle personne ne

1) En somme, les modifications organiques nous renvoient la chaleur empruntée à l'émotion psychique à peu près, comme la lune reflète la lumière du soleil ; supprimez le soleil et la lune est obscure ; supprimez l'émotion cause et les signaux organiques sont incolores,

peut jamais verser de larmes dans la douleur et pourtant elle sent ses yeux devenus humides à la moindre émotion de tendresse, de pitié ou d'admiration. C'est donc que les troubles organiques ne sont des signes spécifiques d'une émotion quelconque, qu'à condition qu'ils soient fondus et groupés autour d'un état psychique dont ils sont le révélateur à l'introspection. Sans eux, l'émotion est un élément obscur du fait psychique représentatif, quelque chose qui s'ajoute à la vue de l'ours et à l'idée que la présence de l'ours est un danger pour moi ; en revanche, sans l'émotion, la connaissance des faits organiques ne donne que des sensations internes.

Cette seconde affirmation est en partie contredite, nous le savons, par des faits d'observation ; des troubles organiques provoquent, en effet chez les aliénés des émotions violentes et non justifiées, des angoisses sans cause, des terreurs subites, des accès de rage, etc. Mais cela ne se produit-il pas parce que l'esprit désarmé, surpris et submergé, par des faits corporels excessivement violents, glisse impitoyablement et sans force de résistance, vers l'explication la plus courante, la plus générale dans l'espèce — qui est précisément l'émotion — faute de pouvoir saisir une cause véritable et de pouvoir donner aux faits corporels, dont ils sont le théâtre, une interprétation exacte ?

D'ailleurs, tant que ces malades n'ont pas perdu le contrôle sur eux-mêmes, tant qu'ils sont encore dans une phase où les phénomènes ne dépassent pas, par leur violence et par la rapidité de leur succession, les facultés et le pouvoir d'enregistrement de la conscience, ne voit-on pas qu'ils comprennent le sens véritable des événements qui se déroulent dans leur corps et qu'il prennent la sensation de poids qui pèse sur leur poitrine, non comme une angoisse, mais comme un signe d'une maladie interne ?

Retournons, du reste, la question, tandis que nous rentrons dans le monde normal. Beaucoup de frayeurs disparaissent brusquement dans la vie habituelle, par le fait que l'objet de la frayeur est identifié tout d'un coup comme quelque chose qui ne peut nuire ou par le fait que tout danger est passé. Dans des cas pareils, la réaction motrice spécifique et tous les phénomènes vasculaires caractéristiques de la peur, continuent à se produire et peuvent être observés, pendant un certain temps, puis ils commencent à décroître et disparaissent finalement sans que ce processus ^{de} remaniement provoque le moins du monde l'émotion. Le sujet examine, au contraire, très froidement les événements dont son corps est siège et n'est nullement leur dupe. Par ailleurs, si à ce moment il partage une émotion, c'est celle d'un soulagement envahissant pro-

portionné au danger couru : Dans certains cas il a, il est vrai, comme des «retours» intermittents de l'émotion de frayeur et cela est assez conforme à la thèse de James ; mais ce qui ne l'est pas du tout, par contre, dans ces cas très fréquents, c'est le fait que parallèlement à ces processus caractéristiques de la peur, se développent des faits moteurs spécifiques de la joie qui freinent en quelque sorte les premiers et finissent par les arrêter ; la théorie de James ne rend nullement compte de ces circonstances ; elle prépare notre attente à une dégradation pure et simple des phénomènes physiques de la peur qui ne sont plus entretenus par aucune excitation après la disparition de l'objet de notre frayeur, donc à un épuisement et nullement à une lutte, puisque aucune excitation nouvelle et différente ne vient engendrer ici des phénomènes moteurs concurrents (la disparition de l'objet de frayeur ne constituant évidemment pas, par elle-même, excitation nouvelle).

Ajoutons que des expériences activement poussées par le physiologiste Sherrington sont, elles aussi, de nature à infirmer la théorie de Lange et de James et à laisser debout cependant celle par laquelle nous voulons la remplacer ; le savant anglais, ayant coupé chez le jeunes chiens vivants toutes connexions nerveuses directes entre le cerveau et les viscères du thorax, a constaté

que l'émotivité des animaux n'en est nullement diminuée et encore moins supprimée ; comme par le passé, les opérés continuent à manifester la joie, la crainte et la colère par des réactions et une mimique qui ferait prendre les sujets pour des sujets normaux. Sherrington en conclut :

Nous sommes repoussés vers cette vraisemblance que l'expression viscérale de l'émotion est postérieure à l'action cérébrale, qui survient avec l'état psychique . 1) En vue de mettre ces expériences en relation avec notre thèse, nous pourrions nous demander si les chiens opérés dans les conditions décrites, présentent les phénomènes de l'émotion-image ; disons que les expériences ne répondent pas à la question ; au demeurant, rien ne nous empêche de supposer que l'excitation d'origine centrale des sections nerveuses adhérentes au cerveau, excitations consécutives à la production des émotions pures, produit l'image, par la formation de processus quelque peu analogues à l'illusion des amputés.

Puisque nous en sommes aux objections, en voici une autre qu'on pourrait opposer à notre proposition. On s'efforce en résumé de prouver, dans une partie de ce livre, que l'émotion décrite par James, n'en est que le dernier stade et que l'émotion suppose en réalité la succession sui-

1) Sherrington, *The integrative action of the nervous system* p. 265, cité par Dumias, *Traité de Psychologie*, t I, p. 678.

vante : a) représentation ; b) émotion pure ; c) mouvements ; d) émotion image. Or l'admission de l'existence de cette émotion pure, seul point nouveau de la présente théorie, n'est pas obligatoire ; on pourrait supposer, en effet, que les centres corticaux équivalents de la représentation déversent directement leur énergie dans les centres secondaires qui provoquent les mouvements constituant les émotions. On a vu que c'était là proprement, l'opinion de Lange, mais que seul un épiphénoméniste pouvait la soutenir jusqu'au bout. En effet, posons la question sur un terrain purement intérieur sans faire intervenir aucun élément physiologique ; il vient, comme plus haut : la présence de tel objet provoque chez nous un état d'âme complexe qui tend à amener une réaction motrice : cette réaction peut être émotive ; j'appelle émotion, la partie du complexus qui est *directement* auteur de la réaction. Tout cela nous paraît s'enchaîner nécessairement, quelle que soit l'opinion—sauf, bien entendu, l'épiphénoménisme—que l'on professe.

Cependant, que l'on ne s'abuse pas : l'émotion pure qui nous semble exister nécessairement—bien que l'analyse ne nous la découvre pas et qu'elle ne se projette pas dans notre champ introspectif—ne doit pas être considérée comme un moment distinct de la vie de l'esprit, moment qui constitue un temps vide (à l'analyse) compris

entre le moment de la perception et celui de la réaction émotionnelle ; une telle conception doit être rejetée immédiatement ; en effet, jamais un fait affectif ne sera un fait autonome et isolé ; bien au contraire, il constituera une qualité d'un fait psychique et sa relation à un fait de pensée, même si la pensée est sans image, sera d'une nature telle et tellement étroite, qu'on pourrait assimiler—selon une comparaison que nous avons déjà produite dans l'introduction—le rapport de pensée à affection, au rapport du côté convexe au côté concave d'une même courbe. Dès lors la succession que nous avons énoncée plus haut ¹⁾ ne doit pas être considérée rigoureusement et principalement comme une succession chronologique véritable, mais plutôt comme un enchaînement de causes.

Enfin, autre question, l'émotion pure n'est pas une simple virtualité et on ne doit pas confondre, ce qui est virtuel avec ce qui simplement ne donne rien à l'introspection. Nous avons déjà vu qu'une pensée sans image n'est pas simplement virtuelle, puisqu'elle est susceptible d'évoluer, de produire une action, d'appeler des associations, de constituer une délibération etc.. L'émotion pure est dans le même cas que la pensée pure : par définition, est acte tout ce

1) Représentation. — Emotion pure. — Réaction. — Emotion-image.

qui apporte une influence ; or, pensée pure et émotion pure, nous guident, nous font agir et elles sont réellement *nous*, si elles ne sont pas connues de nous introspectivement.

Maintenant, quelle est la nature du passage d'émotion pure à réaction corporelle ? Communément, on croit, et les auteurs qui ont fondé la théorie de l'émotion sont de ce nombre, que les mouvements corporels qui forment l'étoffe des émotions—images, constituent une réaction de défense de l'organisme, devenue pour ainsi dire réflexe. On le devine, cette opinion est une réminiscence directe du darwinisme et les pages où on la soutient, contiennent, du reste souvent à l'appui, des citations empruntées à Darwin lui-même ou alors à Spencer. Cette théorie ne rend malheureusement pas compte de tous les faits et on a souvent objecté que la paralysie par exemple, qui est une des conséquences de la peur, met l'être vivant dans un grand état d'infériorité, que l'abattement qui accompagne la tristesse est aussi très préjudiciable et empêche l'individu de se ressaisir, et . etc.. Aussi nous croyons que nous pourrions apporter sur ce point, une autre explication en nous fondant sur les données que nous avons rassemblées depuis le commencement de ce travail.

Notre souci constant, dans le présent ouvrage, a été de séparer la vie psychique pure de

rectement produite, de cette même vie psychique infléchie et enrichie par l'apport que lui assure la conscience de notre action sur les choses et la conscience de certaines modifications organiques. Cette distinction est celle, on se le rappelle, de la pensée pure et de la pensée imagée. Or, et cela a toujours été pour nous un fil conducteur, nous croyons fermement que la pensée avec image ou, si l'on veut, l'image est un perfectionnement de l'être, un progrès que beaucoup d'espèces animales et l'espèce humaine en particulier, ont recherché de plus en plus au cours de leur évolution. C'est là toute notre pensée dans ce livre et nous l'avons déjà développée plus que de moitié : sans anticiper donc beaucoup, nous pouvons en conséquence faire une application de tout l'ensemble à cette question de la réaction émotionnelle que nous sommes en train d'étudier. Sous ce dernier rapport, nous en étions arrivés à dire avec James que la seule donnée, à l'introspection, de l'émotion était constituée par la conscience des mouvements corporels accomplis au moment de l'émotion, et contre James nous avons affirmé qu'il nous paraissait que l'émotion devait nécessairement pouvoir être dégagée de ces faits, dont le seul rôle à ce point de vue, était de nous la rendre visible : de la la distinction de l'émotion pure (ce qui

ne veut pas dire on s'en souvient émotion virtuelle) et de l'émotion imagée. Or, que sont au fond les modifications organiques qui constituent la matière de l'image dans le cas de l'émotion ? Tout évènement néfaste a pour conséquence, comme son nom l'indique, une diminution de la vitalité, une altération dangereuse de nos fonctions organiques et sinon la mort c'est à-dire l'arrêt total de ces fonctions, tout au moins une diminution de l'activité de nos organes, un ralentissement du coeur, une mauvaise nutrition sanguine, etc.. ; par contre, tout évènement heureux a pour résultat plus ou moins éloigné, une élévation du niveau vital, un progrès organique. Or, n'est-il pas au plus haut point curieux de rappeler, que la douleur, signe d'un évènement néfaste et que le plaisir signe, au contraire, d'un évènement heureux se traduisent, l'une par un arrêt de nos fonctions, par une diminution de notre capacité de vie, l'autre par une exubérance et par une accélération de toute notre activité. Et cela quand ? Au moment où *l'accident* qui modifie en bien ou en mal l'état de notre corps, *n'est pas encore arrivé à produire sur nous ces conséquences funestes ou heureuses*. Un fou brandit un gourdin au dessus de notre tête et déjà un étrange vertige nous prend, une forte étreinte nous serre le crâne: notre sang se glace.

et pour un peu nous nous écroulerions comme une masse ; au contraire, la cuisinière nous promet-elle un mets favori pour ce soir, l'eau nous vient à la bouche, nos narines se dilatent, notre respiration s'allège et un léger bien-être nous envahit partout. Dans les deux cas la simple perspective de l'évènement, une simple promesse produisent en petit les effets que les événements produiraient, s'ils se réalisaient et s'ils portaient toute leur influence sur notre organisme. Ce que nous nommons donc émotion-image et ses causes objectives constituent donc finalement une *anticipation* et une ébauche non toujours de notre réponse à une excitation, mais souvent aussi, de l'effet de l'objet extérieur sur nous. Et cela, tout compte fait n'est pas entièrement étonnant : l'être vivant est constamment tourné vers l'avenir, le présent est ce qui est justement en train de se réaliser, ce qui justement lui échappe, ce qu'il n'a plus de temps de façonner : aussi, le présent n'intéresse-t-il plus et l'image du présent s'ajoutant à sa pensée ne serait-elle plus un perfectionnement : au contraire, cette anticipation, la préscience de ce qui va nous arriver a pour nous son véritable sens d'être : renforçant la pensée, elle constitue une indication précieuse pour nous. Nous disposons là d'une arme à deux tranchants, je le veux bien ; car, il est à

coup sûr mauvais qu'on se sente paralysé et qu'on manifeste de l'abattement au moment où l'on a le plus besoin d'agir mais, il n'en reste pas moins vrai que ces phénomènes déprimants, qui ont pour théâtre l'organisme sont des annonceurs d'une crise prochaine et imminente et ils provoquent par contrecoup, une réaction de notre corps. Sans cette évolution, nous ne sentirions pas la brûlure du feu et l'affreux frisson de la mort avant le moment où le jet de flamme nous touche véritablement et nous n'éprouverions l'horrible sensation de chute qui s'empare de nous au moment où nous approchons du bord du précipice que lorsque nous aurions glissé vraiment dans la vide ; et dans les deux cas, il serait trop tard pour réparer quoique ce soit. Cependant, nous le répétons, ce progrès de notre psychologie inférieure n'est que relatif : grâce à lui, nous ne pouvons pas franchir un précipice sur une planche d'un mètre de large sans avoir des vertiges qui nous enlèvent toute faculté de juger les distances, alors qu'au sol nous pouvons courir sur la bordure d'un trottoir sans faire de faux pas. Cette anticipation a bien des inconvénients ; mais pourquoi aussi les psychologues ont-ils pris l'habitude de croire que tout ce qui est acquis par l'évolution doit être parfait, sublime et ont-ils parlé du génie de l'instinct ?

Toutes nos acquisitions sont imparfaites, et tous les progrès que l'espèce humaine fait de nos jours — aujourd'hui, que notre race est si douée, si circonspecte, — sont toujours rachetés par des infériorités, par des défauts, qui entraînent parfois avec eux, les plus épouvantables malheurs ; quant aux instincts des autres espèces animales, on a de toute part signalé, combien leur exercice entraînait de conséquences indirectes contraires au but poursuivi : c'est que l'être vivant ne peut jamais calculer toutes les conséquences d'une initiative qu'il a prise à un moment de l'histoire de son espèce dans un but déterminé et qu'il a transmise à ses descendants. D'ailleurs, l'être vivant et l'espèce entière sont loin de marcher d'un pas délibéré vers l'avenir : le tâtonnement, la nouveauté et le retour en arrière sont de règle ; tel insecte, l'Onthophage par exemple développe, dans son premier âge, des cornes sur diverses parties de son corps et veut se donner l'air d'un guerrier : pendant cette période on signale « onze pièces à la panoplie, deux sur le front, une sur le thorax, huit sur l'abdomen » ¹⁾ ; mais soudain toutes ces armes dégénèrent, les cornes se dessèchent et la bête devient un simple bourgeois paisible, au justaucorps noir. Mais revenons maintenant une dernière fois à

1) Fabre. *Souvenirs Entomologiques*, 10^e série.

la question qui nous préoccupe, nous voulons parler de celle par laquelle il est dit, que l'éveil dans notre corps d'une douleur anticipée ou d'un plaisir anticipé constitue un progrès qui n'est que purement relatif étant donné que l'abattement, qui s'empare de nous au moment où nous pressentons un malheur, et au contraire, l'exubérance dont nous sommes le théâtre à l'approche de la réalisation d'un de nos vœux sont cause, le premier qu'il ne nous reste plus la force de lutter le moment venu, l'autre que nous laissons échapper l'occasion, faute d'un effort soutenu à la dernière minute ; certes, nous le voyons bien aussi: cet acquis, ce progrès réalisé par l'être vivant dès les plus lointaines origines (probablement) nous joue bien de vilains tours, par suite du manque de prévoyance de l'être simple et primitif qui a inventé ce mécanisme. Mais nous, êtres plus évolués, nous avons le pouvoir et le devoir de nous maîtriser et de donner un dernier coup de pouce à cette création de la vie, en arrêtant le signal et en réagissant aussi tôt que notre attention a été alertée.

Voilà tout ce que nous croyons pouvoir dire au sujet de la célèbre théorie de James sur l'émotion et de quelle façon nous pensons ordonner les subtiles observations de ce grand psychologue avant de nous en servir ici-même dans le but de jeter, si possible, une nouvelle

lueur sur la vie de l'esprit. Nous allons, dans cet ordre d'idées, nous efforcer de prouver que tous les états de conscience, aussi bien intellectuels qu'affectifs, peuvent être déterminés en vertu d'une loi commune qui est, grossièrement parlant une généralisation de la loi dite de James-Lange modifiée par les deux considérations suivantes : a) Tout état de consciences connaît nécessairement un stad pur (non imagé) durant lequel il provoque les réactions motrices qui le caractérisent ; — b) Le stade image d'un état, n'est pas la conscience des modifications organiques qui l'accompagnent, c'est à-dire une sensation interne, mais la conscience *très particulière* de l'ordre psychique, conduisant au déclenchement de ces faits moteurs.

Reste à savoir maintenant si une assimilation de ce genre peut être envisagée et si on peut, en d'autres termes, partir du phénomène émotionnel, des observations rappelées précédemment et de l'interprétation que nous avons cru pouvoir leur donner, pour en conclure quoique ce soit, au sujet de l'activité de l'esprit en général et de la nature du phénomène représentatif en particulier. Bien des difficultés semblent se dresser ici contre nous et le problème est des plus redoutables et de plus complexes. Disons pourtant que nous croyons pouvoir compter sur l'opinion commune, sur la conception bien connue de l'ho-

mogénéité primitive de la vie psychique (l'expression est de Höffding) et sur celle plus universelle encore d'après laquelle sentiment et raison sont les deux faces d'une même réalité. ¹⁾ Et voici en conséquence, un schéma des faits tels que nous les posons, malgré le peu de solidité d'un terrain encore peu exploré à notre époque ; il ne comprend, du reste, que quelques mots.

L'affection est un phénomène psychique extrêmement élémentaire et son caractère local à l'origine est indéniable. Dès lors la réaction affective sera un mouvement organique tout à fait local, elle intéressera simplement le tissu qui aura été lésé par une excitation et tout au plus le membre ou la partie du corps qui comprennent ce tissu lésé et se manifestera par le retrait brusque de la partie de l'organisme à laquelle commande le centre secondaire comme aussi

1) Remarquons, cependant, qu'au point où nous en sommes de l'étude de la pensée et des images, il nous serait loisible, à la rigueur et dans le cas, bien entendu, où l'analogie ne serait pas admise, de pousser les investigations parallèlement pour les émotions et les idées et de ne recourir à l'appui de l'une pour expliquer l'autre, qu'à titre de simple comparaison, dont les termes sont complètement extérieurs : ainsi fait-on en physique, lorsqu'on compare une chute de potentiel électrique à une chute d'eau, alors que ces deux phénomènes font partie de domaines tout à fait étrangers l'un à l'autre et qui ne se commandent pas, l'électricité et l'hydrostatique.

parfois par un phénomène de défense ou de réparation (secrétion etc.). Mais ceci concerne l'affection à *l'origine*, l'affection élémentaire et non pas l'affection évoluée, les émotions (même physiques) telles que l'homme les connaît : en effet, l'observation nous montre que toute souffrance même physique, même locale ou bien localisée a un énorme retentissement sur les centres voisins et aussi sur notre économie entière et qu'elle provoque des réactions dans des mécanismes très divers ; le moindre mal de dents, et toute douleur sourde de l'estomac nous aigrissent pour toute une journée. Et ce n'est pas tout ce qui caractérise la vie psychique évoluée : car, on voit en dehors d'une « compassion » des centres, d'un rayonnement, une prédominance à un moment presque exclusive d'un centre supérieur, qui prend la commande effective de toute l'économie ; nous ne voulons, pour expliquer cette dernière proposition, que rappeler une expérience reproduite déjà plus haut : nous avons déjà signalé, en effet, qu'un réflexe peut être obtenu ou réfréné par suite de l'intervention d'appréciations de notre esprit et de considérations des plus complexes et des plus éloignées. Dès lors, et sans aller plus loin, comment s'opère l'évolution de la vie psychique ? Mais comme une centralisation progressive, comme une création de grands mécanismes d'ensemble dont le

ressort est la connaissance des réactions affectives élémentaires et dont le but est l'assujétissement et la coordination de ces mouvements primitifs ; et nous croyons toujours ne pas être loin de résumer en cela les doctrines prédominantes à notre époque. Or, si cela est, la théorie de James nous paraît tout à coup singulièrement éclairée, étrangement simplifiée en tant qu'elle détermine les rapports d'affections élémentaires et d'émotions centrales ; en effet, l'émotion (il s'agit de l'émotion centrale, seule visible à l'introspection) l'émotion donc est en liaison de certaines modifications locales, de réactions élémentaires et de l'irradiation de ces réactions dans notre organisme évolué. C'est là une formule qui traduit le phénomène de centralisation progressive, dont il a été question plus haut, de la manière la plus simple ; elle correspond presque mot pour mot aux formules habituelles de James, et en particulier par son laconisme à celle-ci : L'émotion «est l'effet des changements organiques, musculaires et viscéraux qui constituent la prétendue expression de l'émotion» ¹⁾ ; notre formule cependant, se distingue surtout en cela, qu'elle trahit une préoccupation générique et même finaliste.

Voilà pour l'émotion : mais ne voit-on pas

1) *Psychological Review*, Septembre 1894. Traduction du Dr. Dumas p. 139.

que le petit schème que nous venons de produire s'applique sans changement aucun—si ce n'est dans les termes mis en présence — à la vie intellectuelle ? Le lecteur a dû certainement reconnaître, en effet, et dès le premier mot du paragraphe précédent, que ce n'est que par suite d'un artifice et pour isoler les théories sur l'émotion. des théories sur l'intelligence, c'est-à-dire comme nous l'avions promis, ce qui a été déjà dit de ce qui reste à dire. Car, ce n'est pas seulement pour la vie affective, mais pour toute la vie de l'esprit qu'on admet universellement que l'évolution se fait depuis l'origine dans le sens d'une centralisation progressive ; — et comment distinguer du reste, dans les stades premiers de la vie psychique, l'embryon de ce qui sera plus tard un fait affectif de cet autre si intimement uni, si intimement mêlé au premier, de ce qui sera plus tard le fait intellectuel ?—Tout comme la vie affective, la vie intellectuelle débute—si on peut encore parler de vie intellectuelle à ce stade — par une certaine autonomie des parties qui sont gouvernées au cours de cette période où l'organisme est un agrégat colonial, par des centres particuliers ²⁾. Tout comme la réaction affective élé-

2) Ces centres ne sont pas nécessairement des organes physiologiques distincts, des ganglions nerveux par ex. ; cette affirmation mystérieuse, pour le moment, sera éclaircie plus tard.

méntaire, la réaction de l'intelligence embryonnaire — et nous faisons la même remarque que précédemment — débute par un mouvement à caractère absolument local. Tout comme la réaction émotive aussi, la réaction intellectuelle s'irradie davantage à mesure que l'on rencontre des organismes plus perfectionnés. Et tout comme l'émotion enfin, l'acte de l'intellection signifie une prédominance de plus en plus accentuée d'un noyau psychique et la centralisation dans une conscience unique de toutes les excitations que touchent les différentes parties du corps : ici comme là l'évolution marque donc un assujettissement à une énergie centrale de toutes les vies psychiques élémentaires, telles qu'elles se manifestent par une réaction locale consécutive à une excitation locale.

Voilà donc que cette analogie — qui nous tenait tant à cœur — entre l'évolution du fait affectif et celle du fait intellectuel est rendue possible en ce sens qu'il nous semble, lorsque nous comparons les deux marches esquissées précédemment, que les faits affectifs et les faits intelligents sortent d'un chaos primitif qui les tenait émmêlés, pour se développer dans deux directions divergentes et pour présenter des stades qui — la question vue en gros — se font face³⁾. Mais, on a encore souvenir de la loi

3) Voir, pour une étude plus approfondie du problème, le livre si connu de Richet; *Psychologie Générale*.

que nous avons énoncée à la fin de l'avant-dernier paragraphe et qui est une interprétation des données que nous avons recueillies au sujet de la marche évolutive des émotions. (Elle était formulée ainsi : l'émotion de l'être pleinement évolué est en liaison de certaines modifications locales, de certaines réactions élémentaires et de l'irradiation de ces réactions dans notre organisme évolué). Il est à présumer, que cette loi s'applique à la vie intellectuelle de l'être évolué; et nous serions en conséquence dans le droit de proposer une formule analogue. Mais auparavant nous tenons à modifier quelque peu la proposition de plus haut, en la précisant non plus — comme nous l'avons fait — dans un sens qui la rende adéquate à la formule de James, mais en la précisant dans un sens qui la rende conforme aux vues que nous avons présentées dans tout ce qui précède. En effet, nous avons toujours tenu à montrer que la vie de l'esprit a un côté dont le caractère est complexe et nous nous sommes efforcé de prouver, en ce qui concerne l'émotion particulièrement, que les conclusions de James sont incomplètes en cela que ce psychoiogue suppose que l'émotion centrale est toujours effet, jamais cause et lui assigne ainsi un rôle purement passif et secondaire. Si on suppose, en effet, comme nous l'avons fait, que les émotions élémentaires se fondent

pour donner place à des émotions supérieures on arrive à penser que l'émotion totale est à peu de chose près, la somme des émotions élémentaires ; mais laissons cette supposition de côté pour le moment ¹⁾ et reportons-nous à un moment antérieur, celui où nos réflexions nous avaient forcé d'admettre que le tout de l'émotion ne pouvait pas être constitué uniquement par la conscience des mouvements organiques caractéristiques, mais qu'il fallait admettre en plus une émotion pure : à ce fait définitivement acquis grâce à l'observation et d'après lequel le produit entier de l'introspection lors de l'émotion est composé de la conscience de mouvements corporels, annexons cette considération qui dérive du raisonnement et qui, à moins que nous ne soyons épiphénoménistes, nous provoque à admettre l'existence nécessaire d'une émotion cause — (nous avons dit plus haut : d'une émotion pure). Et nous dirons alors : Une partie de notre émotion, à savoir la *totalité du contenu introspectif de l'émotion* est constituée uniquement par un

1) Cela ne prouve pas que nous en faisons fi ; mais pour l'employer utilement dans ce qui suit nous serions forcé de l'étudier de nouveau à un autre point de vue, en même temps que nous compléterions les schémas de l'évolution de l'émotion par des données et des considérations nouvelles. C'est uniquement pour cette raison que nous préférons nous reporter directement à une autre partie où nous trouvons ce travail effectué.

fait propre en rapport avec certaines modifications corporelles locales et avec l'irradiation de ces modifications, dans notre organisme évolué. C'est cette nouvelle formule que nous prendrons en considération et que nous appliquerons, en prenant pour base l'analogie étudiée plus haut, au fait de pensée. Nous disons donc, qu'en vertu de cette analogie, il est à présumer que : le contenu introspectif de la pensée est un fait propre en rapport avec certaines modifications corporelles locales et avec l'irradiation de ces modifications dans notre organisme évolué.

Nous exprimons cette dernière phrase -- comme cela a été dit -- dans la croyance que son acceptation comme vérité n'est pas incontestable et qu'il existe seulement une forte présomption en sa faveur. Seule, l'observation directe, le complet épuisement de l'analyse par énumération complète de tous les éléments de l'introspection pourrait clore le débat, par l'affirmative si ces éléments sont tous le retentissement d'éléments moteurs, par la négative, cela s'entend, si d'autres éléments, provenant d'autres sources, y sont remarqués. Malheureusement le moindre essai montre que l'analyse, sur ce terrain est très difficile; autant nous sommes satisfaits du résultat quand notre attention toute entière plonge dans les noires profondeurs de

la vie affective, autant nous sommes dépités quand notre effort porte sur le fond mystérieux de notre intelligence. Aussi est-il remarquable que les descriptions des conditions physiques de l'émotion abondent, alors que celles des conditions physiques du fait intellectuel n'ont jamais été essayées. Voici par exemple comment Mantegazza fait la description des signes corporels de la haine :

«Retrait de la tête en arrière ; retrait de tout le tronc ; projection des mains en avant, comme pour se défendre de l'ennemi ; rétrécissement ou occlusion des yeux ; élévation de la lèvre supérieure et contraction du nez, tels sont les mouvements élémentaires de l'acte de se détourner. Ensuite viennent les mouvements de menace tels que le froncement extraordinaire des sourcils ; les yeux largement ouverts ; les dents découvertes ; le grincement des dents ou des mâchoires ; l'ouverture de la bouche avec la langue en avant ; les poings fermés ; les mouvements menaçants des bras ; les pieds qui frappent ; les inspirations profondes ; la respiration essoufflée ; les grognements et cris divers ; la répétition automatique des mêmes mots et de la même syllabe ; l'affaiblissement subit et le tremblement de la voix ; le crachement. Enfin des réactions variées et différents symptômes vasomoteurs ; un tremblement général, la con-

convulsion des lèvres et des muscles faciaux ; les convulsions des membres et du tronc ; les souffrances qu'on s'inflige à soi même, telles que se mordre le poing et se ronger les ongles ; le rire sardonique, la rougeur du visage, la pâleur subite de la face, la dilatation extrême des narines ; les cheveux se dressant sur la tête » ²⁾. Voilà une énumération qui peut nous servir de point de comparaison ; reconnaissons-le, jamais rien d'aussi précis, d'aussi clair, d'aussi détaillé ne se présentera à notre analyse lorsque nous voudrons exercer nos facultés d'observation, en vue de l'étude du contenu introspectif correspondant à une idée ou à une perception ; perception d'une table, idée d'une table, perception d'un chien, idée d'un chien, idée d'un plus grand, d'un plus petit, etc. : tout cela est si compliqué qu'on ne peut, en s'écoutant, déterminer des éléments et des faits précis quels qu'ils soient. Cependant remarquons-le tout de suite, il y a déjà un premier fait qui nous intéresse amplement lorsque nous concentrons notre attention sur lui : nous voulons parler du *mot*, expression des choses.

On sait que le mot a un caractère moteur très marqué, qu'il est, en quelque sorte, un phénomène qui ne peut être compris en dehors

2) Mantegazza, *La Physionomie et l'Expression des sentiments*, p. 140.

de son côté purement corporel et qui reste tout à fait inconsistant dès qu'on essaie de négliger ce côté. Véritable fait de mimique intérieure, au début, simple cri inarticulé expression spontanée de l'émotion,—ce qui prouve une fois de plus l'origine commune de l'émotion et de l'intelligence—plus tard compagnon aux mille nuances d'un grand nombre de nos états conscients, le mot est, en propres termes, un signe et rien que cela et presque entièrement un événement d'ordre physiologique. Mais, nous disons bien : *presque entièrement*, car il y a aussi autre chose : le mot est bien une modification de la forme de notre palais, un changement de la position de notre langue, une agitation de nos lèvres ; seulement, ce n'est pas tout cela qui est en « nous », pas plus que nos lèvres ne sont en « nous », pas plus que nos mains ne sont en « nous », pas plus que les objets que je vois dans la pièce où je me tiens ne sont en « nous » : ce qui est en « nous » ce ne sont pas les choses mais les perceptions, les représentations des choses, et ce qui est en « nous » ce ne sont pas les modifications des organes vocaux correspondant à la formation d'un mot, mais les perceptions, les représentations de ces modifications.

Observons-nous bien et nous dirons : le concept, à l'introspection, c'est presque le mot. 1).

1) Nous tenons particulièrement à faire observer que notre formule contient les termes : à l'introspection que

Mais si ce que nous venons de voir est vrai, le mot est en liaison avec un fait moteur. Et dès lors nous dirons : le concept, à l'introspection est nécessairement facteur de faits corporels ou moteurs. Mais voilà justement une proposition qui sonne très familièrement à nos oreilles ; c'est qu'elle ressemble très fort à celle de W. James sur les émotions, dont nous avons fait mention, on s'en souvient, un peu plus haut.

Et voilà le parallélisme que nous recherchions plus haut. évoqué une fois de plus devant nous, mais maintenant fondé non plus sur le raisonnement et sur l'hypothèse mais sur la directe observation des faits et sur l'analyse introspective. Seulement, on nous dira le parallélisme n'est pas encore établi pour tout ; le concept n'est pas simplement le mot, et l'image du chien n'est pas l'image *du mot* : *chien*. Et bien plus, le mot lui-même, si on y fait bien attention, est quelque fois une simple image qui n'a plus rien de cette mimique intérieure, de ces mouvements des organes vocaux qui le conditionnaient à l'origine : on n'a pour cela qu'à rap-

nous avons introduit dans le but de marquer que nous laissons entier et en dehors de nos considérations le problème dit du réalisme et du nominalisme. Ce n'est pas, en effet, la question du rapport véritable et absolu du concept au mot que nous envisageons ici, mais la question seulement du rapport du contenu introspectif du concept au mot : et ce sont ces deux dernières notions qui nous semblent près de coïncider et de se confondre.

peler la si célèbre étude des psychologues, qui a abouti à la classification et à cette distinction des types visuel, auditif etc.. maintenant classique, certains sujets voyant le mot écrit d'autres l'entendant, etc.. au moment où ils veulent en avoir l'image. Dès lors, celui qui veut prouver que le contenu introspectif du concept est un phénomène moteur, que ce contenu en d'autres termes, n'est pas loin d'être le mot, celui qui s'attache à donner un sens à la formule qui clôt le paragraphe précédent, celui-là même doit prendre la question en bloc et montrer, s'il tient à maintenir son assertion, que l'image en laquelle se résout en fin de compte tout le contenu introspectif, que l'image en général est un fait moteur ou, pour mieux dire, le retentissement en nous d'un fait moteur.

Or, le lecteur se souvient peut-être que nous avons déjà manifesté plus haut cette opinion suivant laquelle l'image est un fait qui vient de nous et non des choses, qu'elle est en conséquence une représentation émanant de nous et de nous-mêmes et bien distincte en cela de l'objet de notre perception qui se présente à notre esprit sous d'autres atours. Car, en essence, nous avons dit en effet : il n'y a pas d'acte de l'esprit sans objet, bien qu'il y ait des actes de l'esprit — et des plus compliqués — sans contenu introspectif. C'est à ce moment de la discussion.

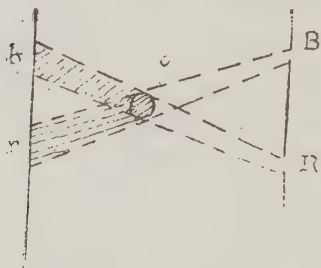
que nous voulons nous replacer maintenant et nous voulons préciser le ^{plus} possible, le rapport d'objet à image contenu dans notre proposition, en nous aidant cette fois de toutes les données objectives que nous pourrions réunir.

Voici d'abord une expérience, qui se présente la première à notre mémoire et qui prouve à elle seule que le fait de l'image est un phénomène plus personnel qu'on ne saurait le concevoir, si on s'en tenait seulement au principe de la relativité des sensations. Cette expérience a été faite par Delboeuf, rapportée par Colsenet, et M. Dwelshauwers dans son livre intitulé *l'Inconscient* reproduit ¹⁾ le texte même de la démonstration de Colsenet ; nous le reproduisons à notre tour.

« Représentez-vous une chambre obscure dans le volet de laquelle sont pratiquées deux ouvertures : l'une d'elles B laisse passer la lumière blanche : l'autre R, grâce à une vitre colorée, ne laisse pénétrer que la lumière rouge. L'intérieur de la chambre, et notamment la paroi opposée que nous supposons blanche est donc éclairé par un mélange de lumière blanche et de lumière rouge, c'est-à-dire en somme, par de la lumière rouge un peu affaiblie. Imaginez qu'on place un corps opaque C, un bâton par exemple,

2) Pg. 20—21.

sur le passage des rayons lumineux. Deux ombres b et r seront projetées sur la paroi. L'ombre b ne recevra aucun rayon rouge ; elle sera donc en réalité blanche, ou plutôt grise. De son côté, l'ombre r ne sera aucunement éclairée par la



lumière blanche ; mais en revanche elle le sera par la lumière rouge émanant de l'ouverture R. Et en effet, elle vous paraîtra d'un rouge vif, mais la

paroi vous semblera d'un rouge très pâle, et l'ombre b , vous la jugerez d'un vert intense.

« Cette apparence ne repose sur aucune raison physique ou physiologique car la partie de la rétine sur laquelle tombe l'image de b n'est objectivement ni subjectivement affectuée au vert

« Cependant, vous soupçonnez sans peine que c'est à la présence de la vitre rouge placée en R qu'est due cette illusion. En effet, si nous ôtons cette vitre, bien que l'ombre b continue à recevoir la même lumière qu'auparavant, en qualité et en quantité, elle vous apparaîtra grise, et si nous substituons à la vitre rouge une vitre verte elle nous apparaîtra rouge.

« Vous pouvez donc, avec raison d'ailleurs, soupçonner que c'est dans la couleur de la

lumière répandue dans la chambre que réside la cause de l'erreur. Poussons l'expérience plus loin. Rétablissons les choses dans l'état primitif, et considérez l'ombre *b* que vous voyez verte, à travers un tube étroit qui vous permette de voir l'ombre sans en apercevoir les bords. Elle persiste à vous paraître verte. Supprimons la vitre rouge pendant que vous continuez à regarder l'ombre à travers le tube ; vous la voyez toujours verte. Remplaçons la vitre rouge par une vitre verte, bleue, jaune, de n'importe quelle couleur, l'ombre ne change pas d'aspect.

Faisons l'expérience en sens inverse. Supprimons le verre coloré, et écarter le tube de votre oeil. Vous le savez, l'ombre vous paraîtra grise, comme elle l'est en effet. Reprenez le tube et considérez de nouveau l'ombre, vous la jugerez grise. Pendant que vous êtes dans cette position, nous remplaçons la vitre rouge, puis nous y substituons une verte, une bleue, une jaune : votre jugement ne varie pas, l'ombre est grise.

Combinons les deux expériences, et cette ombre *b*, qui est en fait grise, passera coup sur coup par toutes les couleurs, sans que l'on puisse assigner aucune cause physique ou physiologique au phénomène....»

Cette expérience nous la considérons comme capitale et comme tellement probante pour la partie particulièrement, où le sujet regarde à

travers le tube, que nous pensons procéder à sa discussion tout de suite et avant même de songer à forcer l'adhésion du lecteur par la production d'observations annexes capables de constituer une corroboration. En effet, que prouve cette expérience ? Ordinairement, on la présente comme un exemple du fait que nous «enrichissons»,—sans nous en rendre compte—les données des sens et que nous créons ainsi à notre insu un véritable produit synthétique la où en apparence, il n'y aurait qu'une sensation simple, conséquente à une excitation déterminée. Voilà l'opinion classique, et cette opinion est également la nôtre ; cependant, il reste à montrer dans quelles proportions cet «enrichissement» a lieu. Et c'est là que nous montrons une conviction absolue, bien que différente de l'habituelle, basée sur un fait des plus simples et des plus certains. En effet, nous disons : ce que «nous» ajoutons de notre propre crû à la sensation c'est toute l'image, ce qui veut dire qu'autre chose est l'image, autre chose la sensation. Reconnaissons l'expérience en notre esprit : le verre rouge est mis en place, la personne servant de sujet est introduite dans la chambre, elle regarde le mur opposé à celui muni des deux fenêtres et l'ombre du bâton lui paraît verte ; maintenant, seconde partie ; remettons le tube à la personne en question et faisons-la regarder à travers le

tube, comme il est dit plus haut : l'image lui semblera toujours verte et jusqu'ici rien d'étonnant si ce n'est déjà ce phénomène si connu de l'image complémentaire. Mais nous voilà à la troisième et dernière partie : toujours comme il est dit j'enlève le verre rouge, cependant, que la personne continue de regarder à travers le tube ; et que constate-t-on ? La personne continue à voir verte la partie du mur qui est dans le champ visuel du tube, alors que toute autre personne introduite à ce moment dans la chambre, verrait infailliblement les deux ombres portées par le bâton, comme deux longues lignes grises. Voilà tout le curieux de l'expérience.

En effet, examinons bien attentivement ce qui se passe lorsque la plaque de verre rouge est retirée de la fenêtre où elle était placée : nous avons à peine besoin de le dire, la qualité des rayons lumineux qui pénètrent dans la chambre, de même que de ceux qui réfléchissent sur le mur du fond et qui entrent dans le tube change complètement. Et manifestement la nature de l'impression qui frappe l'oeil accolé au tube change ainsi et il est plus que probable que les éléments de la rétine qui entrent en jeu varient ¹⁾. Allons plus loin : le nerf optique.

1) On se rappelle les deux principales théories — de caractère malheureusement hypothétique — qui se disputent la science de nos jours. La première, dite théorie des couleurs de Young-Helmholtz, suppose que chaque élément de

transmet cette nouvelle excitation aux centres et il y apporte *une donnée nouvelle...* Or, cela étant, nous apercevons un fait extrêmement curieux, le suivant : c'est que l'image ne varie pas pendant que les données des sens se modifient. Il ne nous en faut pas plus ; nous basant sur la méthode des variations concomitantes nous disons : puisque l'image ne varie pas avec la sensation, puisqu'elle n'apparaît pas et ne disparaît pas avec elle, c'est que l'image et la sensation sont deux phénomènes distincts.

Mais, nous dira-t-on, comment se fait-il si cela est (et puisqu'il doit y avoir manifestement conflit entre la sensation et l'image) que nous ne remarquons pas la désaccord et que la sensation qui est un fait interne, ne se compose pas avec l'image ou alors, rompant l'unité de la vie

la rétine est composé de trois fibres différemment excitable, par chacune des trois couleurs fondamentales : rouge, jaune, bleu ; un rayon lumineux coloré dans un de ces trois tons élémentaires, excite une seule fibre et les autres dans des proportions minimes ; au contraire, un rayon où les couleurs élémentaires sont mélangées, excite deux de deux fibres, ou toutes les trois à la fois. Cela étant, la gamme des couleurs est réalisée par les variations d'intensité dans chacune des trois tons fondamentaux.

La seconde théorie dite de Hering imagine trois substances dans la rétine et toute sensation de couleurs résulterait de la formation ou de la décomposition de ces substances. L'une de ces substances se détruit sous l'action de la lumière blanche et se refait dans l'obscurité ; la seconde se détruit par le rouge et se reforme par la bleu, etc....

psychique et se privant de l'image, qu'elle ne se crée pas une place à part et qu'elle n'entraîne pas à sa suite, en ce cas, une portion de notre inconscient ? A cela nous répondons : certes la première sensation (sensation de vert) a provoqué en « nous » l'image qui lui correspond (image de vert) et la seconde (sensation de gris) doit nécessairement avoir tendance de provoquer l'image avec laquelle elle s'accouple ordinairement : si bien, qu'il doit exister une tendance de remplacement de la première image par l'autre. Nu doute : si la seconde sensation était assez forte cette tendance se ferait jour et le remplacement s'effectuerait réellement comme cela est normal et comme cela se produit à tout instant de notre vie psychologique, lorsque nous sommes au milieu des choses extérieures : mais il faut bien certainement pour cela, que la nouvelle sensation soit intense et qu'elle excite notre intérêt particulièrement : dans bien des cas, l'ébranlement sera trop faible et nous resterons tout entiers à notre contemplation intérieure, malgré la sollicitude du nouveau contenu des sens. L'image subsiste donc, elle est maintenant fautive et elle constitue une illusion qui nous cèle la vérité. Maintenant pourquoi garde-t-elle notre crédit et pourquoi la sensation, sans amener d'autre image, ne provoque-t-elle pas une scission dans notre vie intérieure ? Pour répondre à cette dernière

question remontons un peu le long des pages qui précèdent et reportons nous à ce qui a été dit — en passant — au sujet de la force des images affectives et de leur survie aux causes psychiques qui les ont provoquées 1) Là nous voyons qu' : l'image a un crédit absolu, qu'elle devient une obsession dont la tyrannie est véritablement morbide ; le tremblement caractéristique de la peur et la peur elle-même se continuent, on le constate dans de nombreuses occasions, bien après que la cause psychique de cette peur ait cessé : même, on constate souvent que le point culminant d'une pareille émotion suit — et d'assez loin — le point culminant du danger couru. Revenons maintenant aux faits intellectuels ; nous ne voyons pas de raison pour que l'image ne jouisse pas là des mêmes prérogatives ; elle qui est un bien de l'esprit si difficilement acquis et le produit de toute l'évolution de la vie psychique. Comme le soleil éteint les étoiles au matin, l'image, qu'elle soit intellectuelle ou émotive, efface arrogamment cette petite graine de lumière pure et de vérité qu'est la sensation : l'expérience de Delboeuf reproduite précédemment n'est qu'un exemple de ce

1) Nous pouvons rappeler aussi la force de suggestion de certaines modifications corporelles formant images, les angoisses qui font suite, chez certains aliénés, à des phénomènes organiques morbides, comme de brusques oppressions, un mauvais fonctionnement du cœur etc.

fait. Maintenant, l'image contient-elle aussi une vérité d'un certain ordre, et loin d'être une usurpatrice n'a-t-elle pas, à un certain titre, le juste droit de domination? Nous avons ouvert ici une parenthèse et nous la fermons avant d'avoir répondu sur ce point.

D'autres questions nous assaillent, du reste, qui sont plus en relation avec le stade actuel, de notre développement. Parmi elles, une surtout retient notre attention parcequ'elle vient se caser tout naturellement à l'endroit précis où nous nous trouvons en ce moment : aussi, nous allons l'examiner de suite et l'énoncer brusquement. Quelle est la nature exacte et intime de l'image, d'après ce qui précède?

Quels sont, d'autre part, les points qu'il faut encore établir pour achever de déterminer cette nature exacte et pour en déterminer le contour exact? voilà les deux aspects du problème. que nous allons nous efforcer d'éclaircir maintenant. Nous venons de prouver que l'image intellectuelle vient de « nous » et que par suite la somme de nos images (lisons : le contenu introspectif qui constitue la trame de nos idées) vient de nous aussi. Il reste à montrer en quel sens ce mot : « nous » doit être pris. Eh bien ! ce mot *nous* ne peut être équivalent à celui de *pur esprit* et il ne me semble pas croyable que ce qui précède entraîne nécessairement l'auteur

de ces pages à imaginer que notre « âme » recouvre *proprio motu* les données des sens d'un ciment psychique, d'une espèce de « fixatif » d'un genre spécial ; le premier chapitre du présent ouvrage a peut-être permis de croire à certains moments que l'auteur allait s'acheminer dans cette direction, mais il semble que toute la partie précédente du chapitre en cours d'exposition a dissipé cette croyance ? C'est dans un tout autre sens, en effet, que l'auteur comprend le mot « nous » : il a voulu dire ; l'image ne provient pas du monde extérieur, elle provient de ce qui n'est pas le monde extérieur, c'est-à-dire de nous, Mais ce dernier mot que nous avons employé jusqu'ici au cours de ces dernières pages nous a paru d'une commodité provisoire : nous allons maintenant le remplacer.

Nous avons émis plus haut l'opinion hypothétique suivant laquelle l'image intellectuelle pareille en tout à l'image affective, était dans un certain rapport avec certaines modifications organiques occasionnées par les états psychiques purs. Ce serait le lieu ici de chercher une confirmation expérimentale de ce rapport ; malheureusement, l'étude des sens n'est pas assez poussée de nos jours, pour qu'il nous soit permis de déterminer toutes les conditions organiques qui s'y rapportent et encore moins de reconnaître les réactions corporelles qu'elles ont

pour conséquence : en effet, ce qu'il faudrait prouver expérimentalement dans ce cas est que l'image, qui n'est pas la sensation, est néanmoins (et en relation avec la sensation) une certaine conséquence des réactions directes et indirectes, correspondant à cette sensation ; nous avons parcouru tout le domaine de la psychologie expérimentale, de la psychopathologie et de la physiologie et nous n'avons pu découvrir, dans tant de pays, la preuve indéniable, l'argument irréfutable et décisif, qui clôt toute discussion : aussi, dans ce qui suit, ne nous sera-t-il pas possible d'arriver à une certitude absolue basée sur l'expérience et devons-nous nous contenter de quelques observations, qui nous permettront de faire un dernier pas dans la voie de la vérité.

Ce qui est certain, tout d'abord, c'est que les émotions ne sont pas les seules à s'accompagner de phénomènes organiques généraux. Citons James lui-même ¹⁾ « Les recherches de Mosso faites avec le pléthysmographe ont montré que non seulement le cœur, mais le système circulatoire tout entier, forme une espèce de table d'harmonie que tout changement de conscience si léger soit-il, peut faire vibrer ».

1) James Mill. Dans le volume *La Théorie de l'Emotion*, trad. Dumas, p. 134.

Et, autre part, James dit de même ¹⁾ : « Toute excitation électrique d'une région quelconque de l'écorce, donne lieu à des altérations de la respiration et de la circulation ; la pression sanguine subit alors une légère élévation par tout le corps, surtout si l'excitation s'est produite dans la zone motrice. On observe également des accélérations ou des ralentissements des battements du cœur. A l'aide de son « plehysmographe », Mosso découvrit qu'un travail intellectuel diminuait l'irrigation sanguine, dans les bras et y augmentait la tension artérielle : Il put ainsi constater, sous forme de contractions musculaires dans les bras, la légère émotion que produisit, sur un de ses sujets, l'entrée du professeur Ludwig dans son laboratoire. Mosso inventa également un autre appareil qui lui permit de prouver expérimentalement que le cerveau, cet organe si extraordinairement vasculaire, joue dans le corps le rôle d'une éponge, et, par exemple, se gorge de sang quand l'irrigation sanguine vient à diminuer dans les jambes. Il plaçait son sujet sur une table-balance assez délicate pour que la tête ou les pieds la fissent s'incliner de leur côté au moindre accroissement de leur poids : au moment précis où le sujet ressentait une émotion ou entrait en activité

1) James, *Précis de Psychologie*.

intellectuelle, l'afflux du sang au cerveau faisait baisser la balance du côté de la tête. Mais Mosso put fortifier ses conclusions d'une éclatante preuve expérimentale, quand il lui fut donné d'observer immédiatement chez trois personnes, le cerveau mis à nu par des lésions du crâne ; grâce à des appareils décrits dans son livre, il obtint le tracé d'une ligne enregistrant les pulsations cérébrales. Or, la pression sanguine intercrânienne s'élevait dès qu'on parlait au sujet, ou dès qu'il commençait à penser avec effort à résoudre par exemple, un problème de calcul mental. Mosso donne dans son ouvrage un grand nombre de reproductions de tracés, qui montrent des changements instantanés dans l'irrigation sanguine, lorsque l'activité mentale est accélérée par une cause quelconque d'ordre intellectuel ou émotionnel. Un jour, pendant qu'il enregistrait les pulsations cérébrales chez une femme, il observa une élévation subite sans cause apparente interne ni externe. Mais cette femme lui avoua, par la suite, qu'à ce moment même, elle avait aperçu un crâne sur un des meubles de la chambre, ce qui lui avait causé une légère émotion.»

A côté de ces faits, dont l'exposition est empruntée à James, il convient de rappeler ceux-ci, excessivement curieux, se rapportant à ce qu'on appelle les variations du tonus mus-

culaire. En voici une démonstration simple ¹⁾ : « Toute sensation provoque une variation momentanée de l'énergie motrice et du tonus musculaire, et cette variation est à peu près constante et caractéristique, pour une sensation déterminée. La pression moyenne d'un sujet, mesurée à l'aide d'appareils spéciaux dynamométriques, étant de 23 dans l'obscurité, une sensation de lumière rouge l'a fait monter à 42, d'orangé à 35, de jaune à 30, de bleu à 24, le violet la faisait descendre à 15. Pour l'ouïe, *l'ut* de la deuxième octave donnait 28 ; le *ré*, 27 ; le *mi* et le *fa* 28 ; le *sol*, 31 ; le *la* 35 le *si* 38 et *l'ut* 3,45. Pour les saveurs, le sucre donnait 29, et le salé, 35. Or, la pression dynamométrique mesure la totalité de l'effort musculaire de l'organisme ».

Voilà pour les phénomènes organiques d'ordre général. A côté, signalons les mouvements (inhibés ou non) qui sont du domaine spécial de chaque sensation. Voici quelques observations empruntées à l'ouvrage de M. Gley intitulé. *Traité de Physiologie*, que nous reproduisons ; a. « Le sens de l'espace cutané, pour une partie de la peau est d'autant plus développé, que la partie est plus mobile (loi de Vierordt) ; aussi l'immobilisation prolongée d'un membre entraîne-t-elle la diminution de ce sens : c'est une notion

1) M. Rey, *Psychologie*, p. 156.

que les médecins, et notamment les neuropathologistes, ne doivent pas oublier» ¹⁾).

b. «Après avoir déposé du sucre pulvérisé sur la langue, on ne perçoit aucune saveur : l'organe reste immobile et si l'on s'abstient de tout mouvement de déglutition. ²⁾

c. Pour l'odorat : quand on empêche le resserrement de l'orifice supérieur par l'introduction, par exemple, d'un tube de verre assez long pour l'obstruer, l'impression olfactive devient presque nulle.» ³⁾

d. Les mouvements consécutifs à une sensation se répandent dans des parties voisines et même éloignées. Une sensation parvenant aux centres nerveux peut y produire une excitation assez forte pour s'irradier vers les centres voisins ; ceux-ci vous donneront alors des sensations identiques à celles que nous éprouverions s'ils avaient été mis en action par les nerfs qui les retiennent à la périphérie. Ainsi un corps introduit dans le conduit auditif externe peut amener, comme sensation associée, une sensation de chatouillement dans l'arrière gorge, par suite de la toux et même des vomissements. Associations qui s'expliquent par le voisinage du noyau gris central du trijumeau et du noyau du glos-

1) Gley, *Traité de Physiologie*, p. 819.

2) Op. cit. p. 859.

3) p. 866.

sopharyngien et du pneumogastrique, d'où irradiation des excitations reçues par le premier jusque sur le second ; assez rares à l'état normal, ces sensations associées ou sympathiques sont très communes dans les maladies, tels sont le point de côté, la névralgie brachiale, dans la pleurésie : la douleur de l'épaule droite dans les maladies du foie ; les névralgies si diverses qui accompagnent si souvent les maux d'estomac, etc..» ¹⁾ ²⁾).

1) P. 961.

2) La relation étroite de sensation à mouvement peut être constatée, du reste dans les deux sens, si la sensation est difficile sans le mouvement, celui-ci n'est pas moins difficile sans la première. Voici ce que dit Soury dans *le système nerveux central* pg 10 18 : „Rien de plus net que les paralysies motrices qui succèdent à l'ablation et aux lésions destructives des mêmes aires corticales : mais de quelle nature sont ces phénomènes de parésie ou de paralysie des mouvements ? Le chien auquel on a enlevé les deux gyrus sigmoïdes ne présente point pour cela de paralysie motrice proprement dite, si l'on entend par ces mots un défaut absolu de mobilité. De ce qu'un chien, après l'ablation des zones motrices, peut marcher, éviter les obstacles, broyer et déglutir ses aliments, bref exécuter tous les mouvements automatiques et réflexes, tous les mouvements associés et profondément organisés, dont l'intégrité des centres bulbo-médullaires est la condition suffisante, il ne suit pas qu'il puisse présenter volontairement sa patte, la retirer devant une aiguille menaçante ou s'en servir avec adresse pour saisir un os.

Ces troubles de la mobilité volontaire, en entendant par cette expression tout mouvement précédé d'une représentation mentale à effectuer, ni Hitzig, ni Munk, ni Golz ne les ont jamais vus s'amender et disparaître“,

Voici enfin une dernière observation empruntée au Dr Nuel, *la Vision* : « Chez l'homme, les données visuelles de la conscience se rattachent uniquement aux modifications du réflexe cérébral par les réflexes oculaires de direction et de la convergence. Les représentations visuelles *sont toutes motrices*. On ne saurait guère supposer des états de conscience visuelle chez le petit enfant, avant qu'il se soit produit des photo-réactions du corps (par exemple du bras. ») ¹⁾

D'autre part, en nous écartant cette fois de la perception immédiate, qui suppose une excitation directe et présente, nous devons ajouter que les représentations par simple mémorisation supposent tous les faits que nous venons de citer. On sait par exemple (observation que l'on fait souvent chez ses voisins très rapprochés dans les salles d'attente ou antichambres) que la rêverie ou la réflexion continuée se traduisent par des mouvements des yeux, ceux-ci semblant suivre, à travers la chambre, les évolutions de fantômes imaginaires. Dans le même ordre de faits, l'idée de l'obscurité entraîne une dilatation pupillaire, l'idée d'une voile qui, sur l'océan, disparaît à l'horizon, des réflexes d'accommodation avec parallélisme des axes, etc. etc. Tous ces

1) Dr Nuel *La Vision*, Paris 1904.

symptômes peuvent d'ailleurs être rapprochés, jusqu'à un certain point, de ceux que l'on découvre (plus facilement) dans le domaine émotif et que l'on décrit chaque fois que l'on veut illustrer la théorie de James.¹⁾

Disons enfin, pour terminer cette énumération, que certains phénomènes de sécrétion, particulièrement bien étudiés dans le *Traité de Psychologie* de M. Dumas et qui constituent un nouveau champ d'exploration en psychologie, nous paraissent s'associer aux éléments précédents ; la sécrétion salivaire, décrite par le physiologiste russe Pawlow, et qui se produit abondamment chez un chien auquel on présente un morceau de viande, rentre facilement dans cette catégorie de faits

Comment pourrions-nous réunir ces quelques observations en même temps que les observations précédentes de James en une seule proposition et jusqu'à quel point nous permettent-elles de conclure ? Voilà ce que nous allons entreprendre maintenant de chercher. Le premier fait qui se dégage de ces expériences est bien celui auquel nous comptions parvenir, en cela qu'il nous paraît bien que les phénomènes d'intelligence s'accompagnent, tout autant que

1) Voir aussi la citation empruntée à Mantegazza p.478 du présent ouvrage.

les phénomènes d'émotion, de mouvements-inhibés ou non — et que ces mouvements arrivent jusqu'à les conditionner en partie. Même, sensibilité et mouvement font un tout indivis et supposent à la base une direction active de l'être, selon l'expression de Hoffding «comme lorsque le petit enfant suit ou cherche la lumière de la tête et des yeux. Une recherche et une accommodation involontaires sont des conditions du caractère des sensations.» Cette théorie a déjà été mise en relief depuis longtemps et se trouve condensée dans l'ouvrage de Ribot intitulé *Psychologie de l'Attention* qui est aujourd'hui dans toutes les mains; là, tout ce côté actif du fait intelligent est mis en avant; aussi n'insisterons-nous plus, et nous contenterons-nous de prier le lecteur de joindre aux observations produites dans les paragraphes qui précèdent, les conclusions de Ribot. ¹⁾

Il ne nous reste donc plus qu'à adapter ces données diverses à la théorie que nous sommes en train de développer dans le présent travail. Nous avons déjà cru démontrer que le fait portant le nom d'image n'est pas comme on l'admet communément la sensation elle-même ou le résidu de sensation, ou encore un conglomerat de résidus de sensations, mais que l'image est un fait d'un ordre très spécial qui peut facilement être isolé de la sensation elle-même; or, les

observations des derniers paragraphes nous font faire un nouveau pas et le plus grand de notre hypothèse. Car, nous dirons maintenant : si l'image n'est pas le fait psychique représenté physiologiquement par la transmission d'une excitation périphérique aux centres nerveux, elle est bien probablement un fait psychique corrélatif aux mouvements plus ou moins simples qu'il nous est donné de constater dans l'organisme lors d'une sensation. En effet, d'où vient cette *grande probabilité* ? Nous aurions pu, certes supposer que l'image, qui n'est pas « la sensation » est un fait psychique pur, quelque chose de tout-à-fait *sui generis*, et ne pas recourir aux éléments que nous avons réunis dans les paragraphes précédents ; cette solution aurait même été la plus simple et la plus directe. Nous n'y avons pas songé un seul instant ; et cela non que nous soyons un partisan outrancier du parallélisme psycho-physiologique et que nous taxions d'« entité », d'abstraction morte » tout ce qui n'a pas un concomitant organique, tout ce qui n'intéresse et ne concerne pas notre corps à un titre égal. Au contraire, nous mettons le fait psychique bien à part et nous faisons du fait organique simplement une espèce d'« éveillé » allant ainsi bien plus loin que bien des spiritualistes. Aussi si nous avons envisagé une solution qui pourrait faire croire à une hantise du

parallélisme psycho-physiologique, l'avons-nous fait pour un autre motif : on se rappelle que nous avons manifesté plus haut une forte croyance dans une analogie complète de nature entre le facteur introspectif spécifique de l'émotion et celui spécifique de l'intelligence ; nous pouvons maintenant compléter ce point de vue ; nous connaissons tous la sensation purement « nerveuse » de froid ; cette sensation est des plus curieuses en cela qu'elle accompagne le plus souvent une frayeur subite et intense (se rappeler l'expression : avoir froid dans le dos) ; elle prouve incontestablement l'analogie d'origine des émotions-images et des perceptions-images. En effet, deux mots sur ce fait caractéristique de froid nerveux ; la sensation qui nous occupe vient d'un tremblement consécutif à une frayeur ou plus simplement d'une émotion désagréable, et ce tremblement est de ceux qui nous donnent ordinairement l'émotion-image de peur ou de frayeur ou d'inquiétude et seulement par erreur la perception-image du froid ; cela revient à dire que le tremblement corporel provoque — si l'on regarde maintenant la question en général — soit une émotion-image soit une perception-image et cela suivant les cas, c'est à dire, comme il a déjà été dit, suivant que le tremblement enchâsse une émotion pure ou une perception pure. Dès lors, on

comprend que les erreurs puissent être fréquentes et se produire sous la forme d'un empiètement ; l'observation montre, du reste, qu'on peut avoir la sensation de froid même en plein été, lorsque candidat, on attend dans une salle d'examen la comparition devant le jury ; inversement un froid intense favorise la peur et l'histoire témoigne que les mouvements révolutionnaires des foules s'accomplissent surtout durant les mois chauds de l'année. Maintenant, pouvons-nous généraliser encore plus ce parallélisme et montrer des cas de cette double méprise dans des domaines autres de la vie affective et intellectuelle et notamment dans les faits plus élevés et plus délicats que l'émotion de peur et l'image de froid ? Malheureusement il y a là un mur qui a arrêté aussi James et qui va nous arrêter ; nous en avons déjà parlé plus haut lorsque nous avons mentionné la quasi-impossibilité de déterminer les faits d'ordre corporel qui accompagnent l'image visuelle, par exemple, et en général les données des sens les plus évolués, appelés aussi supérieurs ; à plus forte raison ne pouvons-nous pas étudier des cas ou des faits corporels de ce genre, suffisent par leur production artificielle, accidentelle ou pathologique à éveiller l'image, qui leur fait escorte. Seul le mot trahit son origine motrice, dans cet ordre de

faits ; et nous connaissons tous sa force de suggestion ¹⁾ aussi bien émotive que intellectuelle.

Les erreurs d'interprétation que nous venons de signaler sont très instructives : elles viennent à l'appui de notre thèse sur la parenté du facteur introspectif spécifique de l'émotion et du facteur spécifique de l'intelligence ; c'est cette analogie qui nous a servi de base et qui nous a donné des forces ; car, nous avons senti dans la théorie de James l'énorme effort de discernement qui lui a donné le jour et nous avons cru qu'il nous suffisait d'un petit effort pour examiner à notre tour si le gain que cette théorie représentait, ne pouvait pas être étendu et ap-

1) Pour la force de suggestion d'un mot voir l'excellent livre de M. Dugas, *Le Psittacisme*—Quant à la hiérarchie des sens, voici ce que dit le Dr Mario Carrara dans *Scientia* vol. XXX N. CXVI-12 en parlant des travaux de Muck : N „Le sens du toucher est le point de départ d'où tous les autres se développent : les monères le possèdent déjà et chez les échinodermes se développent le goût et l'odorat. Chez les méduses, le sens de la vue est représenté par une tache pigmentaire dans un corps réfractant. En dernier lieu s'est développée l'ouïe ; mais chez les poissons, celle-ci manque encore d'un organe propre, lequel n'apparaît que chez les amphibiens, les reptiles, les oiseaux et trouve sa forme la plus complète chez les mammifères. Or, les célèbres et concluantes recherches de Flechsig ont établi que, aussi dans le développement ontogénétique humain, les voies sensorielles auditives sont les dernières dont le perfectionnement s'établit.“

Une classification assez analogue se trouve chez Wundt, *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, tome 1.

pliqué à toute la vie psychique ; l'examen de la question nous a, nous semble-t-il, donné raison ; déjà depuis le commencement du travail nous avons lutté à séparer l'image de la sensation et nous croyons y être parvenu d'une façon satisfaisante ; et il nous a suffi ensuite de mettre en lumière les mouvements du corps, qui infailliblement accompagnent la sensation.

Hobbes admet que le mouvement des choses corporelles se communique à nos sens ; ceux-ci le transmettent au cerveau et le cerveau au cœur. Mais, comme dans la nature extérieure, à chaque mouvement correspond un contre-mouvement ; le contre mouvement de l'organisme est, pour Hobbes, la sensation qui part de cœur et revient à l'organe extérieur en traversant le cerveau. Remplacez le mot sensation par le mot *image* et vous obtenez une théorie semblable, par un côté, à celle que nous proposons, l'effort vers l'extérieur, l'attention favorisant l'image dans de nombreux cas faciles à observer et à étudier : c'est cela qui explique que nous *éprouvons* habituellement une image, que nous attendons avec impatience au moment où nous ressentons une sensation d'un autre ordre ; c'est cela qui explique aussi que nous avons l'image auditive d'un son, pendant plus longtemps, quand le son s'éloigne que lorsque le son se rapproche, c'est cela enfin qui explique

l'expérience de la chambre obscure reproduite plus haut et qui montre comment nous pouvons *voir* du gris et *regarder* du vert, si nous osons nous exprimer ainsi pour distinguer ce qui est passif de ce qui est actif. Bien d'autres faits encore d'espèces différentes pourraient être expliqués par cette théorie, autant le rêve (images tout à fait libres), que le délire (agitation corporelle provoquant des images nombreuses), que l'hallucination et enfin le problème général de la mémoire : si la valeur et le succès d'une hypothèse se mesurent au nombre des faits qu'elle explique, celle qui est proposée dans ce livre à bien des titres pour être prise en considération.

Mais il nous importe moins de présenter les applications de la présente théorie, que de répondre à une objection tout à fait importante qu'on pourrait nous opposer. Il semble en effet, que s'il y a une différence essentielle entre le contenu introspectif d'un état affectif, d'une part, et le contenu introspectif d'un état intellectuel, d'autre part, que cette différence provient du fait que dans le premier cas cet état nous renseigne sur des modifications de notre corps (de ses progrès comme de ses souffrances) alors que dans le second nous sommes informés surtout sur les modifications subies par le monde

qui nous entoure et qui est extérieur à notre corps ; si cela est, il est clair que nos émotions seules pourront présenter des rapports avec les modifications corporelles dans le genre de celles décrites par James et Lange et nous ne pourrions nullement en inférer quelque chose de semblable pour les états intellectuels ; et notre prétendue analogie serait rendue, de ce chef, absolument impossible. Mais cette objection repose sur un point de vue entièrement faux et sur une distinction qui, quoique classique, est absolument erronée : en effet, d'une part, les émotions sont causées par des événements extérieurs autant que les perceptions et c'est l'ours qui nous fait « peur » autant que ce glaçon nous fait « froid » ; d'autre part, on doit rappeler que tout autant que les émotions, les sensations s'accompagnent de phénomènes moteurs — nous l'avons vu plus haut ; — ce qui fait que dans les deux cas, l'organisme se met en vibration de réponse à une excitation venue de l'extérieur. A vrai dire, l'origine de cette distinction vient à coup sûr du fait que le contenu introspectif de l'émotion est beaucoup plus complètement observable. Même, le tableau comp'et des éléments introspectifs du fait intellectuel est très difficile à faire, sinon tout à fait impossible.

Mais cela ne doit nullement nous étonner. Le phénomène affectif est beaucoup plus simple,

beaucoup plus originaire et bien que la vie affective et la vie intellectuelle se soient dégagées toutes deux du chaos de la vie psychique primitive, il semble que la croyance générale du monde pensant prédomine, selon laquelle la vie affective représente un développement direct de l'«âme» originaire, alors que la vie intellectuelle est plus dérivée, et le produit d'une évolution plus divergente, plus particulière ; dès lors le phénomène affectif s'est développé par les accroissements successifs du capital primordial ayant gardé, dans son domaine, tous les éléments initiaux, et il est tout naturel qu'il représente le retentissement global et direct des passions du corps ; au contraire, le fait intellectuel est un affinement, un perfectionnement bâti sur un terrain artificiellement consolidé et composé d'éléments souvent dispersés, rarement centraux, et voilà pourquoi le contenu introspectif de l'intelligence est moins facilement définissable, plus vague et plus inconsistant.

Pourtant et malgré cela nous nous permettons ici une remarque qui va—nous l'espérons—placer la question dans sa vraie lumière. La difficulté que nous venons de relater naît surtout pour les sens supérieurs : vue, ouïe, etc.. et pour les images correspondantes à ces sens : les autres sens dits inférieurs se comportent, en effet, selon l'attente de celui qui prévoit une

analogie avec les émotions ; nous voulons dire par là que l'analyse nous révèle que des modifications organiques sont à la base du contenu introspectif ; l'observation montre, par exemple que nous « sentons » ¹⁾ que nous avons froid parce que nous tremblons ; et nous dirons pour employer un langage analogue à celui de Lange ²⁾ : l'air ambiant est surchauffé ; je transpire, je sens qu'il fait chaud ou, dans l'autre cas ; l'air est glacial, je tremble, j¹ sens qu'il fait froid. Et dans cette acception, le froid devient la conscience de mon tremblement, et le chaud la conscience de la sécrétion sudoripare. absolument comme la peur était la conscience d'un certain tremblement aussi, et la colère la conscience d'un certain besoin de sauter sur l'ennemi. Mais allez donc dire quelque chose de semblable pour la vue, pour l'ouïe, ou pour l'odorat ! Si ce n'est le mot, ébauche d'un mouvement du palais et de la langue, rien ne s'y prête à une dissection et à une identification complète.

Tout compte fait, la loi de James rectifiée s'applique donc à certains sens et ne s'applique pas avec certitude à d'autres sens. Si donc on veut faire des restrictions et marquer des limites de l'application de cette loi on aura tout au plus la faculté de mettre, d'une part, les

1. En notre langage, on dirait plutôt ; que nous avons l'„image“ d'avoir froid.

2) Voir pg.¹⁶⁰/du présent travail.

émotions et certains faits intellectuels et d'autre part, le reste des faits intellectuels ; ce qui veut dire que le point de scission ne sera pas entre les émotions et les idées, mais en plein milieu du domaine intellectuel. Certains ne répugneront pas à aller jusqu'à cette conséquence et ils supposeront, peut être facilement, après avoir admis avec nous que l'image est autre chose que la sensation, que certaines images intellectuelles (sens thermique, musculaire) sont assimilables aux images émotionnelles alors que d'autres (vue, ouïe) ne le sont pas ; mais à nous-même cette ligne de démarcation nous paraît inacceptable et complètement artificielle ; car la division n'aurait pour base qu'une plus grande difficulté d'observation dans la seconde classe : ce qui n'est pas assez. Aussi nous étendons la loi de James qui s'applique incontestablement aux données de certains sens plus primitifs, nous l'étendons à cette partie de la vie intellectuelle où elle ne s'applique pas incontestablement. Et maintenant résumons : nous en étions arrivés au point suivant : ayant remarqué par suite, indirectement, de tout de ce qui précède, et par suite directement, de l'expérience de Delboeuf ¹⁾ que l'image est autre chose que la sensation, nous avons le choix entre deux hy-

1) Voir p. 183.

pothèses : *a*) supposer que l'image a pour origine le moi pur, qu'elle est une vraie entité psychique, une « substance » psychique ; *b*) supposer que—de même que pour les émotions—les images sont la conscience de certaines modifications corporelles. Le fait que nous avons pu vérifier la loi de James pour certains de ces faits intellectuels, nous a fait adopter la seconde supposition : et nous nous en tiendrons là.

Vient maintenant une question extrêmement difficile et nous allons en donner une exposition à grands traits qui contribuera à définir la nature exacte de l'image ; cette question est celle de savoir si l'image, que nous avons définie le retentissement en nous de certaines modifications corporelles concomitantes, si l'image, disons-nous, est un conglomérat de *sensations internes*. James n'a pas envisagé le problème directement à propos de sa théorie de l'émotion, mais il a laissé entendre cependant qu'il pensait que le contenu de l'émotion était bien formé de sensations internes. Notre avis est différent et cela pour plusieurs raisons :

a) Les sensations internes sont celles qui nous donnent le plus rarement des images et l'oeil qui fouille au dedans de mon corps est beaucoup plus imparfait que celui qui regarde au dehors. Mon organisme est théâtre de milliers de transformations de tous les moments.

et je connais ces transformations, puisque c'est *moi* qui les ai provoquées ¹⁾ : mais, si je les connais, je ne les connais pas par des images. Höffding a remarqué un des premiers, que l'homme regarde au dehors avant de regarder en lui-même et au loin avant de regarder tout près : nous adoptons cette opinion et nous croyons que cette infériorité des sens viscéraux, par rapport aux sens extérieurs, est la source d'une extrême imperfection de notre espèce. L'embryogénie est d'ailleurs, pleine de renseignements à ce sujet ; nous allons nous appuyer sur quelques-unes de ces données. On sait de puis longtemps que l'être monocellulaire est immortel en principe ; mais en pratique cette immortalité est dérisoire et potentielle et n'est qu'un piètre cadeau, puisque le petit être est à la merci d'une variation du milieu dans lequel il baigne, variation qui ne peut pas ne pas se produire à la longue ; s'adapter au milieu, il ne le peut pas, il lui faudrait pour cela une souplesse infinie, et quant à adapter son milieu à ses besoins, il n'en a pas la force. Or voici justement que l'être pluricellulaire se forme, et

Le phénomène de ce genre le plus curieux est peut-être constitué par le processus de réparation des lignes de la main avec leurs formes caractéristiques après des lésions pas trop graves. Il y aurait aussi—mais là les observations sont très contestées—les ampoules cruciformes et les stigmates.

il se développe comme une poche, grâce à la juxtaposition des fragments de la cellule divisée — l'embryologie montre très bien cette constitution de la gastrula — et son milieu il l'enferme en lui, ou du moins il en enferme ce qu'il peut, et il rompt de plus en plus toute communication avec ce qui reste en dehors de cette poche, cependant qu'il se couvre d'une croûte épaisse ¹⁾.

Cela fait, il est libre de former son milieu, de le doser, l'appropriier à ses besoins, de le renouveler à travers l'ouverture de ce sac, ouverture qui est sa bouche, en un mot de choisir ses aliments par l'éloignement de ce qui est funeste et par l'admission de ce qui est propice; tout le reste, hormis cette porte de ce qui est maintenant son corps, il l'abstrait le plus possible de tout contact; il le couvre, et surtout il s'efforce de le garantir contre les chocs. À partir de ce moment, l'individu connaît deux besoins fondamentaux et sa vie psychique se groupe autour de deux pôles, par une scission de plus en plus nette: une première partie garde l'emploi dévolu précédemment à la vie tout entière et

1) Il est enfantin aujourd'hui de dire que le milieu dans lequel nous vivons est l'air que nous respirons, notre maison, les jardins qui l'entourent etc.. Notre milieu c'est le liquide si voisin de l'eau marine, dans lequel toutes les cellules de notre organisme baignent.

préside aux échanges entre le corps et le milieu maintenant intérieur au corps ; d'autre part, la seconde section surveille les alentours du corps, s'occupe à réapprovisionner le milieu intérieur et s'ingénie à garantir la colonie de cellules de tout contact funeste. C'est de l'évolution parallèle de ces deux moitiés de vie psychique que naît un état d'équilibre dont résulte, en principe, une survie beaucoup plus certaine et beaucoup moins soumise aux aléas de toute sorte ; et ce développement signifie la formation d'un véritable laboratoire intérieur et d'un certain nombre de sens intérieurs ou viscéraux, d'un côté, et de l'autre côté d'une série d'organes de locomotion, d'appréhension etc. comme aussi des sens éclaireurs ; certaines espèces ont peut-être poussé ces deux développements avec une sollicitude égale, mais d'autres espèces—et les plus évoluées—ont fait faire un saut extraordinaire à leur vie extérieure et ont réalisé un progrès immense de ce côté, alors que leur vie viscérale est allée sans cesse en se perfectionnant, bien qu'avec une rapidité moindre. Or c'est cet immense progrès de la perception extérieure, qui est marqué justement par l'apparition et le développement de l'imagé, caractéristiques de la vue, de l'ouïe, du toucher, du goût, de l'odorat et du sens musculaire ; et, d'autre part, ce qui illustre la pauvreté des

multiples sens désignés par le mot collectif de sens cénesthésique, est précisément l'absence absolue ou, tout au moins, le jeu d'importance du contenu introspectif.¹⁾ Cette omission des espèces ou plutôt cette impuissance qui a fait que la moitié de la vie psychique des mammifères supérieurs et de l'homme est restée sur un plan secondaire, constitue une grave erreur; mais, il n'y a pas lieu d'insister ici sur ce point qui nous ferait nous écarter de l'objet direct de ce développement; c'est le fait en lui-même qui nous intéresse et nous en revenons à en enregistrer l'observation. Les sensations internes ne donnent point ou peu d'images quand elles sont seules, et on ne peut pas davantage supposer qu'elles en donnent, lorsqu'on voudrait qu'elles fassent cortège à une émotion, à une idée ou à un fait psychique quelconque.

b) Appliquant ici un procédé que nous avons plusieurs fois employé, au cours de ce livre, nous allons maintenant tirer un second argument en faveur de notre thèse, du fait que l'on peut, dans certaines conditions, obtenir la sensation

1) Le sens de l'équilibre par exemple, dont le siège se trouve dans les canaux semi-circulaires, ne donne pas d'images; les impressions en sont pourtant bien localisées et elles résultent de l'ébranlement que reçoivent les terminaisons nerveuses spéciales (par suite de l'inertie) que manifeste, lors d'un mouvement de la tête, le liquide contenu dans les canaux. Cette sensation sans image, donne lieu pourtant à un mouvement de rééquilibration du corps.

et les réponses motrices sans qu'il y ait image. Ce fait a été réalisé et observé au cours d'un phénomène d'ordre pathologique appelé cécité psychique, qui est bien connu et dont nous avons parlé plus haut, en passant (p. 198 note) Sans nous attarder davantage à des précisions qui ne sont pas dans le rapport le plus étroit avec notre but momentané, disons que la cécité psychique est — d'après les expériences de Goltz, de Munk, etc.. — un fait consécutif à la destruction des sphères visuelles. Or, justement l'observation nous montre, que la vue n'est pas abolie entièrement chez les animaux lésés par l'accident ou opérés : ceux-ci se meuvent sans heurter les objets qui se trouvent sur leur route, mais ils n'y remarquent rien ; un chien privé des deux gyrus sigmoïdes est devenu insensible à ce qui l'intéressait et l'émouvait le plus, même à la nourriture (quand il ne la flaire pas, bien entendu). En somme, donc, la cécité psychique suppose une abolition de l'image visuelle des objets ; mais, la vue n'est pas abolie puisque l'animal évite les obstacles, et les réactions, tout au moins celles qui sont observables du dehors, ne sont pas abolies non plus, étant donné que l'animal se dirige. Il y a par suite dans la cécité psychique, sensation, réactions et pas d'image : pas plus donc que la sensation, la réaction n'implique l'image et

celle-ci n'est pas la sensation des réactions corporelles : C'est justement ce que nous voulons démontrer.

c) Certains auteurs ont essayé de montrer ¹⁾ qu'en se basant sur l'observation, on arrive à la conclusion manifeste que la représentation d'un mouvement est réellement une ébauche, une esquisse du mouvement, que par exemple le langage intérieur n'est qu'en apparence un fait purement mental et qu'il suppose au contraire des mouvements appropriés du larynx, du palais, de la langue, des lèvres, etc. pareils à ceux qui se produisent lorsque ces organes prennent la forme qui convient à l'émission des sons composant les mots prononcés à voix haute. Nous ne souscrivons nullement à cette opinion ; l'observation, en effet, semble plutôt nous pousser à la conclusion opposée : on peut faire surgir le mot dans la conscience au moyen du langage *intérieur*, sans qu'aucune parcelle de muscle, aussi petite fût-elle, ne bouge ; chacun peut s'assurer de ce fait en se surveillant consciencieusement pendant qu'il pense intensément à une chose ; l'expérience peut être rendue d'ailleurs, plus précise si on agit par étapes ; d'abord on prononce une phrase tout haut, puis on la murmure pour soi sans expiration d'air (sans que le

1) Striecker, *Du Langage et de la Musique*

son sorte) mais en faisant tous les mouvements précédents, enfin on la pense simplement ; pour plus de sûreté, on a la faculté dans ce dernier stade, de serrer sa langue entre les dents ; ce faisant ni la langue, ni les lèvres, ni les dents ne bougent et seul le palais garde sa liberté de mouvement ; mais le changement de forme de ce dernier ne suffit à produire presque aucun son et donc encore moins à le symboliser.

L'absence totale, dans les cas observés, d'un phénomène connexe, qui accompagne infailliblement toute activité musculaire, suffit d'ailleurs, croyons-nous, à lever les derniers doutes à ce sujet : nous voulons parler du phénomène de fatigue musculaire. Si les images ou représentations de mouvements supposaient obligatoirement des mouvements effectifs, il faudrait nécessairement qu'une même image répétée un grand nombre de fois à des intervalles très courts nous donne, après un certain temps de cet exercice, l'impression de fatigue dans la partie du corps intéressée avec une intensité moindre tout au plus, que lorsque le mouvement a toute son ampleur ; ainsi, si le langage intérieur supposait réellement des mouvements naissants de divers organes de la cavité buccale et de l'arrière gorge, il faudrait qu'après douze heures par ex. de réflexion, nous ressentions au moins la même fatigue qu'après

une conversation ininterrompue d'une heure. C'est là une conséquence à laquelle nous ne pouvons pas échapper. Or, ce phénomène de gêne, qui devrait apparaître constamment chez les personnes qui ²⁾ emploient beaucoup d'images motrices en pensant, n'a jamais été observé et pourtant, lorsque ces mêmes personnes expriment effectivement et à voix haute leur pensée, elles commencent à éprouver la gêne caractéristique après quelques minutes de conversation, aussi entraînées qu'elles soient à l'exercice.

d) Mais un autre argument en faveur de notre thèse va fournir des éclaircissements nouveaux et pleins d'intérêt. Il est en rapport avec une constatation, qui a été l'inspiratrice de la solution présente et son point de départ direct. En effet, nous avons fait depuis longtemps une observation, en commun d'ailleurs avec beaucoup de psychologues et nous avons été particulièrement frappé par son aspect nouveau et riche en conséquences. Voici en quoi elle consiste : un homme peut être regardé, si on le considère d'un certain point de vue, comme un moteur et un mobile formant un ensemble capable de produire des travaux très divers ; mais si on veut préciser ce fait, on est arrêté infailliblement par l'impossibilité d'astreindre une limite

2) Nous parlons ici bien entendu de la gêne locale et non du „mal de tête“ qui accompagne, dans certains cas, la réflexion prolongée.

à ce qui est moteur par rapport à ce qui est simplement mobile : si j'observe du dedans tout me paraît moteur ; si au contraire j'observe du dehors tout m'apparaîtra simplement mobile et toutes les parties de moi, qui entrent en jeu sous l'effet d'une excitation me sembleront se mouvoir l'une l'autre directement, depuis cette excitation (qui, elle, a besoin d'un ébranlement extérieur) jusqu'à la réaction motrice, c'est à dire d'un bout à l'autre du circuit. Mais, peu importe dans le cas présent où se trouve cette limite ; l'essentiel est qu'elle existe et nous croyons pouvoir le prouver à la lumière d'un fait assez fréquemment observable : le moteur est, dans certains cas, complètement mis à part grâce à un biais, à un jeu de notre esprit, à un raffinement tout à fait particulier. Nous observons, en effet, de nombreux cas où nous nous donnons à nous-mêmes l'illusion *seulement* de nous mouvoir, où nous donnons en quelque sorte l'ordre psychique de mouvement, mais en faisant une « nuance » et en faisant circuler, en même temps que cet ordre, une consigne secrète qui implique pourtant notre accord avec nous-mêmes. On connaît cette expérience classique de suggestion qui consiste à réunir les deux mains du sujet en avant du corps, de façon à ce que les doigts de l'une rentrent dans les intervalles des doigts de l'autre ; on per-

suade ensuite au sujet qu'il ne peut désunir les deux mains et, effectivement, il ne peut pas les désunir. On peut procéder à la même expérience mais en ayant recours, cette fois, à l'auto suggestion : nous avons essayé à plusieurs reprises cette expérience sur nous-même avec pleine réussite tout en faisant chaque fois le maximum d'efforts pour séparer les mains ; nous sentions chaque fois nos muscles des bras se contracter et pourtant en pure perte. Mais ayant répété un assez grand nombre de fois l'opération en suspendant chaque fois à un moment donné la suggestion et ses effets, nous avons finalement reconnu clairement ce qui suit : lorsque, agissant sous l'empire de la suggestion nous faisons mine de séparer les mains, les deux paumes se séparent effectivement, mais les doigts restent accrochés par les phalanges qui s'emboîtent les unes dans les autres avec une telle force que nous restons convaincu qu'il nous est impossible de séparer les mains ; lorsque la suggestion cesse, les doigts se séparent et notre action revêt, au fond, deux temps, un premier pendant lequel nous desserrons les doigts et un second pendant lequel nous disjoignons les mains. Somme toute, ce que nous venons de constater nous induit à croire que nous pouvons quelque-fois « tricher » et nous duper à notre insu et pourtant volontairement,

puisque nous avons la faculté de faire ou non le geste, en lui-même volontaire, de disjoindre nos doigts.

Ce n'est pas tout et cet exemple n'est pas le seul qui découvre le pouvoir que nous avons d'arrêter certains actes, en nous rendant volontairement nos propres dupes. Il y a des cas, et ce sont ceux qui nous intéressent ici en vue de la démonstration que nous avons entreprise plus haut, où nous voyons en nous un véritable simulacre d'action. Tout à l'heure, nos muscles des bras agissaient réellement; or, même cette condition d'action inhibée¹⁾ par une circonstance produite inconsciemment et volontairement¹⁾ n'est pas toujours respectée; ce que nous avons nommé le *moteur* est maître, au milieu de circonstances diverses et d'appréciation parfois complexe, de *débrayer* et de fonctionner pendant un certain temps à vide: prenons à témoin la classe de faits si commune des rêves: nous avons souvent pendant notre sommeil, la sensation — lisons l'image — de nous promener, de porter nos mains sur un objet, de sourire, de saluer, de nous pencher, et pourtant ce n'est que dans de circonstances tout à fait exceptionnelles comme les délires, que l'on observe chez un dormeur une agitation véritable: Les jeunes

1) Pour les rapports de la volonté et de l'inconscient voir le début du chapitre.

enfants, sous l'impulsion d'une nécessité pressante qui ne suffit pas pourtant à les réveiller, rêvent souvent qu'ils font droit à l'invitation de leur organisme : cependant, sous l'influence de l'éducation qu'ils reçoivent de leurs mamans dès la première année, il se produit un phénomène d'inhibition qui rend la satisfaction parfaitement illusoire : quelquefois il arrive, puisque la même nécessité subsiste, que le rêve recommence au bout d'un temps probablement très court, au milieu de circonstances accessoires qui peuvent varier : le rêve peut même se répéter plusieurs fois, toujours ayant pour phase finale l'image localisée de la satisfaction du besoin de l'organisme, il peut tourner en cauchemar, prendre des proportions gigantesques, affolantes et reprendre sans cesse de plus en plus fréquemment jusqu'à ce que le dormeur s'éveille. Cet exemple est le plus clair de ceux que nous pourrions trouver sur le sujet qui nous occupe : il trahit bien ce simulacre d'action que nous avons signalé d'autre part, inhibée ici par le fait que le dormeur n'est pas dupe et se rend compte de sa vraie situation, et il montre surtout que nous pouvons avoir des images complètes d'une action, sans que l'action se produise réellement.

De tout ceci nous déduisons que l'image est bien entièrement un phénomène centrifuge et nullement un phénomène centripète qui se gref-

ferait sur un phénomène centrifuge ; elle ne peut pas plus être une sensation interne qu'elle n'est une perception des choses. et n'a besoin pour se produire d'aucun mouvement corporel réel, mais, par contre, elle demande obligatoirement et nécessairement pour se manifester, qu'un ordre intérieur soit donné, qu'une résolution d'exécution purement psychique soit prise et aussi tôt arrêtée. Si l'on veut, il se passe quelque chose d'analogue ici à ce qui a lieu dans le cas où nous prenons une brusque résolution de faire un geste rapide alors qu'une espèce d'inertie, de lâcheté physique nous tient cloué sur place : le déclenchement psychique est dans ces cas-là si imprévu et si intense qu'on croit avoir sauté de quatre mètres en avant, lorsqu'on s'aperçoit tout à coup qu'on n'a pas quitté son siège et que pas même le moindre petit muscle n'a bougé. Cette expérience aussi, qui ne l'a pas faite ? Qui ne s'est pas jeté par la pensée à la tête d'un cheval emballé et cela d'une façon si éperdue, si complète qu'il a senti—toujours mentalement—sa main s'apesantir sur la bride, ses jambes le porter dans une course folle jusqu'auprès de la folle monture et finalement ses pieds se caler aux aspérités du pavé ? Qui n'est pas sorti, par la pensée, mille fois de

son lit par une matinée pluvieuse, lorsque la chambre est très fraîche et le lit bien douillet? Qui n'a pas dansé aussi une ronde sauvage, et n'apas sauté au plafond lors de l'ivresse qui s'est emparée de lui au moment de l'annonce d'une excellente nouvelle, alors qu'il a continué à deviser tranquillement avec son interlocuteur et lui a adressé des remerciements extrêmement modérés? ¹⁾ Mais, les exemples pourraient être multipliés à l'infini; ceux que nous venons d'imaginer nous suffisent car ils prouvent surabondamment le simple fait que nous avons mis en discussion. Ce fait est le suivant: une action peut être exécutée *psychiquement* et non exécutée *physiquement*.

Mais revenons à notre argumentation précédente et disons: ce qui a lieu pour tous les faits mentionnés, a lieu aussi pour le mot: celui-ci peut être prononcé seulement mentalement et il n'en faut pas plus pour que l'image se produise ²⁾.

1) D'ailleurs, pour marquer cet écart d'une autre façon, ne sait-on pas qu'il y a des phrases musicales, des airs, des chansons que nous chantons très bien mentalement et que nous sommes totalement incapables de fredonner et surtout de chanter à pleine voix: nous nous apercevons, lorsque nous voulons le faire, que bien des notes composant cette phrase sont inconnues de nous ou oubliées.

2) Nous voulons ici rappeler pour mémoire et pour montrer aussi à quel point l'image est un point central que l'aphasie motrice ne suffit pas à entraîner la surdité verbale.

Toutes les pages antérieures contribuent finalement à nous faire présenter une hypothèse qui n'a la valeur d'une loi vérifiable que pour les émotions simples, pour les sensations d'ordre inférieur et pour le mot ; on est donc libre de classer tous les faits psychiques en deux classes selon leur profondeur (et non selon qu'elles ont le caractère affectif ou intellectuel) et, en ce cas, on peut refuser le bénéfice de cette hypothèse à certains faits d'ordre supérieur, émotions esthétiques, images visuelles, etc.. Quant à nous, sans crainte aucune, par le fait que nous sentons combien cette division en deux classes est artificielle, nous l'appliquons de bas en haut du domaine psychique. Et cette hypothèse la voici ; *la totalité du contenu introspectif de notre conscience, formé de l'ensemble des images de toute sorte est constituée par le côté psychique de certaines réactions ; le moment de ce choc en retour, du reste, est à coup sûr celui où ces réactions ne sont que dans un stade préparatoire.*

Reste encore une dernière question très importante ; elle consiste à montrer dans quels cas l'image se produit et pourquoi tels faits s'accompagnent d'images à l'exclusion de tels autres. Cette question aurait sa place ici ; mais,

elle fera l'objet d'un long examen ultérieur et nous la réservons, pour le chapitre qui va suivre.

Aussi nous allons clore tout de suite la partie en cours de notre discussion, dans l'espoir d'avoir fait un pas décisif dans la résolution du problème qui nous préoccupe. Mais auparavant nous nous permettrons en guise de conclusion de résumer brièvement les points qui font l'objet de ce chapitre.

Hobbes dit que la perception sensible est une combinaison de mouvements venus de l'extérieur et de mouvements venus de l'intérieur. C'est bien à une pareille conception que nous arrivons de notre côté ; la perception sensible et complète, telle que l'homme la connaît, est une combinaison d'une perception-pure, prise de contact entre une réalité et un esprit, et d'une perception image, écho du stade psychologique de la réponse organique correspondante à cette prise de contact. Et nous pourrions en dire autant pour l'émotion : celle-ci est également composée d'une émotion pure et d'une émotion-image et le classement des deux éléments se fait d'après la même formule :

Perception pure, émotion pure, perception-

image, émotion-image, enfin souvenirs de chacun de ces éléments, voilà la nomenclature la plus simple et la plus complète de toutes les parties dont se compose le contenu, l'objet du moi. On peut grouper ces éléments par deux en mettant les émotions, d'une part, et leurs souvenirs (s'ils existent) et les perceptions, d'autre part, et leurs souvenirs ; on obtient de cette façon l'opposition classique de la vie affective et de la vie intellectuelle. Mais, on peut grouper aussi ces éléments — et cela est plus important — en mettant les états purs d'un côté, et les images de l'autre côté, et l'opposition qui en résulte est celle de l'inconscient et du conscient. Examinons une dernière fois ce rapport et tirons en, en guise de conclusion, la conséquence qui en résulte. L'esprit suppose un mécanisme et il suppose également un contenu ; le mécanisme isolé de tout contenu est une simple virtualité et — nous le concédons à la rigueur — une simple abstraction ; mais, le mécanisme possédant un contenu ne signifie pas nécessairement une pensée imagée et visible à l'introspection, mais pourtant obligatoirement un objet. Dès lors, nous disons : un objet de pensée n'est pas toujours une image et il est faux de croire que l'inconscient se com-

pose d'images non perçues — nous avons vu, c'est là une contradiction.

D'autre part, et cette assertion nous semble avoir une grande importance. L'objet est un fait psychique correspondant à un fait matériel extérieur, tandis que l'image est un fait psychique correspondant à la réaction de notre corps sur les choses ; ou, pour parler autrement, l'objet consiste dans une constatation des transformations imprimées à notre corps, alors que l'image est une constatation des transformations imprimées à notre corps, en réponse aux premières transformations.

L'objet est en quelque manière la chose mais l'image vient indubitablement de nous ; et c'est cela qui explique, que la conviction s'est établie que notre *représentation* décore le monde et cela au point que la fameuse distinction entre la représentation d'une chose et la chose en soi, s'est si tyranniquement et si justement imposée en philosophie. L'image d'une chose et la chose elle-même se trouvent sur deux plans tout à fait différents ; voilà une vieille vérité que nous espérons avoir démontré d'une façon toute nouvelle.

CHAPITRE III

L'INTELLIGENCE et l'INSTINCT

La Question des Sièges des Images.—Siège des Images Visuellss.—Les Images et les Processus Actifs.—L'Image et son Prestige.—Les Divisions du Moi.—La Vie Intérieure.—Les Personnalités du „Moi“.—Les Personnalités multiples.—Personnalité et Inconscient.—L'Intelligence et l'Instinct.—L'Instinct.—L'Instinct, l'Intelligence et le Merveilleux. —Fait Psychique et Fait Introspectif.—Volonté et Intelligence.

Ce qui précède, nous montre principalement deux choses. D'un côté, en effet, l'image apparaît comme une superstructure qu'il est possible d'isoler et d'écarter du reste des faits intérieurs; dès lors—le couvercle soulevé—la vie psychique se présente, au dessous, comme douée d'une homogénéité indéniable et d'une continuité que l'immixtion de l'image nous empêche habituellement de comprendre. En second lieu l'image est un fait centrifuge, *une sorte d'intuition de l'effort moteur*, de cet effort moteur qui accompagne toute perception *active*

et à plus forte raison toute action venant de nous en réponse à l'excitation du milieu extérieur.

C'est cette seconde proposition que nous allons reprendre tout d'abord et nous allons nous efforcer de lui ajouter quelques vues complémentives.

Nous avons, en effet, laissé jusqu'ici de côté la question des sièges physiologiques et nous ne nous sommes pas préoccupés de mettre en harmonie la structure probable du système nerveux et des organes de sensations en particulier, avec notre théorie des images. Et cela serait d'autant plus indispensable que rien, dans l'état actuel des sciences biologiques, ne prévoit un mécanisme capable d'expliquer le greffage des images sur les sensations et de rendre compte du mélange image-sensation, comme d'un mélange de processus centripètes et centrifuges; au contraire, le physiologiste considère—en dehors du phénomène purement psychologique d'élaboration centrale—une perception qui va de la périphérie au centre, comme une réponse organique de tout être vivant, élaborée par les centres, mais tardive et incapable d'ajouter quoique ce soit à la perception, fût elle imagée ou inconsciente; l'oeil reçoit par exemple une excitation lumi-

neuse, la transmet aux centres et l'organisme se met en état de réponse, la main s'avance ou recule, la tête se penche, se rapproche ou se détourne, etc...; mais on ne voit pas comment physiologiquement parlant et par quels intermédiaires, l'ébranlement de la tête se combine à l'impression des yeux pour donner l'image.

Or, nous ne nous croyons pas le droit, pour répondre à cette grave difficulté, de changer une seule syllabe aux données de la science actuelle et notre manque de compétence en la matière nous oblige à la plus extrême prudence et à la réserve la plus absolue concernant la production de faits qui seraient contraires à ceux résultant des observations et des expériences scientifiques. Par contre, il ne nous est pas défendu de faire quelques suppositions hypothétiques et partant des vérités d'ordre psychologique que nous avons établies au chapitre précédent et en lesquelles nous avons la foi la plus entière, d'apporter une interprétation nouvelle concernant le fonctionnement du système nerveux, interprétation qui se heurte à d'autres interprétations, mais non aux faits eux-mêmes établis par la physiologie de notre temps. Du reste, nous savons que l'interprétation possède dans les sciences biolo-

giques la champ le plus vaste et d'autre part il nous paraît qu'il n'est point besoin d'imaginer, dans le cas qui nous occupe, des mécanismes nerveux et des appareils nerveux nouveaux, mais qu'il nous suffit de nous appuyer sur ceux déjà déterminés, en vue d'arriver à des conclusions hypothétiques nouvelles; au surplus et dans le cas le plus extrême, nos considérations nous mèneraient à supposer que les nerfs sensitifs ne sont pas tous centripètes, mais qu'il en est de centrifuges; et en cela nous ne heurterions aucune constatation expérimentale certaine, puisque les biologistes hésitent à se prononcer dans cette question, en un sens ou dans l'autre. Mais sans avoir besoin d'aller aussi loin, nous pourrions nous contenter de rappeler en quelques mots et d'accommoder, comme nous venons de le dire, avec nos hypothèses les données les plus simples sur lesquelles tout le monde est d'accord.

Du reste, nous n'attendrions pas, en prenant la question du point de vue physiologique, une confirmation de vérités psychologiques si, de notre avis, celles-ci avaient acquis, après les considérations des chapitres précédents, le degré de certitude voulue. Mais, on se rappelle que l'observation interne nous avait

conduit à reconnaître certaines vérités pour certains sens seulement et que nous avons étendu d'office ces vérités aux sens supérieurs, ne comprenant pas qu'il y ait des séparations et des hiatus dans le domaine des sens, à ce point de vue : nous avons constaté, en effet qu'une émotion craintive pouvait être cause d'une sensation ¹⁾ de froid artificielle et réciproquement, mais nous n'avons rien constaté de pareil pour la vue et pour l'ouïe et bien que les hallucinations visuelles et auditives provoquées par des émotions soient bien connues, nous n'avons pas voulu en parler par crainte de nous perdre dans une grande complexité de faits et dans une interprétation risquée et nous nous sommes contentés d'inférer et d'étendre les observations sur les sens primitifs, aux sens les plus perfectionnés ; c'est donc en ce qui concerne ces sens évolués, que nous avons besoin d'une confirmation résultant d'observations autres que celles que précèdent ; le chapitre en cours est destiné à nous les fournir.

Anticipons donc quelque peu sur ce qui va suivre et présentons tout de suite une série de faits simples et qui n'ont pas besoin de

1) Nous voulons dire, en réalité : d'une *image* de froid.

considérations préliminaires pour apparaître dans leur vraie lumière. Toute sensation suppose une modification, ou si l'on veut, une altération de l'appareil périphérique et en conséquence toute sensation visuelle suppose une modification de la rétine et de l'oeil en général (peu importe du reste, la nature de cette modification); mais, si cela est, après un nombre quelconque d'ébranlements, la structure physique et la composition chimique de l'oeil se trouveront modifiées, jusqu'à un certain point, dans le sens que sa sensibilité sera amoindrie et finalement même abolie: l'oeil, à ce moment là, ne sera plus tout à fait un oeil; cependant, en fait ceci n'a pas lieu parce que l'être vivant répare, parce qu'il annule chaque modification subie, par une modification de sens contraire, qui remet les choses en état, parcequ'il oppose à cette désagrégation une activité compensatrice qui est très analogue à la réparation d'une blessure (réfection d'une partie d'épiderme enlevée, suture d'un os etc.)

Ce processus n'est pas pour nous étonner, étant donné que nous viendrons plus loin, grâce aux considérations des deux premiers chapitres, à envisager sous le même aspect non seulement ce phénomène de remise en état, mais tout phénomène de formation des orga-

nes par l'être vivant; en effet, il nous est impossible de croire, après avoir montré que l'esprit a dans l'homme un champ d'action des plus vastes et d'ailleurs insoupçonné de ceux qui se contentent de contempler le pays de la pensée imagée, il nous est donc impossible de croire que les lois contenues dans la fameuse théorie de l'adaptation au milieu suffisent à expliquer le progrès tout entier de l'organisme vivant, depuis les formes les plus simples jusqu'aux plus évoluées; l'évolution, au contraire marque une série de pas sur la nature et non pas un emboîtement dans la marche du monde matériel, lequel depuis les temps les plus anciens ne s'est, par surcroît, pas modifié, au point de ne plus permettre l'existence des espèces vivant à ces époques éloignées 2); cela revient à dire que l'être créé ses organes, que la pensée qui est une activité propre, façonne la matière non pour se conserver dans le milieu, mais pour prendre de plus en plus d'action sur le milieu; or il ne suffit pas de créer, il faut conserver, il faut refaire et la création est une création qui renouvelle avec chaque instant ses effets; disons le mot tout de suite, elle est une „cré-

2) Nous savons que les Lingules, qui sillonnent nos mers, existent depuis les époques les plus anciennes connues.

ation continuée". De même donc que pour Descartes, le monde doit périr dès l'instant où Dieu aura retiré sa main, de même pour nous le corps, cette petite partie du monde, doit périr dès que l'être psychique lui retire son assistance; car, si Dieu agit et continue à agir, il agit peut-être du dehors pour les masses inertes, mais sûrement du dedans pour les masses vivantes.

Or, c'est justement une certaine connaissance très spéciale de cet effort continu, qui peut expliquer l'image visuelle, chaque mouvement compensateur provoquant une image; c'est là nous l'avouons, une conjecture, car nulle observation directe ne nous permet de considérer d'une façon même approximative et vague, une concordance et une relation d'un pareil mouvement et d'une image; cependant, nous avons fait remarquer au chapitre précédent que la sensation visuelle et l'image visuelle sont des choses distinctes, que la première signifie „voir" et que la seconde signifie „regarder", que la première est plutôt action; or, nous avons beau chercher, la seule action physiologique correspondante à un effort de l'être, en ce qui concerne l'oeil, est ce mouvement de compensation et c'est cela qui représente le fond de l'image visuelle, bien que le

nom attaché à chaque couleur et peut être certains mouvements du corps (origine, par ex. de la connaissance de la profondeur des objets) y soient manifestement pour quelque chose. 1) L'oeil est une partie du corps que tout blesse, un vrai talon d'Achille que le vivant a constitué de son plein gré, mais qui loin d'être un point de faiblesse est un point fort, tant il est vrai que la vie peut, à force d'intelligence, se faire une arme avec ses infériorités les plus grandes et, en apparence, les plus implacables et les plus impitoyables; c'est là, nous le répétons, une hypothèse et nous étions trop habitués à présenter des observations précises et des analyses pour ne pas en rester quelque peu déçus, mais peu importe. Il nous suffit de voir avec précision que l'image ne vient pas des choses 2) et de déduire de ce fait qu'elle vient de nous; car partant de là, et constatant aussi qu'elle n'est

1) «S'abandonne-t-on, les yeux clos, à une rêverie dans laquelle les objets de premier plan sont imaginés comme assez distants? Les axes des globes oculaires restent presque parallèles et le muscle ciliaire est relâché. Vient-on à imaginer un objet rapproché, ou situé latéralement? Il est possible, mais non constant que les globes oculaires tendent à se diriger de ce côté. Plus fréquemment vérifiable est l'association des images auditives, surtout verbales, avec les mouvements des lèvres, de la langue et du larynx...» Dumas, *Traité de Psychologie*, Tome I, p. 516.

2) Voir expérience de la chambre obscure p.183.

pas une sensation interne, ³⁾ nous adopterons la seule solution qui se montre à nous : nous dirons que l'image visuelle est, comme toutes les images, un résultat de notre activité et spécialement la conscience du rétablissement brusque de l'état de l'organisme nerveux ; tant pis, si nous ne pouvons pas aller plus loin et préciser davantage ; car pour vérifier cette assertion et faire varier notre image avec des modifications, puis les voir se développer ou se ternir et disparaître en même temps, il faudrait tout d'abord, que nous puissions tout au moins observer et déterminer la nature des processus des modifications nerveuses, de la reconstruction des tissus et de la formation des organes, avant de les mettre en parallèle ; et ça nous ne le pouvons pas. ⁴⁾

3) Voir pg. 217.

4) L'explication qui précède est analogue à celle que l'on donne d'habitude de l'image consécutive. Pour nous, l'image directe et l'image consécutive sont deux faits de même nature : l'un prouve de l'autre que la sensation n'est nullement une composante de l'image, mais un phénomène totalement distinct. En effet si nous prenons par ex. l'image consécutive, ne voyons-nous pas qu'elle suppose qu'une image colorée peut se produire sans être, de par son origine, une sensation affaiblie. L'image consécutive n'ayant jamais été, elle même, un résidu de perception, mais un fait sui generis ? Quant à ce qui distingue les images directes et les images consécutives, nous devons le rechercher dans la physiologie très complexe de l'oeil, qui suppose un rythme et des oscillations de fonctionnement autour de son état normal.

Mais les images des autres sens sont-elles d'une autre nature, que les images visuelles, puisque nous avons montré plus haut qu'elles étaient non la connaissance de notre effort de réparation, mais la conscience d'une mimique intérieure, puisque nous avons reconnu que les images tactiles par ex, sont la conscience des mouvements possibles des doigts pour se saisir de l'objet ou simplement pour en parcourir la surface? Y a-t-il une différence de nature entre sens? Nullement, mais une hiérarchie semble s'imposer concernant les organes de la perception extérieure; d'abord est née la sensation du tact, puis la première image tactile très rudimentaire, simple intuition du mouvement d'appréhension et intuition aussi peut-être des mouvements réparateurs plus haut décrits, puis le sens du froid, le goût, l'odorat, l'ouïe et leurs images, puis enfin la vue ⁵⁾; si nous allons de bas en haut de cette échelle, nous allons des sens qui ont le moins d'images aux sens qui en ont le plus et qui ne sont presque rien qu'images; tout en bas le tact n'acquiert donc des images que tardivement, par une véritable révélation; mais une fois ce perfectionnement acquis, il semble que

5) Voir note de la p. ²⁰⁵, où la hiérarchie comprend cependant la vue et en dernier lieu l'ouïe.

les images jouissent d'un prestige de plus en plus grand, jusqu'à modifier à leur tour le terrain sensible ; si bien que, l'image qui était l'appareil accidentel de certains organismes sensibles, finit par créer volontairement à son tour un organe qui la favorise pleinement : nous ne pouvons pas expliquer autrement la naissance de l'oeil, différenciation de l'organe primitif du sens unique ; l'image est un artifice et son plein succès aboutit à son plein développement. Mais, avant la vue, il y a les autres sens qui eux aussi, dérivent du sens primitif unique ; ceux-ci aussi sont „truqués“ en quelque sorte, puisque leur contenu peut s'enrichir d'images. Suivons de plus près maintenant cette hiérarchie, en nous appuyant sur quelques observations qui précèdent ; il y a nous l'avons vu, des images qui sont la conscience de notre mimique de réponse à l'excitation perçue, et il y a, nous l'avons vu également, des images qui sont la conscience des processus de la remise en état des organes touchés par l'excitation ; ces deux catégories de phénomènes sont également susceptibles de répondre à la nécessité établie au second chapitre, d'après laquelle l'image est un fait qui se constitue à l'époque des phénomènes centrifuges ; il est probable que les

deux classes cheminent côte à côte et se développent parallèlement à partir des sens les plus primitifs ; mais, avec la vue les processus de réparation s'épanouissent soudain et forment le véritable noyau de l'image. Cependant que la mimique indissolublement unie mais sur un plan plus inférieur et plus obscur, donne en connexion la représentation de la situation dans l'espace et surtout celle de la profondeur.

L'image est partout conséquence d'un fait d'activité ; les gens calmes, froids, ont beaucoup moins d'images que les impulsifs et les enthousiastes et la fièvre ou l'alcool qui augmentent l'activité du corps d'une façon anormale, augmentent aussi le nombre et l'intensité des images, sans accroître considérablement nos facultés de jugement et de discernement. Le courant des images accompagne, du reste, à tout moment le cours de notre vie ; ce n'est pas par ci, par là que celles-ci apparaissent provoquées, appelées par nous ; compagnes de chaque pulsation vitale, elles se déroulent en permanence, dans un défilé majestueux et notre attention ne sert que de discriminant ; laissez-les passer, fermez les yeux et ne vous attachez à aucune en particulier ; vous surprendrez le bourdonnement d'un étrange rucher ;

et vous serez étonné de la profusion de la rapidité de succession, et de la grande variété de ce qui défile ; et vous sentirez aussi quelque peu, ce qui est le rêve, le vrai rêve de celui qui dort et qui ne pense à rien.

Au contraire, nous avons la faculté de nous arrêter sur telle image et nous usons de cette faculté à tout moment ; si nous voulons évoquer un nom propre ou la figure d'une personne par exemple, nous n'avons que la peine de fouiller dans cette armoire magique, jusqu'à en sortir ce qu'on cherche ; et personne ne niera cela ; car, du moment que l'on trouve, c'est que l'on a cherché ; et du moment que l'on a cherché, c'est que l'on savait ce que l'on cherchait ; et on ne savait pas le nom puisqu'on ne l'aurait pas cherché ; on „savait“ autre chose, qui était le souvenir pur et on cherchait la représentation, l'image qui va avec le souvenir ; voilà tout ; dès lors, l'image n'est pas un souvenir ; elle est, au contraire essentiellement actuelle, mais puisqu'elle a accompagné tant de fois le souvenir et puisqu'elle est de plus en plus facilement produite, donnons-lui son vrai nom ; elle est une habitude.

M. Pierre Janet rapporte, dans *l'Automatisme Psychologique*, avoir mis sous les yeux

de Lucie suggestionnée 5 cartes dont deux marquées par des petites croix, et il lui a commandé de ne pas voir à son réveil, les cartes marquées par les croix ; une fois éveillée, on demande à Lucie de dire combien de cartes elle a sur les genoux ; elle répond infailliblement „trois“. On est tenté de ne voir là qu'une comédie d'hystérique. Mais c'est peut-être conclure trop vite ; le fait n'est-il pas susceptible d'une explication moins simple, mais psychologiquement plus satisfaisante ? Ne se rapproche-t-il pas des processus récemment décrits par Freud sous le nom de *processus de refoulement* ? Si Lucie non prévenue se fiait simplement et passivement à ses sensations, elle aurait la sensation de 5 cartes ou plutôt 5 images de cartes ; mais elle ne se fie pas à ses sensations, tant est grand dans l'esprit humain ce prestige direct des images, et elle choisit, comme il vient d'être dit plus haut, 3 images qui l'intéressent.

Tant est grand dans l'esprit humain, le prestige des images, avons-nous dit. Nous avons déjà eu un exemple de ce fait au chapitre II lorsque nous avons présenté l'expérience de Colsenet ¹⁾ avec l'observateur de la chambre

1) Une description très intéressante de ce mouvement continu des images se trouve dans l'étude de M. Spaier parue

obscur ; là, l'image a étouffé littéralement la sensation nouvelle et l'esprit, complètement „hypnotisé“ par la représentation de vert, ne pouvait se rendre compte du changement continu des verres de couleur, du vert au jaune, du jaune au rouge, etc... et de la valeur véritable des taches qui se formaient sur le mur opposé. C'est que nous accordons une foi presque invariablement justifiée à l'image qui n'est pas la faible vibration de nos tissus en contact avec le monde comme la sensation, mais la mesure de notre droite action, et au point de vue connaissance, par suite de sa fermeté et de sa constance, un véritable progrès. Peu importe, du reste, que l'image-mot, ou l'image-son, ou l'image-couleur proviennent du processus réellement exquissé et point n'est besoin notamment, comme nous l'avons vu à la fin du dernier chapitre, que le mot jaillisse

dans la *Revue Philosophique*, numéro de Mars 1914. L'image apparaît à cet auteur comme comparable à un faisceau lumineux ou à un jet de lumière sortant d'un appareil cinématographique et se déversant continuellement ; à ce stade, elle est imprécise, fuyante et d'un contour imprécis et on pourrait la désigner sous le nom d'image-jet. L'orsque, pour reprendre la comparaison, on place à un moment donné un écran sur le chemin lumineux, on obtient l'image-cliché nette et immobile. L'image-cliché de notre conscience est une de ces coupes transversales dans le flux indistinct de nos images, oeuvre de l'attention, opérant brusquement et par saccades.

du fond de notre-gorge ; il suffit que nous acquerions l'habitude d'évoquer l'effort nécessaire au déclenchement des processus moteurs et seuls les débutants ont besoin de prononcer les mots à mi-voix, quand ils veulent lire et comprendre un texte — Du reste, quand les images n'y sont pas, nous les introduisons souvent malgré nous, et malgré elles. Nous avons ouï dire que les personnes qui ont une bonne imagination visuelle, reconnaissant au toucher un objet dans l'obscurité, se le représentent *visuellement* et n'ont aucune connaissance introspective de la sensation tactile qui évoque cette image visuelle. On peut rapprocher, croyons-nous, de ce fait le phénomène observé par Ampère dans son *Essai sur la Philosophie des Sciences*, Leçon préliminaire, sous le nom de *concrétion* : lorsque, dans une salle de théâtre, nous entendons un chanteur, dit en substance Ampère, il arrive souvent que nous n'entendons presque aucune parole ; mais si nous nous avisons d'ouvrir la partition et de suivre les paroles sur le texte nous „entendons“ distinctement toutes les paroles ; des sensations visuelles facilitent ici l'apparition des images auditives.

Les cas précédents peuvent être facilement généralisés ; il semble, au reste, qu'un ordre

de préférence soit accordé à la création de telles ou telles images et que les images visuelles donnent l'impression, par ex. de la connaissance complète ; cela nous apparaît chaquefois que nous sentons le besoin de voir en pleine lumière, un objet que nous avons roulé dans nos doigts pendant longtemps, dans une chambre obscure, sans être arrivé à le connaître d'une façon qui nous satisfasse ; là nous avons différemment de ce qui se produisait tout à l'heure, des images tactiles se greffant sur des sensations tactiles et des images visuelles se greffant sur des sensations visuelles ; nous ne retenons donc, ici, que le fait que l'image visuelle a plus de créance que l'image tactile, ou, si l'on aime mieux, que le couple visuel est jugé plus clair et plus véridique que le couple tactile ; c. q. f. d.

Passons maintenant à un autre sujet ou plutôt revenons à la question principale qui est l'objet de ce chapitre ; nous avons dit un peu plus haut que nous pensions avoir montré, d'une façon suffisamment claire, dans ce qui précède, que l'image est une superstructure psychique qu'il est très possible d'isoler du fond de notre vie mentale ; dès lors cette vie mentale nous apparaît elle même avec une structure, en quelque façon homogène, divisée

en moments, centres de cristallisation des images. Mais ici nous devons faire attention de peur qu'on nous impute une imprudence contre nos propres théories : en disant que les moments de notre vie mentale sont des centres de cristallisation des images, nous ne voulons nullement dire pour cela, que la vie psychique toute entière est simplement potentielle du moment où les images sont absentes, ce serait justement nier tout ce qui précède et nous placer au point de vue totalement opposé ; non, la pensée connaissante, la pensée agissante se manifestent, nous l'avons maintes fois signalé et démontré, sans le concours d'aucune image. Mais alors quelle est la structure d'ensemble, l'aspect complet et définitif de la vie psychique en tant qu'on veut maintenant étudier, non les images—qui ont été suffisamment et exclusivement considérées jusqu'ici—mais précisément la partie non imagée ?

Nous avons quelque peu semblé jusqu'ici avoir fait de la pensée, en tant que séparée de l'image, quelque chose de purement négatif. Selon l'expression de Höfding, en effet—nous l'avons déjà remarqué—le concept d'inconscient est purement négatif et notre pensée n'est pas autre chose que de l'inconscient.

Hâtons nous de le dire, ce n'est là qu'une apparence et la formule du philosophe danois, conforme peut-être à l'esprit classique et du reste très frappante, ne peut plus s'adapter au produit des analyses auxquelles nous avons soumis dans ce qui précède, le problème de la vie de l'esprit. La pensée sans images est un concept négatif, mais cela si l'on envisage la question sous un aspect, pour nous, très relatif *qui est celui de l'introspectif*, mais non point en elle-même.

Le problème se pose, en effet, pour nous tout différemment. La psychologie est l'étude des faits intérieurs et c'est tout en restant strictement sur ce terrain, qui est imposé à tout psychologue, que nous en sommes venus à des conséquences que nous qualifions d'entièrement nouvelles. D'ailleurs nous n'avons même pas eu recours, en vue de l'accomplissement de la tâche que nous nous étions assignée au début, à des méthodes qui sont excessivement recommandées en psychologie et qui constituent réellement de précieux auxiliaires,— nous voulons parler principalement de la méthode psycho-physique et de la méthode physiologique,— nous limitant purement à des analyses intérieures ; ce fait est en lui-même, très éloquent.

Or, il nous a semblé se dégager de notre étude, ainsi conduite, que la vie intérieure se scinde en deux parties, dont une seule introspective. Pour la psychologie classique, l'image est une sensation, une „sensation atténuée“ ¹⁾ et affaiblie, un „état faible“, une répétition, écho des „états forts“ ²⁾ que constituent les perceptions, en tous les cas une réplique, „un résidu“ ³⁾ et un souvenir, qui implique simplement, somme toute, un défaut de présence de l'objet ⁴⁾. Du point de vue intérieur cette définition ne laisse pas d'être très imprécise, étant donné qu'il est on ne peut plus difficile de dire où commencent les „états forts“ et où finissent les „états faibles“. Mais nous voyons sans peine quelle est l'origine de cette imprécision, puisque l'étude toute entière de la psychologie repose sur une confusion initiale. Ce que classiquement on prend pour la sensation, n'est que l'image qui l'accompagne et comme on ne peut faire une distinction de nature entre cette dernière et l'image qui peut symboliser à tout instant une chose même absente, il reste que la classification ne re-

1) Le mot est de Taine.

2) Expressions de Spencer.

3) Voir Ebbinghaus, *Précis de Psychologie*, p. 57.

4) Voir James, *Précis de Psychologie*, p. 18, 19, 23.

pose sur aucun élément réel et ne peut avoir de valeur. Pour nous, au contraire, la sensation est un fait psychique résultant d'un processus d'innervation centripète, alors que l'image est un fait psychique corrélatif d'un processus d'innervation centrifuge. La seconde est *toujours* introspective et la première ne l'est *jamais*. Mais, les deux faits sont d'ordre intérieur quoique entièrement distincts ¹⁾.

L'image est fonction de faits moteurs. Les images auditives — et non seulement auditives verbales — provoquent des réactions dans la cavité buccale. Quand je me représente le son grave du canon, j'en ébauche intérieurement une imitation au fond de ma gorge; et quand j'insiste sur cette représentation et veux la faire apparaître intensément, le son, sans transition aucune, se forme réellement et tout

1) En note de la page 523 du *Traité de Psychologie* de M. Dumas nous trouvons ce qui suit:... «Une dizaine de cas (hémianopsie double corticale) sont depuis observés tous les ans, jamais la disparition des images visuelles n'a été signalée chez les malades. Dans un cas, suivi d'autopsie, observé par nous dans le service du Dr. Dony, l'imagination était restée si vive qu'elle suppléait au défaut de la sensation et que le malade ignorait sa cécité (*Journal de Psychologie*, Mars-Avril 1922) «M. Meyerson estime en conséquence que la destruction des centres sensoriels n'entraîne pas la disparition des images visuelles. Voilà une observation psychologique, présentée en relation avec des faits d'ordre physiologique, qui vient affermir notre thèse.

naturellement à l'intérieur de ma bouche, comme un sourd grognement et se répand le long des parois osseuses, jusqu'à faire vibrer mes tympans. Le souvenir d'une promenade de nuit dans la campagne obscure, au milieu des frémissements des arbres, dans un silence interrompu par le vol d'un oiseau nocturne, est un véritable chant intérieur, un véritable poème que l'on se récite à soi-même.

Or il n'est pas possible, du moment que nous sommes en présence de deux ordres de faits psychiques, l'un relié à des phénomènes sensoriels, l'autre relié à des phénomènes moteurs, de déclarer que l'un seulement de ces ordres de faits a un caractère intérieur positif; et cette impossibilité subsisterait, quand bien même on prouverait définitivement que l'ordre de faits en litige est insaisissable à toute étude et à toute observation. Et cette preuve n'est pas encore faite.

Bien mieux, nous ne pourrions moralement pas accepter le découragement auquel une pareille démonstration nous pousserait indubitablement. Car, nous faisons remarquer que l'image est un perfectionnement extraordinaire de l'être psychique, mais qu'elle est malgré tout un fait second, dérivé, et relativement récent, que les espèces animales inférieures ne

présentent probablement pas et que nos enfants ne présentent sûrement pas durant la période qui suit de près leur naissance; en un mot nous observons que ce recouvrement constitué par les images n'est rien en comparaison de ce qui n'est pas elles et qui est véritablement en nous. Dès lors, pourrions-nous nous résigner à la pensée que nous porterons perpétuellement en nous un *inconnu* et continuer encore à chercher, à étudier, quand après avoir découvert que nous ne pourrons *jamais* connaître en soi rien de ce qui nous entoure, de ce qui forme le monde extérieur, rien de ce qui n'est pas nous, nous découvrirons que nous ne pourrons *jamais* rien connaître de ce qui est nous-même?

L'image est une superstructure qui vient simplement s'ajouter à nos sensations, à nos jugements, à nos émotions pures. Et s'il en est ainsi, qu'est ce qui est le plus incontestablement une pensée? L'image, l'introspectif, ou le non image, le non introspectif? Les deux ordres de faits ont droit à ce nom, au moins au même titre, et notre tâche doit être de les étudier séparément et de les articuler ensuite ensemble. Mais en attendant, contentons-nous de les poser les uns et les autres comme existant avec certitude, et disons avec

Bossuet: „Il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier; mais il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue.“¹⁾ Nous affirmerons donc ainsi que Buhler, et quelque problème que cette affirmation nous impose, „qu'en principe tout objet peut être pleinement et exactement pensé sans l'aide d'image“.²⁾

On a dit de la psychologie moderne qu'elle est une psychologie sans âme. Provisoirement, oui, mais pour peu de temps encore. La vérité est que la psychologie tout entière repose sur une inattention initiale et sur un défaut d'analyse. Et si nous cherchons plus loin, ce n'est pas seulement la psychologie qui est entachée par ce vice initial. Les matérialistes observent depuis longtemps que les sciences de la nature ont un caractère antropomorphique, autrement dit, que l'homme a une tendance presque invincible à tout ramener à lui-même.

2) *Traité du Libre Arbitre*, chap. IV.

3) Buhler, *Tatsachen und Problem zu einer Psychologie der Denkvorgänge* dans l'*Archiv für die Ges. Psychologie* 1907, t IX, pp. 297—365.

Or, disons nous, si l'homme avait compris la nature par une assimilation à lui-même, il se serait moins indignement trompé; en réalité il a ramené la nature aux aspects de son imagerie. Et il s'est ramené lui-même à cette même imagerie.

Le vice radical se trouve déjà dans le „cogito“; *je pense*, lisez: il y a ces *images verbales etc. donc je suis*. La disproportion entre ce qui est posé initialement et la conclusion ne nous apparaît-elle pas ici de la façon la plus claire? N'at-elle pas, par ailleurs, donné le jour à la philosophie de Fichte? De l'existence réelle et absolument certaine d'un grand nombre d'images, je ne puis rien déduire directement quand à l'existence du monde extérieur. Mais puis-je par contre, en déduire directement quelque chose relativement à un „je“? Là est le problème.¹⁾ Les données cartésiennes universellement acceptées par la suite ont mené à un retrécissement très notable du „Je“ qui devient un simple agrégat d'images.

1) Nous avons déjà remarqué intérieurement avec James que si plusieurs personnes pensaient intensément à un moi différent, cela ne faisait pas que la pensée de la phrase constituée par ces mots, existe quelque part. L'existence de plusieurs images ne pose donc pas directement et inconditionnellement l'existence d'un *moi*, qui serait le point de convergence intemporel de leur production et de leur évocation successive

Et les images, par contre, deviennent peu à peu le tout du donné: un donné que l'on peut étudier en se basant sur les présuppositions qu'il symbolise le monde extérieur, un donné que l'on peut étudier, d'autre part, en présupposant qu'il forme l'intelligence et, pour ainsi dire, notre vie intérieure en son entier.

L'image n'est pas la marque de l'action du monde extérieur sur nous, mais la marque de notre action sur les choses et le parfum de l'être aimé est en réalité notre propre parfum. Et dès lors quelle part de vérité se trouve dans l'image? Assurément une grande part, mais pas celle qu'on croyait pouvoir lui attribuer. L'image est à notre point de vue pour l'être vivant une prévision de son „comportement“, à l'occasion d'un événement réel ou possible. Je m'approche d'un précipice et tout à coup je sens que la tête me tourne et que je fais une effroyable chute dans le vide. L'expression „*je sens*“ doit être manifestement remplacé par celle de „*j'imagine*“. Cette image est une anticipation ¹⁾, tout cela est bien, nous dira-t-on; mais pourquoi l'image à l'exclusion de la sensation est-elle introspective et claire et pas au contraire la sensation à l'exclusion de l'i-

1) Pour une étude plus complète de ces faits se rapporter à notre p. 164.

mage ? Dabord disjoignons le caractère de *introspectif* de celui de *clair*. Nous pouvons, en effet comprendre qu'à l'origine un fait intérieur pouvait être introspectif, sans être pour cela plus clair qu'un fait psychique non-introspectif ; à ce titre une chose peut être introspective comme elle peut être verte, c'est à dire posséder une qualité, que notre raison ne lui confère pas. Si l'introspectif est devenu clair, c'est que l'être vivant a reporté son attention sur son action sur le monde, au détriment de l'action du monde sur lui. Ce choix peut être l'effet du hasard, il peut aussi se baser sur le fait que nos actions sur le monde sont distinctes les unes des autres et contrairement à l'action du monde, non continues et partant plus facilement discernables. Cette seconde hypothèse pourrait être rapprochée de la théorie bergsonienne de la genèse de l'intelligence, sur laquelle elle peut s'appuyer dans une certaine mesure.

Si l'emploi, presque exclusif dans ce qui précède, de la méthode d'analyse intérieure pour découvrir la pensée pure, nous dispense de prouver que celle-ci n'est pas un fait psychique négatif, ce procédé nous dispense par la même de démontrer que la pensée pure ou si l'on aime mieux l'inconscient, tel qu'il a été dé-

fini dans ce qui précède, est autre chose qu'un phénomène purement nerveux, purement cérébral, purement physiologique. Nous ne nous proposons donc plus inutilement d'insister en la matière.

Revenons donc de suite à l'étude de la pensée non-imaginée et voyons sous quel aspect on pourrait la présenter provisoirement, c'est à dire avant d'entreprendre une étude particulière, que l'étude présente autorise, mais ne peut pas contenir.

Disons le tout de suite, cette oeuvre nous est hautement facilitée par l'état présent de la psychologie, et elle ne présente qu'une seule solution possible, universellement admise, bien que non tout à fait sous l'aspect que nous lui donnons. D'abord, grossièrement parlant, notre vie mentale forme notre „moi“ et les moments de notre vie mentale ne sont tout bonnement que des moments de notre „moi“. „Le moi“ est une réalité, mais les moments „du moi“ sont des réalités peut-être plus certaines, plus sûres, plus concrètes. „Nous sommes faits de longue date par les habitudes du langage, par les fictions de la loi et aussi par les résultats de l'introspection, à considérer chaque personne comme constituant une unité indivisible. Les recherches actuelles modifient

profondément cette notion importante. Il paraît aujourd'hui démontré que si l'unité du „moi“ est bien réelle, elle doit recevoir une définition toute différente. Ce n'est pas une entité simple, car, s'il en était ainsi, on ne comprendrait pas comment dans les conditions données, certains malades exagérant, sans doute, un phénomène qui appartient sans doute à la vie normale, peuvent manifester plusieurs personnalités distinctes; "ce qui se divise doit être formé de plusieurs parties" ¹⁾ Nous avons à peine besoin pour appuyer cette affirmation du grand psychologue, de rappeler des cas pathologiques ou simplement anormaux de division de personnalité, celui par ex. de Mlle Beauchamps, étudié par le Dr Morton Prince qui présentait de nombreuses personnalités historiques ou autres, chaque personnalité venant s'installer avec ses souvenirs propres, son caractère propre, ses habitudes, ses fa-

1) Binet. *Les altérations de la personnalité*, p. 316.

Cf. aussi dans Hume: «Pour moi, quand je pénètre au plus intime de ce que j'appelle *moi-même*, c'est toujours pour tomber sur une perception particulière ou sur une autre; une perception de chaud ou de froid, de lumière ou d'obscurité, d'amour ou de haine, de peine ou de plaisir. Je ne puis jamais arriver à me saisir *moi-même* sans une perception et jamais je ne puis observer autre chose que la perception» (Hume, *Traité de la Nature Humaine*, Vol. I, part. IV, Sect. VI, p. 330 de la traduction Renouvier et Pillon).

çons d'être etc... (tout cela avait été appris, du reste, par le sujet dans les manuels d'histoires ou dans les mémoires laissés par ces personnages pour la plupart illustres). Ne considérons ce cas que comme un remarquable effet de simulation, où persistait un degré de conscience commune : il reste que la possibilité de bien jouer des personnages si différents, suppose la possibilité de synthèses diverses de matériaux psychologiques qui sans être aussi radicalement isolées peut-être qu'on l'a d'abord supposé, représente néanmoins des systèmes ayant un haut degré d'autonomie, et peut être une indépendance pratique aussi grande que celle qui existe habituellement entre le fonctionnement de notre digestion par exemple et celui de nos images visuelles. On en pourrait dire autant du cas présenté par le Dr. P. Janet comme étant celui d'une malade appelée Léonie et qui avait un état second où elle s'appelait Léontine. Cette dernière personnalité écrivait des lettres que Léonie ne reconnaissait pas, lorsqu'elle se réveillait. Bien plus ne voyons-nous pas, à l'état de veille, lorsque Léonie s'occupe à flâner dans la chambre, que les membres obéissent au personnage disparu en apparence et l'amènent à cacher des papiers écrits par

Léontine parceque si Léonie les trouvait, elle les déchirerait. On en rapprocherait enfin très bien les multiples incarnations de Mlle Smith qui, même au seul point de vue de la perfection artistique, faisait l'admiration de Flournoy et de ceux qui assistaient à ces expériences. Nous n'avons pas besoin de poursuivre : tout le monde connaît ce domaine de la folie, ce qui pour l'homme sain est le domaine de l'étonnement et de l'incompréhensible.

Mais, ne nous étonnons pas trop vite ; sans que ces parties soient aussi nettement distinctes chez l'homme normal, il les présente également ; tel, qui faisait profession d'être hostile au mariage, se marie brusquement et nie catégoriquement avoir jamais tenu les propos que ses amis lui prêtent et qu'ils s'obstinent devant son obstination à lui rappeler ; n'est-ce pas là—un peu—le cas de Léonie, qui ne reconnaissait pas les lettres écrites par Léontine ? Certainement, nous sommes constamment à „l'état second“ par rapport à un grand nombre de souvenirs, d'expérience et de croyances. Regardez cette petite fille : par quel mystère, elle d'habitude si bavarde, si espiègle, si gentiment revêche, et capricieuse devient—elle, sobre, mesurée dans ses gestes quand elle joue à la maman avec sa poupée ? Elle,

que sa mère justement irritée a invitée souvent „à faire comme ses parents“, à manger comme ses parents, à fermer la porte derrière elle comme... sa soeur et qui a reçu toutes ces invitations--et les avertissements d'usage--d'un air si indifférent sans s'y conformer aucunement, elle se met à faire maintenant exactement comme ses parents ; elle ne tire plus la langue, prend un air important en marchant, ne renverse plus les sièges en passant et ne salit plus les vitres avec ses doigts menus qui se sont attardés dans les coins les plus poussiéreux de l'appartement. Bien plus, sérieuse et courroucée, elle fait la leçon à sa poupée, qui est sa fille, et c'est un charme de l'entendre soutenir ce qui était sans aucun intérêt pour elle il n'y a qu'un moment ; on rit autour d'elle, mais on est étonné qu'elle sache tant de choses. Eh bien, nous subissons des transformations plus grandes que la petite fille ; n'avons-nous pas en effet différents „moi“ aussi, et ne nous surprenons-nous pas nous-mêmes dans les rôles les plus divers, rôle que nous jouons avec tant de naturel que nous ne savons plus quelle est notre vraie personne ? Car nous sommes autrement devant nos parents, autrement devant nos chefs, autrement devant nos

ouvriers ; ici, nous sommes timides et ne trouvons nos mots qu'avec difficulté, là, nous nous sentons tout à coup éloquentes, nuancés, puis là, nous nous apparaissions fermes, nos propos sont brefs, durs et catégoriques etc.. etc.. Regardons de plus près et suivons ici, le sillon de notre travail ; ce ne sont pas les images qui forment ces personnalités, puisque celles-ci existent avant la formation des images, qui en seront l'extériorisation complète ;¹⁾ d'autre part, chaque personne n'a pas des images différentes ; au contraire, les images et les manifestations varient moins qu'on ne croit ; les mêmes éléments moteurs entrent en fonction par exemple, quand nous marchons dans la rue, quand nous courons derrière un autobus, ou quand, tristement, nous suivons le cortège funèbre d'un ami ; et que nous parlions à un subordonné ou à un vieillard respectable, nous possédons évidemment les mêmes yeux, la même voix, le même larynx,

1) Pour donner là aussi un exemple du peu d'importance des représentations introspectives, nous mentionnons des situations identiques, qui n'ont pas de contenu commun. Le grand seigneur du 16^e siècle et du monde romain ont une conscience de leur aisance semblable à celle du milliardaire de notre temps ; et pourtant ils ne connaissent ni auto, ni électricité en leur logis ni ascenseur, ni chauffage central ; tous les éléments de la situation sont différents et seule la conscience de la situation reste la même.

etc. . Les changements de personnalité impliquent donc, par dessus tout, un changement de prisme, un changement de „point de vue“.

Cependant, -- et nous allons reprendre cela tout à l'heure - ne nous laissons pas prendre par cette première approximation ; la personnalité n'est pas simplement un prisme, elle est aussi autre chose que cela. Car, on ne pourrait s'en tenir à cette première formule que toujours si l'on conçoit la personnalité comme une simple virtualité et ce n'est pas le cas pour nous qui détournons le mot — faute d'un meilleur mot — de son sens primitif. Nous ne considérons, en effet, que la personnalité agissante, ou tout au moins connaissante, celle qui signifie en même temps sujet et objet ; autrement dit, nous appelons personnalité — acte ou un moi — acte. Mais — et nous voulons de nouveau mettre en garde le lecteur, malgré la crainte de nous répéter trop souvent — nous nous croyons une impérieuse nécessité d'ajouter : un moi acte ne veut pas dire obligatoirement un moi à images. Certes, un moment de notre vie se distingue pour nous, surtout d'après son contenu introspectif ; mais, souvenons-nous en, ce n'est pas la pensée et nos états d'âme que nous connaissons par l'analyse, mais leurs actions extérieures et la cause psychique de cette action

dans l'espace ; quand les paupières me brûlent, quand je sens une oppression de la poitrine, quand je me sens les jambes molles etc.. je dis que j'ai un gros chagrin ; quand je transpire, quand ma respiration se fait difficilement, quand je me sens las et paresseux etc.. je dis que j'ai chaud ; mais tous ces processus sont provoqués par nous et demandent nécessairement à être conditionnés par un fait antérieur que nous pouvons appeler le véritable sentiment de tristesse et la véritable sensation de chaud ; ce fait antérieur est une pensée, une pensée pure, il est un moment de notre vie et c'est lui que nous désignons par le mot de personnalité.

Une personnalité n'est pas non plus un tempérament, une caractéristique, une déterminante de l'individu. Certes, il y a des personnalités globales, nettes, que nous distinguons facilement et qui ont un nom qui désigne leur état dominant ; mais, à côté d'elles, combien en est-il de plus obscures, d'anonymes, de transitoires d'„intéressantes“, de mièvres ? et pourquoi ces dernières, qui sont légion, seraient elles négligées et passées sous silence, au profit des plus importantes ? Tant qu'on n'a pas besoin d'approfondir un domaine de la connaissance on peut se contenter de prendre quelques points

de repère qui nous montrent d'une façon approximative le chemin à suivre à travers le taillis ; mais, il est de toute urgence pour nous de ne pas laisser oublier que la riche forêt à traverser ne comprend pas seulement des hêtres aux grands troncs et aux riches ramifications sur lesquels nos yeux se portent tout naturellement de prime abord, mais aussi des arbustes, des buissons, de tout jeunes peupliers, des saules et des bouleaux chétifs et malades, des ronces, des fleurs et des champignons parasites, et le botanniste, qui veut étudier la flore de cette forêt, doit étudier tout ce qui s'y présente. C'est ce que nous allons faire chemin faisant pour les personnalités qui cohabitent en nous : mais dès maintenant nous allons régler la question de principe et donner la définition suivante :

Toute pensée pure ou imagée se présente sous l'aspect d'une personnalité partielle et fonctionne, comme centre psychique d'action ou de connaissance.

Nous ne perdons pas de vue dans tout cela que la pensée vraie, que la pensée acte, suppose un sujet et un objet, autrement dit, que toute pensée—fut-elle pure ou imagée—possède un contenu : mais, si nous nous plaçons à un point différent des doctrines courantes cela

vient de ce que nous avons une autre conception du mot *contenu* ou du mot *objet*; en effet, il nous semble, si l'on regarde—comme Binet dans *l'Ame et le Corps*—la pensée comme une espèce de ciment entre images, qu'on risque de s'empêtrer dans des difficultés sans nombre et qu'on ne peut en ce cas comprendre outre le mécanisme de la pensée, c'est à dire l'action de la pensée sur les images, son pouvoir de les transformer etc... etc..; mais encore et surtout on ne peut comprendre l'action de la pensée sans images, le fonctionnement de ce qu'on appelle l'inconscient de cette énorme partie du moi qui reste, pour ainsi dire, intangible à la psychologie; et non seulement on ne le comprend pas, mais la formule précédente est de celles qui nient jusqu'à l'existence, autrement que potentielle, de ce qui n'est pas introspectif. Pour nous, la pensée ne peut être pur sujet, mais elle contient déjà son objet en elle-même et cet objet peut être une chose différente d'une image; autre chose est, en effet, une pensée sans objet—qui serait un pur néant—et autre chose une pensée sans *évocation imagée de l'objet*: autre chose une pensée sans contenu et autre chose une pensée *sans contenu introspectif*; tant que l'image était considérée comme étant de la

famille de la sensation ¹⁾ et de ce chef, comme étant la clé de la connaissance, cette distinction était imperceptible ; nous ne pouvons pas cependant ne pas la mettre en plein jour. ²⁾

La pensée pure, certes, est du domaine de l'inconscient et de l'intuitif, puisque par définition, le conscient est simplement l'introspectif ; mais, il nous semble que l'intuitif n'est pas si loin de l'intelligent et nous nous sommes déjà employés à détruire, au cours du chapitre II, cette notion selon laquelle ces deux domaines sont aux deux pôles de la vie. L'homme est plein d'instincts (il a même peut-être plus d'instincts que les animaux) et quand on regarde sous les images et à côté des images, c'est-à-dire au fond de l'intelligence et dans l'instinct on ne sait où trouver la limite des deux règnes en nous. Écartons aussi ce préjugé d'après lequel toutes les pensées qui ne comportent pas un monologue intérieur, qui ne demandent pas „qu'on se dise quelque chose“ sont des actes rudimentaires de notre esprit ; c'est ce préjugé qui fait qu'on imagine, chaque fois qu'un résultat complexe de notre vie

1) «Une image est une sensation affaiblie» Aristote, *Rhetorique*, I, II, 1370 a, 28.

2) Voir aussi à propos de cette discussion ce que nous en avons dit dans le présent travail pg. et suivantes.

psychique se manifeste, qu'un monologue se cache forcément dans la cause spirituelle ; des phénomènes, comme les ampoules cruciformes—déjà signalées au cours de cet ouvrage et qui consistent en la formation sur les mains et les pieds des sujets, des plaies que portaient le Christ après son crucifiement—démontrent „en effet une combinaison assez rare de capacités ; la capacité d'imprimer aux modifications physiologiques, une nouvelle voie et celle de se représenter et d'imiter une idée abstraite, arbitraire, non physiologique, l'idée de la cruciformité“; ¹⁾ or, manifestement, il n'y a là aucune image cachée et du reste, cette image existerait—elle, qu'elle ne serait pas le mot de l'énigme, puisqu'elle ne suffirait pas à s'imprimer sur le corps des sujets.—Il est bon, ici, d'insister sur un fait que nous avons déjà signalé plus haut, à savoir, que ce sont particulièrement les sensations viscérales, les réactions vaso-motrices et en un mot les processus qui ont pour théâtre l'intérieur de notre corps qui sont surtout dépourvus d'images : cela ne doit pas nous les rendre inexplicables et in-

1) Myers, *La Personnalité Humaine*, p. 174-175. Nous accordons, du reste, que ces phénomènes sont aujourd'hui contestés et que nous n'avons jamais observé personnellement un cas de ce genre.

compréhensibles, pas plus que les mouvements de notre corps dans l'espace qui nous environne ; si un être vivant, humain ou non, est par sa nature dépourvu de l'image de ses bras, et de l'image des mouvements de ceux-ci et aussi de la faculté de formuler les relations, il n'en résulte évidemment pas que ces mouvements sont entièrement abolis ; au contraire, les bras de cet être collaborent par leur agitation à la défense contre un ennemi qui par exemple essaierait de mordre et le corps lutte à l'extérieur absolument comme notre poumon lutte à l'intérieur ; bien que cet être soit privé du monologue intérieur il acquiert et se perfectionne en ce sens que les expériences lui sont profitables selon qu'il a réussi plus ou moins bien à améliorer son état ; cela implique cependant que l'expérience se fait à tâtons et les progrès sont parfois lents à venir ; mais cet être aurait-il des images, même verbales—images qui doivent être considérées comme les plus parfaites—et aurait-il la faculté „de se dire que... etc.“ et ces choses ne se passeraient pas autrement. Nous venons de le dire en passant, et nous aurons la possibilité de reprendre cette question plus loin : Les images ont le don merveilleux, en tant qu'elles solidifient la connaissance,

d'accélérer les transformations de l'individu et en conséquence de l'espèce, alors que la pensée pure n'assure qu'une évolution beaucoup plus lente; et c'est uniquement de là que vient cette illusion du savant de nos jours qui s'appuie sur des observations scientifiques portant tout au plus sur un siècle, illusion qui a mené à cette notion de l'instinct immuable et fixe.

L'instinct et l'intelligence sont de proches parents; la complication que l'instinct peut revêtir à certains moments en est la preuve la plus manifeste, alors que l'existence du monologue intérieur ne prouve rien quant au fond de la chose et n'apporte aucune vraie distinction (?) Prenons par exemple le fameux cas du *Sphex*, de cet "anatomiste merveilleux" qui paralyse sa victime en la piquant à travers la cuirasse, à l'endroit où se trouvent des ganglions moteurs; certains auteurs sont allés jusqu'à imaginer le jugement complexe que l'insecte paralyseur doit faire pour arriver à une connaissance aussi complète et aussi admirable de sa proie; d'autres, plus prudents, ont renoncé à cette explication qui ne pouvait être valable — du moment qu'un insecte ne se parle pas — et ont imaginé une, connaissance instantanée merveilleuse et en

grande partie inexplicable et parfois même une sympathie immédiate ; les auteurs qui donnent la première interprétation sont fortement frappés, mais seulement par l'analogie externe de l'instinct et de l'intelligence ; les auteurs qui acceptent la seconde solution, au contraire, ne tiennent pas compte de cette analogie externe qui ne convient à aucune conséquence psychologique. Or en faisant de l'image, qui était considérée jusqu'ici comme le facteur principal du fait d'intelligence, non la cause de l'acte intelligent, mais une partie de son effet, un harmonique de l'effet, il est clair que nous ne voyons plus une analogie extérieure entre l'instinct et l'intelligence, mais une analogie interne ; et rejetant de l'élément cause, tout facteur introspectif, nous comprendrons, non l'instinct en fonction de l'intelligence, mais l'intelligence en fonction de l'instinct ; car si mystère il y a, il y a mystère des deux côtés ; certes, l'instinct est merveilleux et inexplicable mais il ne l'est pas plus que l'intelligence ; se dire que tout est clair et qu'on voit facilement que nos actions collaborent naturellement à un but, du moment qu'elles sont contemporaines à certains mouvements du larynx, est une grande faute ; et imaginer qu'un jugement disparaît

et fond comme neige dès que ces mêmes mouvements du larynx ne sont pas à la disposition du vivant, est une grande faute aussi ; car, on pourrait retourner la chose et dire ; il est tout aussi étonnant que des paroles intérieures, des sentences prononcées à mi voix créent par la simple vertu de leur association et de leur assemblage, des formes de vie toutes nouvelles, de l'action, du progrès ou même simplement de la connaissance. ¹⁾

D'autre part, supposer que l'instinct apporte une connaissance immédiate, que est une véritable illumination, une révélation subite, est une erreur aussi absolue, et cela pour les mêmes motifs, car, rien ne nous autorise à sauter les stades intermédiaires d'une pensée sans images, sinon cette fausse opinion d'après laquelle les différents chaînons d'un raisonne-

1) Nous avons été particulièrement surpris après avoir écrit ces lignes et les pages qui vont suivre de constater une analogie complète de notre point de vue avec celui exprimé par M. Charles Dunan dans son *Cours de Philosophie*, p. 302-308 ; l'analogie va jusqu'à la similitude de certains arguments, de certains exemples voire même de certaines expressions. Toutefois, si nous rapprochons, jusqu'à les confondre l'intelligence et l'instinct, M. Dunan ramène et réduit en conclusion de ces considérations, l'intelligence à l'instinct. « Ainsi l'instinct est partout dans la nature, et l'on peut dire que toute activité, qu'elle soit vitale ou intellectuelle, est instinctive dans son fond ». (Ibid. p. 307.

ment sont obligatoirement discursifs. Ce qui a un mouvement, leur paraît à l'observation immobile et l'instinct, fruit d'un tâtonnement à alternatives diverses et à acoups, est lent à acquérir et c'est de l'instinct, somme toute, qu'on peut dire qu'il est une longue patience; longue patience de quelques millions de générations d'insectes.

Voici le Scarabée qui doit mourir avant que sa progéniture ne vienne au monde, qui ne voit jamais la génération qui le suit, qui ne la connaît pas et qui pourtant laisse son oeuf dans les meilleures conditions possibles, possesseur d'un bon grenier à aliments; tel que le fait se présente, le Scarabée paraît avoir un don de prévision qui touche au merveilleux et à l'incompréhensible. Mais, qui nous dit que le Scarabéen n'a jamais connu le fruit de sa chair? Il est très possible au contraire, que l'ancêtre du Coléoptère ait commencé par donner directement assistance à son petit et qu'il ait eu tout le loisir pendant des milliers de générations d'examiner (quoique sans paroles intérieures) ce qui, en fait d'aliment, était plus propice à son estomac délicat; seulement, les insectes vivent très peu; le Coléoptère mère laissait son enfant adulte, elle le laissait vieux lui-même, presque ankylosé par l'âge, — car

qui dit adulte chez l'insecte dit à un pas de la pariaide et donc de la mort — et cela dans une saison moins favorable que celle où la mère avait vécu, à un moment où le soleil n'était pas aussi chaud ; il est donc admissible dès lors, que la mère ait retardé le plus possible l'époque de la naissance de son petit, qu'elle l'ait même, à travers mille tâtonnements, ajournée jusqu'à un moment postérieur à sa propre mort, jusqu'à la prochaine belle saison et qu'elle lui ait légué un magasin contenant justement la quantité de vivres qu'elle savait devoir lui apporter jour par jour, durant la période d'assistance.

D'ailleurs, cette question de l'oeuf des insectes vaut la peine d'être examinée de très près, car elle nous fournira peut être l'occasion d'une analogie intéressante. Non seulement le scarabée mais aussi d'autres coléoptères comme l'Onthophage, comme le Géotrupe assemblent dans de profondes galeries la nourriture destinée à leur progéniture ; souvent ces insectes construisent une niche d'aliments avec les matériaux qu'ils ont découvert au hasard des routes et c'est à un endroit de cette niche qu'ils enfouissent l'oeuf ; ouvrez maintenant cette boule d'un coup de scalpel et vous découvrirez un agencement merveilleux,

variable avec les espèces et prouvant lui aussi les complications de l'instinct ; souvent la pâte est d'autant plus molle qu'elle se trouve à proximité plus grande de l'oeuf, comme si la mère voulait soigner davantage son petit au moment où son estomac est plus faible et plus délicat ; cette disposition est parfois même très nettement visible ; une légère purée bien différente du reste de la pâte, se trouve tout contre l'oeuf. Certes il y a là de quoi nous donner à réfléchir et cette prudente mesure avec laquelle travaille la bête tient, si l'on veut, et nous n'en disconviendrons pas, du prodige, du mystère, de l'incompréhensible. Pourtant, voici ce que nous avons à remarquer : ce n'est pas seulement cette purée qui a été constituée par les coléoptères pour la cellule vivante, fruit de son corps destiné à perpétuer l'espèce ; ce n'est pas seulement la boule qui a été pétrie par les pattes laborieuses, pour servir d'aliment à la larve plus développée ; la miche nourricière entoure l'oeuf pondu : mais l'oeuf lui-même entoure le germe et cet oeuf est lui aussi, une petite boule alimentaire qui permettra au micro-organisme de vivre et de se développer pendant un certain temps. Nous sommes donc amenés à distinguer trois stades ; celui où l'organisme nouveau

vivra sur l'oeuf, celui où cet organisme vivra sur la molle purée et enfin celui où l'organisme vivra sur le reste de la boule ; ces trois stades représentent pour le convive intérieur un développement continu et progressif et le passage du premier au second est sensiblement aussi grand pour lui, que celui du second au troisième ; mais, nous dira-t-on, c'est lorsqu'on étudie la chose du point de vue de la mère laborieuse, qu'une différence notable nous paraît, suivant que nous considérons la confection de l'oeuf ou la confection des deux parties de la miche ; or, cette différence n'est pas importante ; quelqu'un, grâce à un moment d'irréflexion, et pensant à ce qui se passe chez l'homme, aurait pu l'exprimer d'une façon imprudente en disant : „l'oeuf est façonné avant la ponte“. Or, ne perdons pas de vue les faits ; dans le cas qui nous occupe qui est celui de tous les insectes, la réserve alimentaire est constituée elle aussi, avant la ponte, *absolument en même temps que l'oeuf*, si bien que pendant que les organes intérieurs travaillent à façonner l'oeuf, les organes externes travaillent à la boule d'aliments ¹⁾ :

1) Rappelons que tous ces insectes façonnent la miche en pleine obscurité, dans des galeries souterraines profondes et qu'ils n'ont pas recours à un sens, qu'ils possèdent et qui chez l'homme donne le plus grand contingent d'images ; nous voulons parler de la vue.

cela étant, étonnons-nous aussi bien du travail des uns que du travail des autres et nous serons dans le vrai. Tout comme elle construit l'oeuf, la bête construit la niche dévolue à son petit, et tout comme la bête construit l'oeuf, la mère de l'homme construit le fruit de son corps. Nos organes internes agissent comme les organes internes des insectes et les organes internes des insectes agissent comme leurs organes externes ; autrement dit, les insectes font au dehors d'eux, comme nous faisons au dedans de nous. Mais tout cela est matière à étonnement, autant l'action qui se passe au fond de notre corps, que celle qui se passe à sa surface.

Les insectes n'ont pas de langage intérieur et l'homme n'en a pas non plus pour tous ses gestes intérieurs. De là à enlever l'initiative aux uns pour tout ce qu'ils font, pour tous leurs beaux efforts, pour toute la vie qu'ils répandent, de là à enlever l'initiative au second pour tout ce qui concerne la création de son corps, l'entretien et le perfectionnement de celui-ci, il y a un grand pas ; mais ce pas a été franchi depuis longtemps. Ce qui a été montré jusqu'ici dans le présent ouvrage peut nous ramener, croyons-nous, en arrière ; car, il peut paraître singulier — après la mûre re-

flexion que nous nous sommes imposée — de croire une chose toute simple et toute naturelle et un calcul précis, parcequ'on dit : „Deux et deux font quatre“ et de juger tout mystérieux et incompréhensible parce qu'on ne le dit pas ; et c'est se duper étrangement aussi que de distinguer un jugement, acte de l'intelligence, d'une intuition, acte de l'instinct par le fait que dans le second cas on ne se dit rien et que dans le premier cas on se dit quelque chose, comme par exemple ; „Cet homme a agi noblement“ ; car, précisons encore une fois ce point, ce n'est pas cette exclamation compliquée qui nous renseigne complètement sur le travail conscient, bien qu'elle la représente en quelque sorte, comme une espèce de résultat. Le jugement, s'il existe, vient avant cette expression, avant cette poussée vers l'extérieur, et il existe même si cette expression ne se produit pas ; F. Brentano, et son école, l'ont très bien vu, quand ils ont considéré toute perception, même la plus primitive, et toute remarque, même la plus simple, comme des jugements.

Les principes généraux de notre esprit, principe d'identité et principe de causalité, existent en nous comme bases de la connaissance avant toute expression. Je dis un jour à un petit

garçon de 5 à 6 ans d'aller me rejoindre dans telle chambre de la maison ; il me regarde fixement et secoue la tête. Comme j'insistai plusieurs fois par les mots : — Vas voir si tu ne m'y trouves pas, — il me répondit : — Tu ne peux être là-bas ; — j'insistai de nouveau, voulant me rendre compte qu'il voyait bien la contradiction ; et pourtant finalement, las des explications que je ne cessai de lui demander, il finit par me dire : — Tu ne peux pas être là-bas parce que maman défend qu'on aille dans cette pièce ! — Ce petit garçon ne pouvait pas formuler le principe de non-contradiction et il ressemblait d'ailleurs en cela à la plupart des hommes : mais il en avait la connaissance la plus sûre et la plus certaine ; et, nous ne voyons pas d'ailleurs, pourquoi le fait de pouvoir se dire : A est A et n'est pas non A, aurait le pouvoir de créer un principe, ou une vérité qui ne seraient pas déjà. Cette filiation, Hoffding la remarque très bien ; „Si'il n'y avait une parenté entre la vie de l'âme spontanée et la reflexion, il serait impossible de comprendre comment celle-ci pourrait naître... Tout le poids n'en doit pas reposer sur les causes extérieures (besoin pratique, mécanisme de la langue et technique de la science). L'opposition de la continuité et la multiplicité qualitative, de la

liaison et des divers éléments, donne la raison de l'éveil de la réflexion..." 1) Le langage a un rôle beaucoup plus extérieur au jugement qu'on ne le croit, et une place beaucoup plus petite, et la nomenclature indiffère le plus souvent. Même sous ce rapport, l'homme avec son intelligence se rapproche énormément de la bête instinctive, et se demander comment les abeilles recherchent le suc de telle plante et comment il se fait qu'elles le reconnaissent, c'est se demander comment il se fait que les races humaines ont préféré s'installer dans les zones tempérées ou chaudes et non dans les zones polaires, au moment où elles ne connaissent ni l'existence de l'équateur ni celle des pôles ; car, si les abeilles ne connaissent pas le nom de la fleur sur laquelle elles sont descendues, les hommes ne savent pas souvent non plus sur quel parallèle ou sur quel méridien ils se trouvent.

Toute action du vivant demande une raison ; mais, ne confondons pas la raison avec le raisonnement et surtout avec le raisonnement discursif, qui n'est que l'accompagnement superficiel d'une partie de notre raison ; et ne supprimons pas la raison où il n'y a pas

1) *La Pensée humaine*, p. 9.

de raisonnement, au profit de je ne sais quel principe extérieur d'adaptation ou de survivance du plus apte : l'évolution est une conséquence, non un principe, elle demande une raison du passage de l'homogène à l'hétérogène, raison qui vienne de l'intérieur, de l'être et dans unemoindre proportion du dehors, de l'univers. En ce sens, Fouillée a raison quand il dit que Spencer, le grand maître de l'évolutionnisme, avait pris „la conséquence pour le principe, le résultat de l'entrecroisement des lois pour la loi primordiale, comme si on croyait que ce sont les dessins de la toile qui ont fait la toile, sans les fils, sans la navette et le tisserand“ 1) 2) Nous aurions donc beau nous en défendre, la continuité de la vie psychique nous saute aux yeux.

Retenons donc de tout cela que la distinc-

1) Fouillée, *L'Evolutionnisme des idées-forces*, p. 296. *Pensée*, p. 205. Voir aussi la judicieuse critique de l'évolutionnisme faite par M. Lalande dans son livre : *La Dissolution opposée à l'Evolution*, surtout au premier chapitre.

2) « Si la réflexion/dans les créations de l'esprit c'est à la manière dont l'hygiène et la médecine ^{intervient} interviennent dans la formation des corps organisés, pour diriger et réformer, mais toujours en laissant agir la spontanéité de la nature. Donc toute production intellectuelle est le fait d'une activité qui n'est pas aveugle, sans doute, puisque la raison exerce sur elle un contrôle incessant, mais qui pourtant s'ignore elle-même, quand à sa nature intime et à ses procédés ». Ch. Dunan *Cours de Philosophie* ; p. 307.

tion entre l'intelligent et l'instinctif n'est pas fondamentale ; l'image verbale une fois enlevée et isolée de la perception intelligente et du jugement intelligent, le facteur intelligent subsiste et on ne peut plus lui tracer aucune limite pour le séparer de ce qu'on est convenu d'appeler l'instinctif ; certes, nous avons maintenu le point de vue classique ; la pensée imagée est le conscient et la pensée pure est l'inconscient, en ce sens que la pensée pure existe, agit et crée alors que seule la pensée avec images se voit introspectivement et se saisit ; nous ne faisons pas fi de cette nuance ; mais nous croyons que l'image, superstructure, n'ajoute rien au mécanisme profond de la pensée. — L'intelligent et l'instinctif ne figurent même pas la limite du volontaire et de l'involontaire, quand bien même on prendrait le mot volontaire dans son sens psychologique le plus restreint et qu'on définirait l'involontaire par tout geste que nous ne sommes pas *libres* d'empêcher ou de produire ; cette distinction n'est pas valable étant donné, comme nous l'avons montré au I^{er} chapitre, que notre délibération n'est pas toujours introspectivement visible et par suite que le non-imagé est souvent volontaire : ce qui veut dire que l'image n'est pas le révélateur in-

discutable et infaillible d'un geste volontaire ; nous pouvons donc être en présence de faits inconscients volontaires, de faits inconscients involontaires, comme nous pouvons être en présence de faits conscients volontaires et de faits conscients involontaires. Si bien, en conclusion, que si nous désignons par l'expression : *formes psychiques supérieures*, les actes de la vie psychique volontaire, cette expression ne concerne pas particulièrement les pensées avec images ; celles-ci constituent seulement un apport qui auront fait évoluer d'une façon imprévue et dans des proportions prodigieuses les espèces animales qui ont appris à se servir de ce biais, de cet écho du mouvement, de ce repli dont elles sont la réalisation ; la pensée est chez l'homme principalement un centre d'images, mais avant cela elle était déjà un centre d'action et de connaissance ; et chaque pensée était déjà, par là, une petite personnalité.

Les mères ont élevé leurs enfants et ce n'est que longtemps après que l'on a recherché quels étaient les principes, les normes et le but social de l'éducation ; l'homme a puni le coupable et le parjure loin de le laisser courir son forfait une fois accompli, et cette vengeance aveugle a précédé de beaucoup la

théorie de la sanction-défense sociale ; les exemples de pareils faits pourraient être cités par milliers et il y a bien des chances que nous en trouvions aux origines de chaque branche de l'activité humaine. Car, les théories sont comme les lois du droit : elles constatent les faits après coup et ne les créent pas et cela est évident en vertu toujours de la formule plusieurs fois répétée et qui a été résumée ainsi : le contenu introspectif étant un harmonique de l'action, une partie de l'effet, il est contradictoire de supposer qu'il se présente à l'origine avant l'action, à l'époque de la simple intention, à moins qu'un progrès nouveau ne se fasse à l'aide d'actions déjà vieilles auquel cas il représente ce qu'il y a de vieux et non de neuf dans la pensée. En tout cas, s'attendre à voir l'image apparaître avant l'action inédite, c'est mettre l'image avant l'action, c'est mettre la charrue avant les boeufs. Cette formule met en lumière, en même temps que la véritable place de l'image, la position et la valeur de ce qui, dans notre pensée, n'est pas image ; l'homme poursuit si inlassablement, avec une telle soif et une telle hâte le moindre de ses progrès, il est si féroce hanté par le but, que rien ne le rebute : les premiers fusils ont éclaté à la tête

de ceux qui voulaient s'en servir contre leurs ennemis et ils portaient moins loin que les arbalètes et les arcs : pourtant, on a continué à s'en servir et on n'a pas renoncé d'emblée à les perfectionner : les premiers trains roulaient moins vite qu'une voiture au trot et ils restaient en panne à toutes les côtes ; de plus, inconvénient nouveau, ils déraillaient ; et on a persisté à vouloir améliorer leur fonctionnement ; il n'est pas jusqu'à cette fameuse banque de Law, idée d'un fou ayant ruiné tant de gens, qui n'ait fait l'objet de nouveaux essais aussi risqués, mais qui parlent aujourd'hui du haut du succès que leur donnent des siècles de prospérité. Ce qui précède donc la réalisation est une certaine volonté hésitante doublée d'une pensée pure, tâtonnante elle aussi, où domine la faible lueur d'un sens de vie, d'une direction de marche. C'est cette direction de la vie qui en est la loi, qui est au fond du vivant à chaque pas, à chaque réalisation nouvelle : or, la vie ne trouve sa loi qu'en elle-même et la loi de la vie, c'est la vie.

Peut-être nous dira-t-on qu'arrivés à ce point nous présentons notre pensée pure sous l'aspect de la volonté dans tout ce que cette notion a, bien entendu, de plus large. Sans doute l'essence de la vie est la persistance dans

l'être et la faculté tâtonnante d'essayer de vivre est la vraie pensée, le vrai foud de celle-ci. Descendons dans l'âme la plus simple, dans l'âme du moindre insecte ou plutôt tâchons d'en imaginer le ressort: tout enfant nous poursuivons dn nos cinq doigts réunis par leurs bouts, une pauvre mouche qui se débat tout le long d'une vitre; il est difficile d'admettre que la résistance qu'elle met à sa capture et à son écrasement tient à des conditions physico-chimiques complexes: mais, la voilà prise; impitoyables, la tenant d'une main, nous lui arrachons les ailes avec l'autre main, puis nous la posons sur la table et la regardons faire; voyez maintenant comme elle court et comment les moignons de ses ailes vibrent continuellement sans lui permettre de s'envoler; seules ses pattes se détendent de temps en temps comme des ressorts et lancent le léger corps en l'air; mais, les ailes ne sont plus là et la bête retombe. Quel est celui qui n'a pas été frappé de ce mystère, de ce mystère de la vie, qui se débat contre la mort et quel est celui qui ne s'est pas penché ne fut-ce que pendant quelques minutes au-dessus d'une table, pour observer une mouche dont les ailes ont été cruellement arrachées et qui court, désorientée, privée de ses meilleurs

moyens, mais voulant vivre quand même, grâce à ceux qui lui restent encore? Se rappelant le monisme matérialiste, ne se dit-on pas à cet instant, qu'il n'est pas possible que tout cela ne soit que l'application directe des lois des affinités relatives des corps chimiques, et alors le sens profond de la réalité et du vrai ne sera-t-il pas tout à coup éveillé en nous? La mouche certes n'a pas de langage intérieur à sa disposition; mais il ne nous paraît pas possible de ne pas reconnaître qu'elle pense et qu'elle pense, en quelque sorte, comme nous. Et nous ne pouvons pas ne pas remarquer que le grand ressort qui la pousse est la volonté de vivre; cependant si cette absorption finale de la pensée par la volonté était possible nous n'hésiterions pas un seul instant à en adopter les conséquences et nous nous rallierons d'un seul mouvement à la doctrine de Binet exposée au commencement de cet ouvrage¹⁾; mais une distinction subsiste, une distinction extrêmement importante qui sépare jusqu'au bout la pensée de la volonté; elle nous empêche de prendre pour maître ce phi-

1) D'après cette opinion qui est manifestée dans l'article *Qu'est-ce que l'émotion?* etc., paru dans *l'Année Psychologique* de 1911, il apparaît on s'en souvient, que l'élément intellectuel est subordonné à l'élément actif.

losophe de l'opinion duquel, nous avons été forcé de nous séparer dès le début. Nous tournons toujours autour du même point ; si les volontaristes sont allés jusqu'au bout, c'est qu'ils n'ont pas considéré dans la vie psychiques ce que nous appelons la pensée pure et qu'ils ont intellectualisé la volonté en ne lui opposant que la pensée idéalisée ; mais constituons trois lots maintenant que cette séparation est faite dans notre esprit : mettons d'un côté la volonté, d'un autre côté la pensée pure, et d'un autre côté encore la pensée imagée ; cela étant, quest-ce qui reste à la volonté ? La réponse est simple et une ; tant qu'on enlève de la volonté tout ce que nous désignons par l'expression de pensée imagée, c'est-à dire une certaine connaissance de l'effort accompli, il reste que l'activité peut se manifester librement comme auparavant, puisque ce qu'on lui a retiré n'aura été que son corollaire ; la volonté se déroulera selon un but, choisissant sa ligne de marche, choisissant les moyens, les stations sur la route du progrès, réparant les fautes constatées ; mais, si on enlève maintenant le fait de pensée pure, c'est à dire la connaissance pure du but, des moyens à employer, du but provisoire et momentané, enfin de ce qu'il faut éviter, il ne

reste qu'une énergie inefficente faute d'une direction : la volonté, la colossale volonté qui, inlassablement, avance sans flancher, est morte. Si donc la pensée avec images n'a pas le rôle qu'un intellectualiste pourrait lui accorder, il n'en reste pas moins vrai que la volonté ne peut pas seule former le fond de la vie, il faut nécessairement un principe directeur ; le cocher n'est pas celui qu'on croyait mais il y a sûrement un cocher ; sans lui, les chevaux ne pourraient mener le char : ils se neutraliseraient l'un l'autre, ils s'entortilleraient dans les traits et ils resteraient sur place alors même que la route serait grande ouverte. L'intelligence pure conduit la marche du monde vivant ; elle canalise la volonté et la guide ; nous ne connaissons introspectivement une de nos réalisations qu'une fois que nous l'avons atteinte, mais, il faut bien que nous la connaissions d'avance d'une certaine manière ; chaque initiative la suppose obligatoirement, de même chaque fois que nous cherchons un nom dans notre mémoire nous ne l'avons pas sur la langue, mais nous le connaissons tout de même puisque sans cela il nous serait impossible de guider nos recherches vers son évocation.

La volonté est une, mais chaque progrès accompli correspond à une pensée pure par-

ticulière et chaque progrès accompli à une idée imagée; la volonté est une et nos images multiples; résultats de nos gestes, celles-ci sont les empreintes des pas du monde vivant laissées sur la route du temps. Mais, regardez des pas fossiles imprimés dans la boue aujourd'hui devenue pierre et dites-moi s'ils suffisent à nous faire connaître la bête dont ils signifient le lointain passage; ainsi, les images, ne nous renseignent-elles pas sur la nature profonde de la pensée et ne nous donnent-elles en dehors de leur propre structure que la direction de la marche, direction que nous pouvons prolonger à l'infini dans la passé et dans l'avenir. Or, rapprochons-nous du donné — les traces sont constituées par l'expérience formulée; par les sciences positives et la direction c'est le progrès, marche de ces sciences dans un sens déterminé; et cette direction, qui est toute intention, est tout ce que nous pouvons connaître de la pensée pure et en même temps la preuve la plus éclatante que celle-ci existe.

Nous nous arrêtons donc à mi-route du volontarisme et à une doctrine peut-être assez voisine de celle bien connue des idées-forces, c'est-à-dire à un volontarisme où nous distinguons deux éléments intimement mêlés: la

volonté proprement dite et une pensée pure ¹⁾
 D'autre part, nous nous placerions entre les
 deux opinions les plus extrêmement opposées ;
 le matérialisme et le spiritualisme ; avec les
 premiers nous comprenons que le corps forme
 la pensée, si'il s'agit de la pensée avec ima-
 ges, avec les seconds, nous affirmons que la
 pensée forme le corps, qu'elle le crée ; et là
 nous parlons de la pensée pure ²⁾.

Toutefois, le premier point nous apparaît
 comme tout à fait secondaire et nous tenons

1) « Il est aussi impossible, à notre avis, de séparer la sensibilité d'un embryon d'intelligence que de la comprendre sans quelque tendance du vouloir-vivre, donc sans quelque effort de la volonté pour se conserver et s'accroître. Dès qu'on veut et qu'on sent, on commence à penser, et inversement, on ne peut penser sans vouloir et sentir, comme aussi sans agir et mouvoir. Il y a ainsi au plus infime des êtres le germe infinitésimal de la comparaison, donc de la raison. Rien ne vient de rien ; la pensée ne tombe pas des nues, elle a des racines profondes dans l'émotion et l'appétition, c'est à dire dans la conscience d'exister ; elle est cette conscience même, peu à peu différenciée et organisée, se pénétrant peu à peu de lumière comme au recoin obscur de la nuit à mesure que le soleil, encore sous l'horison, se dispose à monter au dessus ». Fouillée, *La Pensée et les Ecoles Anti-Intellectualistes* p. 34.

2) A se sujet en relation avec notre thèse sur les deux pensées rappelons aussi la doctrine de M. Bergson qui distingue une connaissance inférieure par concepts et une connaissance supérieure, absolue, dans laquelle l'acte de connaissance se confond avec l'acte générateur de la réalité. Seulement pour M. Bergson seule la première est intellectuelle, alors que la seconde est intuitive, supra intellectuelle.

principalement à nous réclamer des parentés opposées : l'être réalise un plan qui lui est intérieur ; il est principalement un esprit qui n'est pas une ombre ou un épiphénomène mais une puissance directrice active, productrice du réel et créatrice de son corps.

A moins de considérer les faits de pensée comme des choses surnaturelles vivant d'une vie à part, n'influant pas sur le corps et n'en recevant pas l'influence—ce que toute l'expérience dément—it est donc aussi iral à propos d'en faire abstraction pour expliquer la formation du foetus que pour expliquer le développement de l'empire romain. En fait, quand on s'en passe, on se passe aussi de coordonner ses idées ; car toutes les hypothèses sur la chimie vitale ne sont évidemment jusqu'à nouvel ordre, que des jeux d'esprit sans consistance 3).

Nous avons créé nos yeux sans avoir formulé auparavant les principes de l'optique, sans avoir

3) A. Lalande, *La Dissolution opposée à l'Evolution* p. 94

1) Binet, *Etude expérimentale de l'Intelligence*, p. 108.

2) M. Lalande exprime très heureusement cette contradiction que la vie suppose, et que nous estimons comme en le voit, momentanée, lorsqu'il dit : L'être vivant, en effet roule le rocher de Sysiphe....; il agit à la façon d'un enfant qui voudrait forcer le cours d'un fleuve à retourner en arrière en y puisant sans cesse de l'eau pour la renverser quelques mètres plus haut. (Op. Cit., p. 377)

exprimé les lois de la réfraction, les propriétés des lentilles, etc.; nous avons inventé nos bras avant d'avoir inventé la partie de la physique appelée dans les Traités: *la Pesanteur* c'est à-dire avant d'avoir „imaginé“ les propriétés des leviers; comme tout le monde le sait, la trompe d'Eustache a pour fonction d'éviter une différence de pression des deux côtés du tympan; pourtant le phénomène de la pression atmosphérique n'est décrit en physique, que depuis trois siècles. Dans le même ordre de faits les trilobites ne se disaient pas que leur corps se composait de trois lobes. Autant de faits, autant de preuves de l'existence de la pensée pure.

Allons plus loin: l'étude nous a révélé l'existence d'une multiplicité de personnalités distinctes, momentanées et partielles qui trahissent introspectivement leur apparition par la production d'un certain nombre d'images dont elles sont le point de convergence et de liaison. Certaines de ces personnalités et elles forment probablement la majorité, ont une minime importance, elles sont pauvres en images, ont peu d'ampleur par elles-mêmes; et leurs descriptions doivent être entreprises par une psychologie nouvelle; d'autres, au contraire, sont excessivement saillantes, excessivement impor-

tantés puisqu'elles remplissent une partie de notre vie, et ont été parfaitement identifiées, tout au moins en ce qui concerne leur existence, par la psychologie contemporaine. Mais, tous ces états qui dépassent le contenu introspectif de notre conscience ne se joignent-ils pas en une synthèse supérieure et ultime, et toutes ces personnalités, connues ou inconnues, mais, en tout cas, qui se laissent deviner excessivement, infiniment nombreuses, ne forment-elles pas une unité directrice dont elles semblent les moments distincts? Le contraire est évident. Si l'homme est une individualité incontestable, malgré les contradictions et les divisions intérieures, cette individualité doit se trouver surtout et particulièrement dans le fond de la vie de l'esprit et en conditionner toutes les manifestations. De même donc, que les autres pensées ont des traces dans la conscience imagée, de même cette pensée suprême doit avoir sa trace dans le monde introspectif; seulement puisque cette pensée unifiante est dans toute pensée, puisqu'elle est la directrice de la volonté qui unit, comprend et résume toutes les volontés; puisqu'elle est aussi la garantie de l'unité de notre vie spirituelle, sa marque propre doit se trouver dans toute image. Nous avons dit d'autre part, que les idées imagées

étaient autant de pas qui indiquaient outre leur propre structure, la direction de marche de la vie; la pensée dépasse ces images et celles-ci n'expriment que ce qui est déjà réalisé, ce qui est déjà effectué, et non pas tout ce que la pensée signifie dans son passé, dans son présent et dans son futur: „la pensée est un acte inconscient de l'esprit qui, pour devenir pleinement conscient, a besoin de mots et d'images. Mais quelques peines que nous ayons à nous représenter une pensée sans le secours des mots et des images, et c'est pour cette raison seulement que je la dis inconsciente, elle n'en existe pas moins et constitue, si on veut la définir par sa fonction, une force directrice, organisatrice que je comparerai volontiers...à la force vitale qui, dirigeant les propriétés physico-chimiques, modèle la forme des êtres et conduit leur évolution en travailleur invisible dont nous ne voyons que l'oeuvre matérielle“¹⁾.

Or, il nous semble bien que le sens général du cheminement du monde animal serait la survie de l'individu. En premier lieu, il est indubitablement vrai que l'homme, le verrait-il ou non, est poussé à ne faire que ce qui l'aide à vivre, et que toute action est un triomphe contre la mort; les sciences sont, de ce point

de vue, très significatives, car elles ont une allure absolument désintéressée aux yeux de ceux-là mêmes qui s'efforcent d'élargir leur domaine, et, d'autre part, il n'est pas une science qui ne se prête par la suite aux applications les plus diverses et les plus imprévues ; tant il est vrai, là aussi, que la connaissance pure de l'utilité précède les sciences, alors que la connaissance imagée les suit. Or, si toute action a un but et si ce but est un triomphe contre un danger particulier comme le serait une maladie par exemple ou un accident, il résulte de deux choses l'une : ou bien la vie s'est proposée dès l'origine de parvenir à la survie incessante et alors chaque progrès n'est qu'un point de ce programme ; ou bien la vie, plus modeste, ne désire faire accomplir à chaque être qu'un cycle suivi de la résignation de la mort ; mais en ce second cas, de progrès en progrès, et les causes de mort étant éloignées une à une, le terme de ce cycle sera, à la longue, reculé indéfiniment ; si bien que les deux cas tendent à la limite vers un seul et même résultat qui est celui que la première hypothèse implique *ipso facto* : à savoir *que l'être, que l'individu tend nécessairement à se continuer indéfiniment*. Sans doute, nous avons contre nous l'opinion si généralement soutenue :

d'après laquelle la vraie loi de la vie est la conservation, non de l'individu, mais de l'espèce. Cette loi, toutefois ne peut être qu'une illusion. En effet, elle s'appuie principalement sur l'hypothèse du plasma germinatif de Weismann, d'après laquelle notre corps se compose de cellules germinales qui sont éternelles et se transmettent à travers les générations et de cellules somatiques qui sont mortelles et périssent avec l'individu ; or, cette théorie n'a plus aujourd'hui le crédit dont elle jouissait voici trente ans ; Deo Loew notamment a réussi, par des greffes succesives sur des animaux jeunes de conserver presque indéfiniment en bon état un membre prélevé sur le corps d'un animal qui était mort de vieillesse au moment où l'organe dont il était amputé se présentait encore dans un état parfait de jeunesse et de vitalité ; et il suffit de cette expérience pour montrer la non-valeur absolue de la distinction entre une partie mortelle et individuelle de notre corps et une partie immortelle et germinative. D'autre part, le caractère provisoire et inférieur de cette vie dont la continuité n'est assurée que grâce à la reproduction, est démontré par le fait qu'une grande partie des êtres inférieurs ne se reproduisent qu'au moment où ils vont disparaître ; tel cet arbre des forêts tro-

picales qui n'a qu'une toute petite fleur rouge au bout d'une de ses branches au moment où son tronc commence à se dessécher de vieillesse et à pourrir ¹⁾; tels aussi les insectes où les mâles meurent après la parade et les femelles tout de suite après la ponte; seuls les animaux supérieurs, qui ont augmenté la période d'assistance au profit de leurs petits vivent somme toute, pendant plus ou moins longtemps, après la venue au monde de ceux-ci. Il reste donc que la continuité par la lignée dans l'espèce est une forme provisoire de la vie qui ne se manifeste qu'autant que l'individu vivant ne peut plus se garder, car

1) Hugo de Vries a prolongé la vie des Enothères en coupant chaque fleur avant la fécondation—Cf aussi dans *la Dissolution opposée à l'Evolution* de M. Lalande pg. 145: »Le plasma germinatif, qui sommeille dans son véhicule, reprend son activité quand celui-ci commence à ralentir considérablement son évolution. La maturité sexuelle ne se produit qu'à la fin de la période de la croissance rapide? Souvent même pour certains animaux inférieurs, elle précède immédiatement la mort. La même chose arrive aux plantes annuelles, au blé par exemple. Des expériences bien connues montrent également chez les végétaux une liaison constante entre la fructification et l'épuisement; un arbre fruitier ne produit plus dans un sol trop riche. Même dans un sol favorable, il doit être taillé avec soin, sinon il fait du bois au lieu de faire des fruits. Réciproquement, des plantes annuelles peuvent devenir vivaces quand certaines circonstances les empêchent de fleurir. On sait, enfin que parfois les animaux trop bien nourris ne se reproduisent plus.

l'être vivant est encore bien rudimentaire ; dans cette lutte de sa petite masse contre le milieu, dans cet effort où il faut prévoir et où il faut réparer quand on n'a pas prévu, il oscille de plus en plus des deux côtés de sa position d'équilibre et il s'use. Vient donc un moment fatal où il tombe....Mais alors,—quand ce vivant qui meurt est un être doué d'intelligence il sait qu'un autre prendra sa place. Ce ne sera plus lui, et il en est triste. Mais il le serait plus encore si personne ne devait imiter son exemple, et si son geste courageux, sa tentative malheureuse et magnifique devaient rester sans lendemain. Alors, il extrait de son corps la meilleure partie de lui-même et surtout son âpre volonté fortifiée par l'expérience de son effort mal calculé et il consent à s'en aller, sachant que celui qui tout à l'heure montera à l'assaut, aura un peu de lui-même, un peu de sa science acquise et un peu de son désespoir.

CONCLUSION

Nous craignons presque de reprendre les résultats des trois chapitres qui composent ce travail de peur de le pousser au delà des limites que nous lui avons assignées ; il est indispensable cependant de fixer les points que nous pourrions atteindre et que nous avons en partie envisagés.

Certains livres prennent pour tâche de considérer la totalité de leur objet en s'élevant, du simple au plus complexe, progressivement ; et certes cette manière serait des plus recommandables si elle n'était pas entachée d'un vice dont l'ombre se mêle à chaque lettre de ces ouvrages ; car, on se condamne volontairement, lorsqu'on agit de la sorte, à fixer son attention sur le premier donné et en s'efforçant de ne pas perdre de vue ce point de départ, on s'expose bien souvent à n'accepter qu'avec regret tout ce qui viendrait s'y

ajouter, tout ce qui viendrait rompre cette belle ordonnance. Ainsi ont opéré certains philosophes qui ont passé de l'inorganique, du domaine physico-chimique, à l'organique, puis des formes plus modestes de la vie aux plus complexes ; ils ont abouti presque invariablement au matérialisme. Notre procédé est inverse et il a souvent été employé aussi ; il suppose, que partant de l'observation de soi-même et de celle, en général, de l'homme, on veuille descendre à des formes de plus en plus simples en se donnant pour mission d'observer le moment où certaines propriétés vont se dégradant au point de disparaître complètement ; le panpsychisme est logiquement le fruit d'une pareille méthode, car, nécessairement les formes les plus simples nous paraîtront être le noyau privé de ces accessoires des formes plus complexes. Mais l'aboutissement de cet effort est astreint à une condition ; il faut qu'une liaison reste possible d'un stade à l'autre et qu'on voie constamment un lieu de passage entre deux formes voisines. Autrement le travail doit être abandonné. Ainsi donc, on peut entrevoir la possibilité de traverser la réalité de part en part et cela de bas en haut ou de haut en bas, en matérialiste ou en panpsychiste ; on peut, d'autre

part, se refuser à admettre toute solution de continuité entre le règne mort et le règne vivant. Ceux qui ne veulent pas lier, s'opposent foncièrement à ceux qui veulent franchir la même passe, bien que partant des deux versants opposés ; ceux-ci se tiennent au contraire très près l'un de l'autre ; et c'est en voulant contrôler leurs bases qu'on peut dire, peut-être, que la philosophie est affaire de tempérament.

En ce qui concerne cette continuité nous ne pouvons nous vanter d'autre chose pour le moment, que d'avoir soupçonné le passage. Mais cette vue anticipée est facilitée par la conception spéciale et très large que nous nous faisons de la pensée. D'après la doctrine courante en effet, „penser c'est connaître à l'aide de concepts" ¹⁾, c'est unir deux images par un acte unique de l'esprit. Or, la pensée cantonnée dans cet étroit espace, tout le reste de la vie psychique, étudié d'une façon de plus en plus détaillée et précise, montrait sa vivante réalité ; d'une part, en effet, les recherches de l'école de Würzburg en Bavière, les recherches de Marbe, celles surtout, portant sur l'introspection provoquée, de Binet,

1) Kant *Kritik der reinen Vernunft* 2e édit., p. 94.

et d'autres nombreuses, montrèrent la place réduite et superficielle du produit introspectif ; et d'autre part la grande curiosité du monde savant et philosophique à découvrir ne fut-ce qu'un coin des replis secrets de l'âme, comme aussi la déception créée au fur et à mesure de l'avance des études précédentes, conduisirent à d'autres recherches qui sont représentées notamment par l'école toute contemporaine de Freud et qui mirent en lumière la force de création de l'inconscient.

De là à l'attitude philosophique qui mène à l'intruitionnisme il n'y avait qu'un pas ; celui-ci souligne complètement et de la façon la plus nette la bifurcation et le hiatus intérieur de l'instinct et de l'intelligence. Aussitôt, toute vue contraire fut traitée d'hérésie ; „l'erreur capitale, celle qui, se transmettant depuis Aristote, a vicié la plupart des philosophies de la nature, est de voir dans la vie végétative, dans la vie instinctive et dans la vie raisonnable trois degrés successifs d'une même tendance qui se développe, alors que ce sont trois directions divergentes d'une activité qui s'est scindée en grandissant ; la différence entre elles n'est pas une différence d'intensité, ni plus généralement de degré, mais de nature" ¹⁾).

1) Bergson, *Evolution Créatrice*, p. 146—147.

Or, notre essai apparaît principalement comme une tentative d'un nouveau progrès qui parte de l'apport considérable par sa sincérité, par sa richesse, par sa génialité même, que constitue l'intuitionnisme mais pour aller, non vers une réaction dans le sens du rationalisme, ce qui impliquerait justement à notre époque la méconnaissance absolue de l'extraordinaire effort que l'intuitionnisme représente, mais dans le sens d'un développement naturel des données principales de l'intuitionnisme, dans le sens d'un épanouissement poussé jusqu'aux dernières limites; faire entrer, non l'intuition dans la raison, mais la raison dans l'intuition, voilà notre programme.

Mais, l'extension de l'intuition à toute l'étendue de la vie mentale est justement la mort de l'intuitionnisme; car, elle nous fait découvrir un vice caché. C'est de la confusion de de l'intelligence, en effet, avec l'image, qui est en quelque sorte l'expression extérieure d'une partie de notre pensée, que l'intuitionnisme est né. Or, nous croyons montrer qu'il n'y a aucune différence réelle, quant au fond, entre l'intuition et l'intelligence en cela que tout est intuition, cette intuition fut-elle couverte d'images ou nue. Observons-nous bien, car il faut parvenir à s'ausculter comme nous avons

eu la prétention de le faire dans les chapitres de ce travail, et nous aboutirons infailliblement à nous rendre compte de cet immense grouillement, de cet intense concours qui est en même temps réalité et pensée et qui nous porte infailliblement à l'acte de connaissance en dépit, le plus souvent, de la fragilité, de la faiblesse et de la pauvreté de ce qu'on est classiquement convenu d'appeler „l'état de conscience“. Mais, ajoutons-le tout de suite, si cette „fixation“ qui s'appelle image est une perversion, c'est une perversion extraordinairement et singulièrement féconde, car, elle n'est pas „fixation“ du réel, comme on le croit, elle n'est pas division artificielle du monde en moments ; bien au contraire, nous avons réunis nos faibles forces à montrer que les images, ces pierres qui n'adhèrent pas au sol, laissent couler en dessous, le fleuve de la réalité, sans nuire à son cours majestueux, et ce que'elles *représentent*, ce qu'elles fixent — notre second chapitre le prouve, croyons-nous, suffisamment — c'est notre action sur les choses, c'est notre geste qui est déjà par lui-même bien limité dans le temps et dans l'espace, puisqu'il occupe une partie de notre durée, et la place que nous tenons dans l'univers. L'image ne peut en rien nous apparaître comme fausse : car, elle ne fragmente rien qui ne soit déjà fragmenté.

Inversement, donnant au mot son sens le plus plein et revenant à l'intuition de Platon, de Plotin et de Schelling, nous disons que si l'intelligence a des défauts, l'intuition les a aussi et que l'intuition contient ce que les idées — dans lesquelles elles sont le vrai acteur — ont l'air de contenir, à savoir principalement : le principe d'identité, le principe de raison suffisante et toutes les catégories qu'elles soient, que nous croyons provenir de l'intelligence introspective, et que l'intuitionnisme contemporain attribue expressément à l'intelligence. Au reste, comment l'intuition pourrait-elle nous donner non les catégories, non des relations de faits, non des substances, mais l'hétérogène considéré comme seul réel ? Une hétérogénéité, au sein de laquelle il n'y aurait pour nous aucun lien de ressemblance, n'est rien ou presque rien pour nous. Et une pareille intuition serait tellement obscure, tellement pauvre, tellement inconsistante que nous ne pouvons la reconnaître pour l'immédiate perception du réel et du vrai : elle serait pareille au glissement infécond de notre regard plongeant par la portière d'un wagon roulant à pleine vitesse, lorsque notre attention ne fixe et ne sépare aucun objet.

L'intelligence et l'intuition sont deux soeurs

et presque une et même chose ; en tout cas, la première exprime la seconde d'une façon de plus en plus adéquate au fur et à mesure que notre action s'empare du réel ; ceux qui ont voulu observer l'intuition en ont fait l'expérience, car ils ont dû chanter les splendeurs de l'instinct en termes d'intelligence, tandis qu'ils laissaient, malgré eux, leur instinct „leur parler“ contre les erreurs du „verbe“ ; M. Lalande le dit très spirituellement quelque part : les livres des pragmatistes „sont bouillants d'ardeur intellectuelle contre l'intellectualisme“ ¹⁾.

Nous ne croyons pas, par ailleurs, que l'intuition ou l'inconscient sont toujours le produit de l'automatisation de l'intelligence, et que le contenu introspectif corrélatif à une perception ou à un jugement diminue par la répétition de cette perception ou de ce jugement ; l'inconscience peut, en effet, signifier automatisme à mesure que l'attention se retire de l'acte de la pensée, mais on observe bien souvent — et encore dans nos créations les plus élevées — que l'intuition opère seule et antérieurement à toute image laquelle vient s'inscrire comme un résultat de la création. (Citons à ce propos le cas de Watt qui au-

1) *Revue Philosophique* 1908 p. 7.

rait eu tout à coup devant lui, l'image de sa machine compètement construite sans avoir eu auparavant les images successives des créations des différentes pièces et organes, comme de leurs perfectionnements progressifs). C'est que nous ne perdons pas de vue la filiation établie au second chapitre qui faisait de l'image une sorte „d'attention de notre activité“, et la succession idée pure — action-image, qui est le produit d'un enchaînement des plus étroits. „L'activité de l'esprit consiste dans la vie des idées ; les idées sont des êtres vivants, c'est-à-dire qu'elles ne s'épuisent ni dans leur apparition ni même dans leur transformation intérieure ; elles agissent ; mieux, elles sont par elles-mêmes une action extérieure, un mouvement. Concevoir une lettre adressée à un ami, c'est déjà commencer de lui écrire, réaliser les actes nécessaires pour faire ce qui est imaginé. L'action extérieure est la prolongation de l'idée, l'idée elle-même vue du dehors“ 2). Cette phrase exprime admirablement bien l'intimité, l'unité même que nous croyons découvrir au sein du monde psychique ; mais nous la développons en une double relation et nous disons : *l'acte* est une

2) L. Brunschvicg *Introduction à la vie de l'esprit* p. 31.

idée vue du dehors ; *l'image* est un *acte* vu du dedans (*l'idée* étant bien entendu, ici l'idée pure).

L'image — et l'image - mot notamment — est un outil dont l'homme se sert pour perfectionner extraordinairement sa pensée ; la disparition de cet auxiliaire est une cause d'amoindrissement de la vie mentale. „L'observation établit — dit M. Dugas³⁾—que le langage nous est utile pour penser. Chez les détenus, le silence établit à la longue l'abêtissement.“ Mais, encore une fois, cela ne prouve nullement que le mot qui favorise le travail mental constitue aussi un chaînon de la pensée et que nous dussions nous en tenir à l'antique et désuète associationisme ; celui-ci, comme on le sait, considère les idées introspectives comme des atomes doués de forces intérieures qui s'attirent et se repoussent et qui agissent indépendamment ; une telle vue est totalement fausse ; car, l'être entier est présent et agit en dessous des images à chaque instant de notre vie psychique. — Bien plus, l'observation interne ne nous découvre pas toujours des chaînons ; et dire à ce propos qu'ils ne sont pas aperçus à cause de leur vitesse ou pour un autre motif est une grande erreur aussi ; car ces chaî-

3) *Le Psittacisme*, p. 52.

nous inconscients qui défilent dans l'esprit et l'éclairent sans être vus, nous rappellent l'anecdote de ce paysan qui expliquait que le soleil, pour se lever du côté opposé à celui où il s'était couché, passait simplement au-dessus de nos têtes, mais qu'on ne le voyait pas puisqu'il passait la nuit. — D'autre part encore, nous faisons remarquer qu'entre deux mots quelconques d'un raisonnement, il y a place pour une *infinité* d'autres qui leur servent d'intermédiaires; or, ce qui est en nombre infini dans l'esprit ne peut être actuel. — Et dès lors nous pouvons saisir le sens des paroles de Spinoza: „Tum enim res intelligitur, cum ipsa pura mente extra verba et imagine percipitur“¹⁾.

Tout cela nous porte invinciblement à demander une modification du vocabulaire psychologique ou tout au moins à proposer de nouvelles définitions des termes employés couramment; dans ce second cas, l'intelligence sera l'instinct ou l'intuition recouverts par des images, doués d'un contenu introspectif, mais il restera bien entendu, que sous cette superstructure introspective, la vie mentale conserve une unité entière qui continue, par des qualités identiques et une nature identique, l'effort pro-

1) «Comprendre une chose c'est la concevoir par la seule force de l'esprit pur, sans paroles et sans images».

digieusement fécond vers la vérité et la toute puissance de l'être que signifie la pensée pure.

Bien plus, le facteur psychique ne s'arrête probablement pas au seuil de la vie et nous supposons qu'il domine tout l'univers ; autrement nous comprendrions difficilement que tous les rapports du réel nous soient intelligibles et que les lois de nos opérations mentales (identité, causalité) reproduisent les lois de la nature et leur correspondent. La difficulté, d'autre part, la seule qui pouvait nous arrêter au moment de concevoir le parallélisme et la correspondance est levée ; elle venait de ce qu'on supposait la raison comme un processus discursif, et qu'il était impossible et absurde de prêter au monde des soleils mouvants une pareille raison. Mais, nous au contraire, nous comprenons très bien que l'homme participe, comme le voulait Platon, aux idées qui sont hors de lui et qui le dépassent par leur splendeur ; la vie, l'homme, est un jaillissement de l'univers contenant une fraction du *tout*.

L'homme, le vivant, et le monde matériel peuvent, par suite, avoir une loi commune en tant qu'ils représentent une même réalité ; or, ce que nous remarquons au fond de tout ce qui est, c'est la tendance à la continuation

indéfinie à l'être ; cette tendance, l'homme la marque avec le maximum d'intensité tandis que tout amoindrissement de son être — le moindre — est pour lui une douleur atroce, et que tout progrès, par contre — le moindre aussi quelquefois — est le signal d'un jour glorieux, d'un beau jour de victoire et de bonheur. L'idée du besoin de survie se fait jour introspectivement avec une puissance croissante mais, comme toujours, ce n'est qu'après la réalisation définitive et complète, que l'image se montrera sous sa forme vraie ; actuellement, elle se moule sur notre action incomplète et elle invente la demi-fiction du paradis et de l'éternité céleste. Des siècles de maturation en partie inconsciente suivront encore jusqu'au moment où nous aurons la révélation introspective du vrai but, du vrai problème que la vie se pose, et du véritable sens des incessants progrès de l'homme. Derrière, nous, au contraire, s'échellonnent de très longues et très nombreuses périodes qui portent toutes l'empreinte d'efforts, de fatigues harrassantes, d'enseignements et de perfections durement achetées, essais douloureux ; chaque progrès nous paraît une acquisition définitive, un triomphe suffisant ; et cependant, chacun,

de ces progrès est dénué de sens et, logiquement, cette considération devrait suffire à nous arrêter ; bien plus, une longue expérience nous montre les progrès comme des zéros qui se totalisent, car, nous ne sommes aujourd'hui ni meilleurs ni plus heureux qu'autrefois. Et pourtant.... Le pauvre insecte venu au monde dans le creux de la maçonnerie d'un puits profond et noir, lutte sans répit pour ne pas glisser de plus en plus bas, et de toutes ses forces il monte vers la lumière du jour : à chaque progrès qu'il fait le long des parois, il est dans une lumière et dans une chaleur un peu plus grandes. Il ne sait pas encore ce qui le sépare du grand jour, de sorte que son ardeur et son espoir sont sans cesse combattus par le sentiment qu'il a beau monter, il ne change pas de condition, et que malgré ses longs efforts, ce qui l'entoure demeure à peu près le même. Qu'il se laisse guider par la lueur, si faiblement croissante qu'elle soit, et qu'il ne se demande jamais si le chemin qui lui reste à faire est encore long : il n'est pas arrivé en haut, et ne doit pas se leurrer avec ce progrès relatif. Quand il sera réellement parvenu au bout de ses peines, il le saura ; car, alors, il sera baigné par le soleil,

il reposera sur la margelle chaude et blanche, et il ne risquera plus, par un effort malheureux, de re glisser vers le néant, comme lorsqu'il gravissait la paroi abrupte ; et il le saura aussi parce qu'il ne pourra pas monter plus haut.

— F I N —

Vu, le 16 Août 1923
Le Doyen de la Faculté des Lettres
(S.) *Ferdinand Brunot*

Vu
permis d'imprimer
Le Recteur
de l'Académie de Paris
le 21 Août 1923

Pour la Recteur
l'Inspecteur de l'Académie
(S.) *G. de Bévotte*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — Les deux Termes de la Vie Psychique. — Unité fondamentale de la Vie Psychique. — Le Contenu Introspectif de la Pensée et l'Inconscient. — L'Associanisme en face des Théories présentes. — La Pensée sans Images 1-30

CHAPITRE I. — La Pensée et les Images. — Objet et Image. — Un Jugement peut se faire sans Images. — Les Deux Formes de la Pensée. — La Cécité Introspective. — La Pensée Cadre. — L'Associationisme et la Conception Nouvelle. — La Solution Motrice et la Solution Emotionnelle. — La Théorie de la Pensée Pure et Inconnaissable. — Le Raisonnement non Discursif. — Conscient et Inconscient. — Sujet et Objet. — Rapport de Pensée à Image. — Diversité des Images. Nombre Variable des Images. — Apparition des Images. — La Pensée Analysée. — La Vie Psychique et l'Image. — L'Idée Générique et l'Idée-Image. — La Pensée et le Mot. — La Consigne Intérieure. — Pensée, Sentiment et Action. — La Pensée Inconnaissable 31-119

CHAPITRE II. — La Pensée et l'Acte. — Intelligence et Intuition. — Volonté et Introspection. — Moment d'Apparition de l'Image. — Pensée et Réflexe. — Pensée et Instinct. — Le Jugement et l'Image. — Les Théories de James et Lange sur l'Emotion. — Critique de la Théorie James-Lange. — L'Emotion Pure. —

Adaptation et Emotion. — La Réaction Emotionnelle.
 — Pensée et Emotion. — Image Emotionnelle et Image
 Intellectuelle. — Le Mot et les Faits Moteurs. —
 Sensation et Représentation. — Action et Représenta-
 tion, — Les Images et les Sensations Intérieures. —
 Les Images ne sont pas des Sensations Intérieures.
 — Représentation et Chose 120—219^b

CHAPITRE III. — L'Intelligence et l'Instinct. — La
 Question des Sièges des Images. — Siège des Images
 Visuelles. — Les Images et les Processus Actifs. —
 L'Image et son Prestige. — Les Divisions du Moi. —
 La Vie Intérieure. — Les Personnalités du «Moi». —
 Les Personnalités multiples. — Personnalité et Inconscient.
 — L'Intelligence et l'Instinct. — L'Instinct. — L'Instinct,
 l'Intelligence et le Merveilleux. — Fait Psychique et
 Fait Introspectif. — Volonté et Intelligence 223—294

CONCLUSION 295—309

TABLE DES MATIÈRES 310—311

ERRATA

- Page 29, ligne 7 : au lieu de « *Nois* », lire « *Nous* ».
- Page 30, ligne 9 : au lieu de « *il n'en est pas moins vrai que dans l'autre* », lire « *il n'en est pas moins vrai que dans un cas comme dans l'autre* ».
- Page 40, ligne 2 : au lieu de « *planche* », lire « *blanche* ».
- Page 49, ligne 18 : au lieu de « *masques* », lire « *marquis* ».
- Page 50, ligne 11 et suivante : au lieu de « *il nous suffira, maintenant que nous apercevrons* », lire « *il nous suffira, maintenant que nous sommes avisés, de relire avec toute l'attention, et nous apercevrons* ».
- Page 54, ligne 9 et suivantes : au lieu de « *Mais c'est là une difficulté que tous les psychologues ; que dis-je tous les psychologues ? Tout le monde la connaît* » lire « *Mais c'est là une difficulté que tous les psychologues — que dis-je, tous les psychologues — que tout le monde connaît* ».
- Page 64, ligne 1 : au lieu de « *fait montre* », lire « *fait moteur* ».
- Page 75, ligne 10 et suivante : au lieu de « *veut la connaître* », lire « *veut se connaître* ».
- Page 96, ligne 8 : au lieu de « *partagée, par tous les autres* », lire « *partagée par tous les auteurs* ».
- Page 114, ligne 9 et suivante : au lieu de « *par n'importe laquelle des voyelles, par contre, peut servir dans tout chant* », lire « *par n'importe laquelle des voyelles, et que l'une des voyelles, par contre, peut servir dans tout chant* ».
- Page 137, dernière ligne : au lieu de « *quasi* », lire « *aussi* ».
- Page 142, ligne 15 : au lieu de « *en prtiepar* », lire « *en partie par* ».
- Page 144, ligne 6 : au lieu de « *l'espèce* », lire « *l'espace* ».
- Page 147, ligne 10 : au lieu de « *Jusqu'ici tout est d'accord* », lire « *Jusqu'ici tout le monde est d'accord* ».
- Page 202, ligne 13 : au lieu de « *la sensation est un fait physique pur* », lire « *la sensation est un fait psychique pur* ».
- Page 226, ligne 10 : au lieu de « *centripèdes* » lire « *centripètes* ».
- Page 257, ligne 16 : au lieu de « *nous appelons personnalité-acte ou un moi-acte* », lire « *nous appelons personnalité, « moi », une personnalité-acte ou un moi-acte* ».

